

MERVEILLES

DE LA

NATURE ET DE L'ART

DANS LES CINQ PARTIES DU MONDE,

OU

DESCRIPTION

Des objets les plus curieux , tant sous le rapport de l'histoire naturelle, comme grottes, cascades, sources, montagnes, rochers, torrens, vues pittoresques, etc., que sous celui de l'art, comme antiquités, monumens, constructions singulières ou gigantesques, etc. Ouvrage propre à donner aux jeunes gens le goût de la lecture et le désir des belles choses, en les instruisant par des tableaux qui leur offrent les images de ce que Dieu et les hommes ont produit de plus grand et de plus parfait.

PAR M. DE MARLÈS.

AVEC GRAVURES.



OCÉANIE.



DEUXIÈME ÉDITION.



PARIS,

LIBRAIRIE D'ÉDUCATION
DE BRUNET ET FRUGER,

RUE MAZARINE, N° 30.

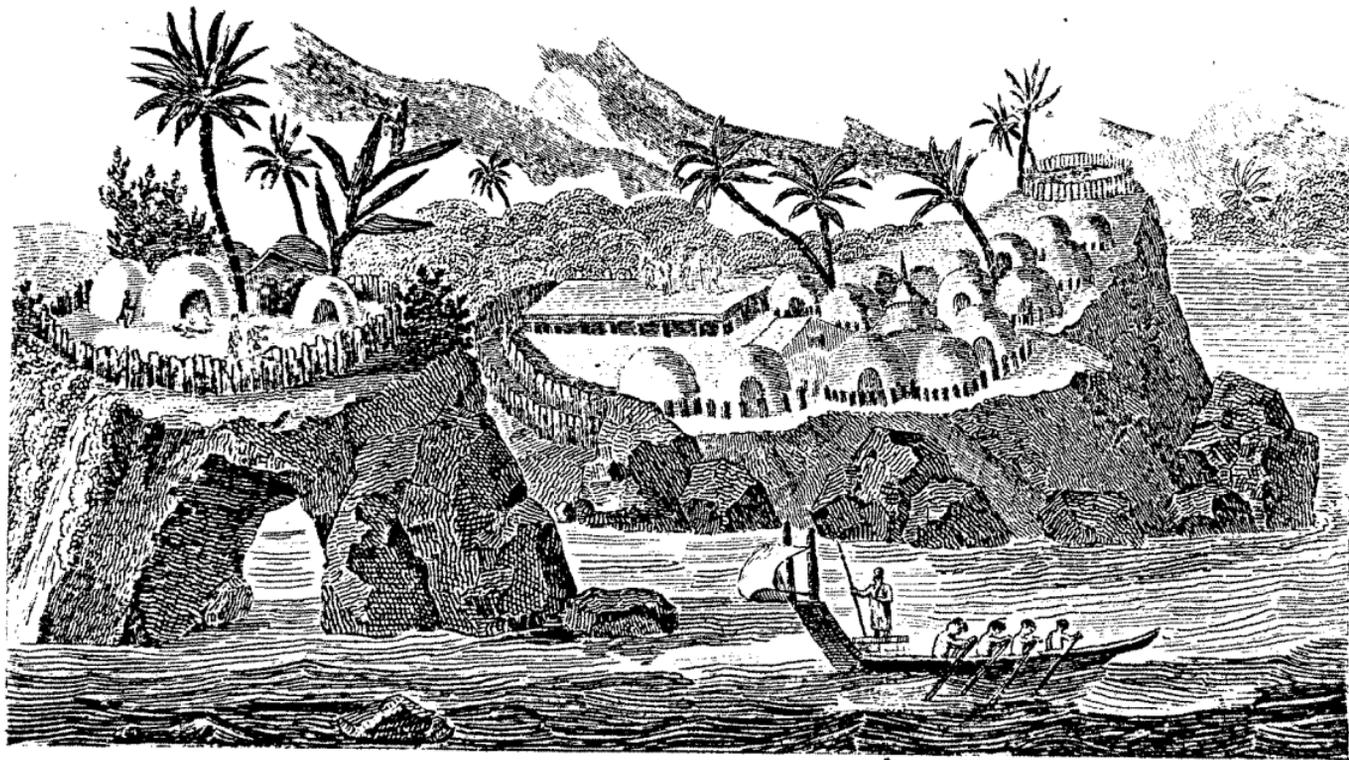
1837.

MERVEILLES

DE LA

NATURE ET DE L'ART.

IMPRIMERIE DE COMYNET, A AVALLON.



Forteresse de la Nouvelle Eclande.

INTRODUCTION.

LES heureuses tentatives des Portugais pour doubler le cap de Bonne-Espérance, et la découverte d'un Nouveau-Monde par Cristophe Colomb avaient ouvert aux navigateurs une carrière immense : ils s'y jetèrent en foule. De tous les ports de l'Europe sortirent des expéditions dont quelques-unes eurent pour but les progrès de la science ou l'utilité commune, mais dont le plus grand nombre, dirigées au profit de l'ambition et de la cupidité, manquaient de ce noble mobile. Toutes les mers furent explorées; on pénétra jusqu'aux plus hautes latitudes; on fit le tour du globe de l'orient à l'occident. Des terres ignorées, des îles sans nombre, des archipels considérables, un troisième continent ont vu les vaisseaux européens sillonner l'Océan de leurs rivages, et l'Océanie n'a pas tardé à se montrer sur les cartes.

Le volume que nous publions aujourd'hui est destiné à faire connaître les plus rares ouvrages de la nature et de l'art qu'on a rencontrés dans cette cinquième partie du monde. On ne doit pas s'attendre à un travail complet, car, à l'exception de quelques îles peu étendues comme celle d'Otaïti, les voyageurs n'ont fait, pour ainsi dire, que reconnaître les côtes; ils n'ont pu voir dans l'intérieur des pays qu'ils ont visités. Ainsi les sources où l'auteur a puisé sont loin d'être abondantes, et il en est même plusieurs qui ont dû justement lui paraître

suspectes. C'était pour lui un motif de redoubler d'efforts dans la rédaction de son livre pour y introduire quelque intérêt qu'afin d'en exclure les notions incertaines ou fabuleuses.

Nos jeunes lecteurs trouveront à la fin, sous le titre de supplément à l'Asie, quelques articles destinés à remplir la lacune que le défaut de matériaux suffisants sur l'Océanie aurait dû laisser dans ce volume, que nous l'espérons, ne sera pas accueilli avec moins de plaisir que ceux qui le précèdent.

LES

MERVEILLES

DE LA NATURE

ET DES ARTS.

LA NOUVELLE-HOLLANDE.

LA Nouvelle-Hollande que le navigateur Cook désigne sous le nom de Nouvelle-Galles méridionale, est l'île la plus vaste qui soit sur la terre; sa longueur en ligne droite est d'environ neuf cents lieues, et son immense surface excède celle de l'Europe entière. L'intérieur de ces régions australes est tout-à-fait inconnu; on n'a même que des détails superficiels ou imparfaits sur les côtes; et comme cela doit être, elles offrent tantôt l'image de la stérilité la plus complète, tantôt des paysages assez rians, couverts de verdure et riches de végétation. Ces côtes sont en général peu élevées; vers le nord, les

rochers dominant; vers le sud au contraire, ce sont des plages sablonneuses où croissent d'assez grands arbres, où le sol se couvre surtout d'une herbe épaisse et haute à travers laquelle il est presque impossible de se frayer un passage. Les arbres ne se voient guère qu'à sept ou huit toises éloignés l'un de l'autre; mais les terrains marécageux que les marées inondent sont hérissés de palétuviers; l'herbe et les broussailles occupent le fond des vallées, et le sol paraît peu susceptible d'être soumis à une culture réglée. On n'y trouve point de rivières, mais seulement des ruisseaux peu profonds où le plus souvent les marées pénètrent, ce qui produit beaucoup de lagunes salées.

On y trouve deux sortes d'arbres qui peuvent fournir du bois de charpente. L'un ressemble assez aux pins de l'Europe; l'autre a les feuilles semblables à celles du saule. De ce dernier qui est le plus commun, on voit couler une résine d'un rouge foncé, de laquelle on pourrait tirer grand parti. Il y a aussi un arbre dont l'écorce fibreuse s'enlève très-facilement. On emploie cette écorce pour calfater les bâtimens. Quelques portions de côtes offrent des palmiers de trois sortes. Celui de la première espèce a les feuilles plissées en éventail; il donne un chou petit mais d'un goût exquis; ses noix ne sou-

bonnes que pour nourrir les porcs. Le second, peu différent du chou palmiste de l'Amérique, a les feuilles ailées comme celles du cocotier; son chou est plus gros, mais sa qualité est médiocre. Le troisième, dont le tronc n'a que dix pieds de hauteur, porte des feuilles qu'on prendrait pour celles de la fougère. Cette espèce, qu'on ne rencontre que dans les contrées septentrionales, ne produit point de chou, et ses noix de la grosseur d'un marron ont des propriétés malfaisantes et provoquent les nausées.

Beaucoup de buissons et d'arbustes inconnus en Europe croissent aussi dans la Nouvelle-Hollande. Leurs fruits sont bien loin d'égaliser en saveur ceux que nous possédons. Parmi les plantes qu'on y rencontre, on en remarque une à feuilles longues, étroites, épaisses, laquelle distille une résine d'un jaune brillant, d'une odeur suave; cette substance ressemble à la gomme-gutte, mais elle ne tache point comme elle.

Les montagnes ont toutes dans ces contrées une direction générale du nord au midi. La chaîne immense qui descend depuis le cap le plus septentrional, à peu de distance de la côte orientale, va s'unir par des branches sous-marines aux montagnes de Van Diémen. Cette chaîne orientale s'aperçoit au fond de l'horizon comme un rideau bleuâtre, à quinze

ou seize lieues de distance. On la découvre très-bien de Botany-Bay; la couleur constante dont elle semble revêtue lui a fait donner le nom de *Montagnes-Bleues*. Leur sol aride repousse toute espèce de végétation; il se compose de granit et de grès; inaccessibles à l'homme, elles ne lui offrent de toutes parts que des rochers abruptes et d'affreux précipices.

En 1789 le lieutenant Dawes tenta, mais sans succès, d'y pénétrer; il ne put jamais s'avancer dans leurs profondes gorges au-delà de huit à neuf milles. En 1790 le capitaine Tench, suivi d'une troupe nombreuse armée d'instrumens et de crocs de fer, partit dans l'intention de traverser la chaîne; trois ans après le colonel Paterson, et plus tard encore le voyageur Bass ont renouvelé cette épreuve; tous ont échoué, et si l'on ne trouve un passage sur quelque autre point il est vraisemblable qu'on ne connaîtra jamais l'intérieur de la Nouvelle-Hollande, qui d'ailleurs peut-être ne renferme là que des sables déserts.

Ce qui rend cette conjecture probable, c'est que malgré ces montagnes qui semblent devoir opposer aux vents du nord-ouest une barrière qu'ils ne sauraient franchir, ces vents brûlans et délétères se font sentir avec violence sur la côte orientale, où ils répan-

dent la dévastation. Les vents du nord et de l'est n'y exercent pas moins de ravages, et leur pernicieuse influence se fait principalement sentir sur les côtes du sud et de l'occident. Dans les mois de janvier et de février, été de ces climats, la chaleur acquiert tant d'intensité par l'effet de ces vents désastreux qu'il n'est pas rare d'y voir le thermomètre monter à l'ombre jusqu'à trente degrés. Le 10 et le 11 février 1791, dit M. Collins, il s'éleva au-dessus de trente-deux degrés; et l'on vit la terre couverte des corps de mille espèces d'oiseaux qui périrent suffoqués par la chaleur.

Il n'est point possible qu'un climat si chaud ne soit pas souvent tourmenté par les orages. Nulle part le tonnerre ne gronde avec plus de fracas. Au milieu de ses éclats redoublés, accompagnés d'éclairs effroyables, les nuages s'entr'ouvrent; des torrens d'eau et de grêle tombent sur la terre, arrachent, déracinent les arbres que la foudre n'a point frappés, emportent en un quart d'heure l'espoir du cultivateur. J'ai vu, dit le même Collins, des grêlons de six à huit pouces de longueur, épais de deux travers de doigt; j'ai vu des ruisseaux qu'on traversait à pied sec, s'élever en une heure à la hauteur de plusieurs brasses.

Cette chaleur excessive tient sans doute à

des causes locales, car dans l'île Maria, à l'est de la terre de Van Diémen, à deux cent cinquante lieues du port Jackson, M. Peron n'a essuyé pendant le mois de février qu'une chaleur de quinze degrés; encore n'était-ce qu'au milieu du jour; et toutes choses égales, la différence qui existe entre les latitudes ne saurait amener une aussi grande variation dans les températures.

J'ai dit que la chaîne des Montagnes-Bleues correspondait à celles qui couvrent la terre de Van-Diémen, et celles-ci ont en effet la même direction; mais vues de la côte elles semblent s'élever comme par degrés. Des neiges éternelles couronnent leurs sommets. On sait que cette terre est séparée de la Nouvelle-Hollande par un large détroit découvert par Bass, qui, poussé par son amour pour la science et son zèle pour ses progrès osa s'abandonner sur une chaloupe à des mers inconnues, semées d'écueils et presque toujours agitées par les vents. Les Anglais reconnaissans conservent religieusement la chaloupe de Bass au port Jackson, et le détroit a pris comme par acclamation générale le nom du célèbre navigateur.

Les côtes de l'ouest de la Nouvelle-Hollande n'offrent point de montagnes; elles sont couvertes de sables stériles et n'ont point de rivières : aussi la nature y paraît-elle morte

Du côté des terres de Leuwin. de Wit et d'Endrach le terrain est très-peu élevé, et le rivage est partout bordé de collines qui descendent en pente jusqu'à la mer; mais ces collines sont d'un aspect triste; la végétation y languit; dans beaucoup de lieux même on n'en aperçoit pas le moindre vestige.

Tout le pays manque d'eaux courantes; si quelques rivières, sur la côte de l'est, ont à leur embouchure l'apparence d'un fleuve, c'est par l'effet des marées. Aussitôt qu'on veut les remonter, on voit, à bien peu de distance, le fleuve devenir un humble ruisseau; plus d'une fois encore ce ruisseau reste à sec, dès que les chaleurs arrivent. Aussi est-il difficile de faire de l'eau dans ces parages où la nature semble n'agir qu'à regret.

Les Anglais, possesseurs de Botany-Bay et du port Jackson, n'ont rien négligé pour naturaliser dans ces contrées les productions végétales et les animaux de l'Europe, de l'Asie et du Nouveau-Monde. Le commodore Philips, principal fondateur de cette colonie, avait fait les premiers efforts; d'autres après lui ont marché sur ses traces, et le gouvernement les a secondés de ses propres moyens. On y a transporté des chevaux, des bœufs et des bêtes à laine: tous ces animaux y ont prospéré, et ils s'y sont multipliés de manière à passer toutes les espérances. Ce qui a fa-

vorisé le développement de leurs races, c'est qu'elles ont pu s'étendre en liberté dans les prairies où elles trouvent d'abondans pâturages sans y être exposées aux attaques des bêtes féroces. Les moutons de race espagnole s'y élèvent si bien qu'on croit généralement que dans peu d'années la Nouvelle-Hollande pourra fournir à l'Angleterre autant de laines qu'elle en tire aujourd'hui de ses voisins. Toutes les espèces d'oiseaux domestiques y ont pris aussi les plus rapides accroissemens.

On cultive encore avec succès à Botany-Bay le coton, le café et le blé. On a cherché à y faire croître la vigne; des plans de Bordeaux, de l'Espagne et du Cap avaient d'abord très-bien réussi; des vigneronns français avaient été appelés pour en prendre soin, mais ils n'ont pu résister au souffle empoisonné des vents du nord-ouest; ceux qu'on a pu en abriter se sont bien conservés.

Les fruits de l'Europe et surtout le pêcher s'accoutument très-bien du climat, de même que les grains. On a vu le blé sur un premier défrichement donner quatre-vingt-quatre pour un, l'orge donner cent quarante et le maïs jusqu'à deux cents.

Les huttes des habitans sont fort petites; ils leur donnent la forme de nos fours; ils les construisent au moyen de longues branches flexibles dont ils enfoncent les deux bouts

dans la terre ; ils recouvrent ces branches de feuilles ou d'écorce de palmier. Chaque hutte ne peut contenir que trois ou quatre individus ; ils sont même obligés de s'y coucher ployés en rond de manière que les pieds de l'un touchent la tête de l'autre. Elles n'ont qu'une petite ouverture, du côté opposé au vent. Comme les naturels mènent une vie nomade, ils construisent leurs cases là où ils veulent s'établir, et ils les abandonnent lorsqu'ils changent de place. On voit presque toujours dans le voisinage de ces tristes habitations des trous creusés dans la terre à une assez grande profondeur ; les naturels en retirent un peu d'eau saumâtre, non en puisant avec des sceaux, mais en l'aspirant au moyen d'un tube qu'ils font avec la tige du céleri sauvage. Ils ont pourtant des vases de goémon.

Quand la horde errante ne doit pas rester trop long-temps dans le même lieu, elle s'épargne la peine de construire des cases : un peu d'herbe sèche devient un lit ; un simple buisson sert d'abri.

Le mobilier consiste en un vase d'écorce attaché par l'orifice à une baguette flexible qui sert à le porter, et en un petit sac à mailles où l'on renferme les hameçons, la ligne, quelques coquillages tranchans et des pointes de javeline.

Pour allumer du feu, ils font tourner rapidement un bâtan dont le bout est émoussé sur un morceau de bois plat et peu de temps leur suffit pour produire une étincelle.

La javeline et la lance sont leurs armes les plus communes. Celle-ci a jusqu'à trois ou quatre pointes, garnies d'un os aiguisé, barbelées au-dessous de l'os et enduites d'une résine qui durcit à l'air. La javeline est formée de plusieurs pièces de jonc ou de canne qui s'enchâssent les unes dans les autres; elles sont fort légères, leur pointe est de bois dur, d'os de poisson ou de morceaux de coquille. Ils les lancent à la main et visent assez juste; quand ils veulent atteindre à de grandes distances, ils ajoutent un morceau de bois arrondi à l'extrémité inférieure; le contre-poids augmente la force du jet. Ils ont pour arme défensive un bouclier d'écorce d'arbre de trois pieds de long sur un et demi de large. Ils le taillent et le découpent sur l'arbre avant de l'enlever; l'expérience leur a appris que laissée sur le tronc après avoir été entaillée, l'écorce devient plus épaisse et plus forte.

Leurs pirogues grossièrement faites ne méritent pas qu'on les décrive. Tout ce qu'on peut dire c'est que pour ces constructions ils n'ont qu'une hache de pierre, un maillet de bois et quelques fragmens de co

rail, et que pour aiguïser la pointe de leurs instrumens ils ne se servent que des feuilles d'une sorte de figuier sauvage.

La colonie anglaise s'était d'abord établie à Botany-Bay ; mais quand le gouvernement voulut que l'établissement acquît de l'importance, il fut transféré au port Jackson sur la même côte, un peu plus au nord. Le commodore Philips, chargé d'y conduire les déportés dont l'Angleterre purgeait son sol, y arriva l'an 1788. Sept cent soixante-quinze condamnés parmi lesquels on comptait dix-huit enfans et cent quatre-vingt-douze femmes, y furent débarqués. Le commodore les exhorta dans une courte harangue à changer de conduite, et à se rendre dignes par la soumission et le travail du sort heureux dont ils pourraient jouir, dès qu'ils seraient sortis de l'épreuve pénible qu'ils devaient subir. Ce discours ne fit d'abord que très-peu d'effet. Plusieurs déportés endurcis au crime tombèrent en de nouveaux écarts et périrent par le supplice ; d'autres furent relégués dans des îles désertes ; quelques-uns s'amendèrent (1). Eux et leurs descendans sont devenus à la longue citoyens utiles de leur nouvelle patrie.

(1) Voyez *le Juif du port Jackson*.

LE PORT JACKSON.

LE port Jackson, dit James Grant, est le plus beau, le plus vaste et le plus sûr de l'univers. Mille vaisseaux peuvent y mouiller et y manœuvrer sans obstacle. La ville de Sydney-Town s'élève au fond de la baie, au milieu d'un pays dont l'aspect est aussi varié que pittoresque. La petite île de *Garden-Island* située devant la ville a été convertie en un lieu de plaisance. Plusieurs particuliers possèdent sur le rivage à droite et à gauche de belles maisons de campagne, que l'Européen qui arrive s'attendait peu à trouver aux extrémités de la terre. La ville paraît grande et surtout populeuse, si l'on considère que sa fondation ne remonte pas à un demi-siècle. Elle a des rues larges et bien alignées, et l'on y voit circuler beaucoup d'équipages; il y a même pour ceux qui n'ont point de voiture des cabriolets de louage et des fiacres.

Le gouverneur fait sa résidence à Paramatta, joli village que les Anglais appelaient *Rose-Hill*, dans un vaste hôtel situé à l'extrémité d'une rue qui a un quart de lieue de long. Un jardin magnifique, plante d'arbres fruitiers de toutes sortes, fournit aux besoins

du gouverneur et de sa maison. Les habitations des particuliers sont aussi ornées de jardins, tous très-productifs.

Les maisons des déportés sont presque toutes construites de claies et couvertes de planches. Les claies sont revêtues dans l'intérieur d'un enduit de plâtre, et à l'extérieur d'une couche de terre soutenue par un enduit de chaux, qu'on fabrique sur les lieux mêmes avec les coquillages que fournissent les bords de la mer. On prétend que la présence en ce lieu des matières calcaires fut une des raisons déterminantes qui firent préférer le port Jackson à Botany-Bay. Il est rare de voir deux familles habiter dans la même maison; chacune à la sienne. On en voit dans le nombre qui sont de brique, et paraissent aussi bien construites que celles d'Europe. Beaucoup de gens en Angleterre sont moins bien logés que les déportés du port Jackson. Aussi voit-on la plupart de ces derniers témoigner le désir d'y rester après que le terme de leur exil est arrivé.

Les naturels dont les hordes erraient dans les environs de Sydney, familiarisés aujourd'hui avec l'aspect des Européens, commencent à s'établir à demeure dans les lieux que naguère encore ils ne faisaient que parcourir, attirés par les avantages qui résultent pour eux de la fréquentation des Anglais. Mais au

lieu des chélives cabanes, ou plutôt des misérables tanières où ils passaient leur vie enfouis comme des bêtes fauves, ils construisent des cases solides, commodes et spacieuses, d'où ils peuvent se rendre fréquemment à la ville pour y consommer leurs échanges.

L'air de Sydney et en général celui de la Nouvelle-Galles méridionale est pur et salubre malgré les chaleurs extrêmes de l'été. On le remarque sur la figure des déportés. Ils arrivent presque tous souffrants, épuisés de fatigue, accablés de chagrins : à peine quelques mois se sont-ils écoulés que la santé brille sur leurs visages.

LES IGOLOTES, LES MALAIS ET LES NOIRS DE LA MER DU SUD.

UNE chaîne immense de hautes montagnes traverse l'île de Luçon du nord au midi, s'abaisse en s'approchant du rivage, et se lie par des branches sous-marines aux montagnes de Samar et de Mindanao, au sud-est et au sud de Luçon. Toutes ces montagnes qui occupent l'intérieur des terres, recèlent dans leurs gorges profondes et dans leurs forêts une race sauvage de noirs à cheveux courts et crépus. Ces noirs vivent toujours en guerre

avec les Espagnols qui n'ont jamais pu les soumettre; ils n'ont point de communication avec les Tagals, autre race indigène des Philippines. On leur donne différens noms, mais généralement on les désigne sous celui d'Igolotes.

La passion extrême de ces noirs pour une indépendance absolue les isole, même entre eux, et les rend peu dangereux pour les Espagnols. Ils deviendraient redoutables s'ils savaient s'unir en corps de nation, et s'ils voulaient se soumettre à obéir à un chef qui dirigerait leurs efforts et leur courage; mais chaque famille vit séparément sans observer d'autres lois que celles de la nécessité présente. Aussi les voit-on toujours errans et vagabons, accompagnés de leurs femmes et de leurs enfans. Ils ont pour armes des zagaies et des flèches empoisonnées. Ils ont la plus grande vénération pour les vieux arbres; les noirs de Mindanao qui sont évidemment de la même race croient que les troncs des arbres renferment les âmes de leurs ancêtres.

Les Igolotes diffèrent des Tagals par la couleur, le poil frisé qui couvre leur tête et leur constitution physique, autant que par l'idiôme, les mœurs et les habitudes. Les traditions qui font descendre les Tagals des Malais de Bornéo, représentent les Igolotes comme les restes de la race primitive qui,

vaincue par les Malais et chassée des contrées qu'elle habitait, chercha un asile dans les Montagnes. Cette tradition, si elle n'est fondée sur la vérité qu'il n'est guère possible de découvrir, a pour elle au moins toutes les présomptions de vraisemblance et de probabilité. Si l'on compare entre elles toutes les relations des voyageurs qui ont visité les îles de l'Océan Pacifique, on demeure à peu près convaincu que la mer a vu naître autrefois dans son sein deux races d'hommes bien distinctes : les Malais à teint jaune ou olivâtre, et les noirs à cheveux frisés. Et les uns et les autres doivent paraître indigènes, car ni ces derniers ne sont sortis de l'Afrique, ni les premiers des rivages de l'Inde ou de la côte de Malacca, comme on l'a prétendu plus d'une fois et toujours sans preuves.

La configuration des divers continens, en y comprenant la Nouvelle-Hollande, semble indiquer que toutes les parties de la terre furent construites sur les mêmes bases, et que partout les longs efforts de l'Océan ont produit des résultats semblables. D'un autre côté, quand on considère la direction des principales montagnes qui constituent la charpente de la terre, et qu'on retrouve au milieu des mers deux grandes chaînes qui suivent à peu près la même direction que celles des deux continens; dont l'une tra-

versant les îles Mariannes et courant à l'est vers les Carolines, retombe vers le sud en passant par les îles Mulgraves, et l'autre venant de Formose et traversant les Philippines, Célèbes et les Moluques, va se perdre sur les derniers rivages de la Nouvelle-Hollande, on est tenté de croire que tous ces archipels qui couvrent les mers du sud formèrent jadis un seul continent, dessiné par la nature des mêmes traits qu'elle avait employés pour la formation de l'Afrique et de l'Amérique méridionale. Les eaux de l'Océan poussées avec rapidité de l'est à l'ouest par le mouvement contraire de rotation du globe de l'ouest à l'est, n'ont-elles pas dû par le laps des siècles, parvenir à rompre de trop faibles barrières, et envahir les terres basses que ne protégeait point leur constitution solide et montagneuse? Partout où des chaînes de montagnes ont existé sur les côtes, l'envahissement des eaux a été contenu : des masses énormes dont les fondemens sont jetés au centre de la terre, ont pu opposer une résistance efficace; les terres légères, friables, peu adhérentes, ont été entraînées. D'autre part, ce continent austral, s'il a existé, a dû souffrir des courans et des vagues plus que l'Afrique et l'Amérique méridionale, et c'est ce qui rend moins surprenante sa submersion. La force des eaux de

l'Océan s'accroît en raison de leur vitesse ; et la vitesse en raison de la durée ou de la prolongation du mouvement impulsif. Or les eaux de la mer des Indes ou celles de l'Océan Atlantique ont bien moins d'espace à parcourir que celles de la mer du Sud ; elles subissent donc un moindre degré d'impulsion. D'ailleurs la côte orientale du Brésil et la côte orientale de l'Afrique , fortifiées par de longues chaînes de montagnes , ont eu beaucoup plus de moyen de résistance.

En admettant la supposition d'un ancien continent dans les mers du Sud , on peut concevoir l'existence des deux races de noirs et de Malais dans les divers archipels qui en tiennent aujourd'hui la place , sans qu'on soit obligé de recourir à des hypothèses peu vraisemblables de migrations , de colonies , d'habitans portés par les vents sur de frêles pirogues à des distances incommensurables. Les noirs se trouvent dans toutes les îles les plus méridionales , telles que la Nouvelle - Guinée , la Nouvelle - Hollande , la Nouvelle-Calédonie , etc. Ils occupent seuls tout le pays , sans mélange de Malais ; ils ont occupé de même autrefois les Mariannes , les Philippines , les Moluques , etc. Les Malais nés en des climats plus doux et de mœurs moins rudes peuplaient les îles de la Sonde et de Bornéo ; de là ils se sont répandus au

nord et à l'est; ils ont peu à peu expulsé les noirs ou ils les ont resserrés dans l'intérieur; ils ont transporté dans les terres conquises les produits et les plantes de leur sol. Les noirs, dénués de toute aptitude, étrangers à toute industrie, vivant dans l'abrutissement et la misère, loin de songer à faire des conquêtes, n'ont pas su même défendre leur pays; les Malais, au contraire, vifs, courageux, entreprenans, se sont établis partout où la nature leur a paru belle et féconde.

Quoi qu'il en soit, on ne saurait douter que les Malais qui habitent l'Océan depuis Sumatra jusqu'aux îles de Sandwich et des Amis, ne soient un même peuple, sorti d'une souche commune. Outre qu'on peut le présumer sur plusieurs circonstances, la couleur de leur teint, leur physionomie, leur caractère, leurs formes physiques qui ne diffèrent que par de légères nuances, on peut en acquérir une sorte de certitude en comparant entre eux les usages de ces peuplades, leurs fêtes, leur religion, et surtout leurs idiômes. Et cependant c'est par tous ces traits qu'ils se distinguent des habitans de l'Amérique. D'un autre côté, la même ressemblance existe parmi tous les noirs des contrées australes; on remarque leur face très-aplatie, la longueur de leurs bras, la ténuité de leurs membres inférieurs, leurs cheveux crépus

sans mélange de laine; et c'est encore par tous ces signes qu'ils diffèrent des Africains, dont la tête plus arrondie est couverte de laine, et dont les membres en général sont mieux proportionnés.

Si l'Océan n'a point reçu de l'Amérique ses colonies, s'il ne doit point à l'Afrique ses habitans, il faut conclure que les deux races dont ces derniers se composent sont indigènes. Comment supposer en effet l'existence ni même la possibilité de telles migrations? Comment les Africains luttant contre la force constante des vents d'est et la violence des courans, auraient-ils pu sur leurs simples nacelles s'avancer vers l'orient à douze ou quinze cents lieues de leurs côtes? Où l'Afrique possède-t-elle d'ailleurs vers ses rivages orientaux des peuples assez nombreux pour envoyer tant de puissantes colonies? Comment de simples voyageurs poussés par la tempête et abordant à des terres inconnues, auraient-ils pu se multiplier au point d'être forcés à chercher plus tard des contrées nouvelles? Quelle effrayante série de siècles n'eût-il pas fallu d'ailleurs pour de tels résultats!

Quant aux Américains, la chose paraîtrait moins improbable, parce que le mouvement de l'Océan aurait pu aisément les porter sur les îles de l'ouest. Mais la différence totale de

langage, de mœurs et de constitution physique entre eux et les insulaires de la mer du Sud, repoussera toujours cette supposition. Tout montre d'ailleurs que les Américains sont un peuple nouveau, et que la terre qui les porte commence à peine à se reposer des révolutions qui l'ont agitée.

La seule idée que l'on pourrait avoir contraire à l'hypothèse que j'énonce, c'est que les premiers habitans de l'Océan sont sortis des côtes de l'Asie, comme on l'a dit quelquefois; mais outre que la race des noirs ne s'y trouve pas, il faudrait toujours admettre, pour rendre ces migrations probables, la possibilité de naviguer en canot à d'immenses distances contre les vents et les moussons.

LA BAIE DUSKY, ou LA BAIE OBSCURE (1).

POUR des navigateurs qui arrivent du fond des mers australes où pendant plusieurs mois luttant contre les glaces, les tempêtes et les brouillards, ils n'ont eu que de longues fatigues sans un seul jour de repos, combien l'aspect de la terre doit paraître délicieux! et quand cette terre, parée des dons de la nature, offre l'image du printemps, de la

(1) Sur la côte de la Nouvelle-Zélande.

paix et du bonheur, combien ils doivent trouver de plaisir à pouvoir l'embrasser ! Ce fut dans cette disposition de cœur et d'esprit que les Anglais entrèrent dans la baie Obscure, lorsqu'en 1773 ils revenaient avec Cook des environs du pôle antarctique où ils devaient chercher un continent qui probablement n'existe pas. Un temps doux, des arbres dont le vert feuillage contrastait avec la teinte jaune que l'automne répand sur la plaine, de nombreuses bandes d'oiseaux de mer qui animaient le rivage, des oiseaux de terre dont le bruyant ramage faisait retentir les forêts; des points de vue les plus variés, des forêts antiques dans l'éloignement, de hautes montagnes présentant leur masse bleuâtre, des cascades qu'on voyait briller sur leurs flancs : telle parut la terre quand les Anglais l'aperçurent.

Cette baie a deux entrées. Celle du midi se distingue par cinq roches pointues qui sortent de la mer, serrées les uns contre les autres, et qui pour cette raison prirent le nom de *Cinq-Doigts*. Elles forment un promontoire étroit, d'une hauteur médiocre et couvert de bois. Cette entrée est difficile, mais n'est point dangereuse; la seconde entrée, éloignée d'environ cinq lieues, est plus spacieuse et se fait reconnaître à ses côtes élevées; un groupe de petites îles la défend

des grosses lamés. L'intérieur de la baie est très-vaste, et l'eau très-profonde, mais on trouve sur tous ses rivages un grand nombre de hâvres où l'on peut mouiller commodément.

Le pays a des sites d'une beauté pittoresque et sauvage ; les montagnes qui le ferment au loin sont d'une hauteur prodigieuse ; des rocs chargés de neige forment leurs sommités ; mais le terrain intermédiaire jusqu'à la mer est couvert d'arbres et d'arbustes. Ce terrain paraît entrecoupé, excepté au fond des hâvres où le cours des ruisseaux l'a nivelé par le dépôt successif des débris des montagnes. On y voit des bois propres à la marine et des bois de charpente et d'ébénisterie. Les sapinettes qui s'y trouvent en grand nombre s'élèvent jusqu'à la hauteur de cent pieds ; leur tronc a de huit à dix pieds de tour.

Les bois qui dans plusieurs parties descendent jusqu'à la mer sont remplis d'énormes lianes, longues de cinquante et soixante brasses. Leurs tiges entrelacées avec les buissons qui couvrent le sol, rendent le pays impénétrable. On y voit beaucoup d'arbres, abattus par le temps, engraisser la terre de leurs dépouilles, et de jeunes plants s'élancer du milieu de leur tronc pourri. La terre est partout noire et humide ; elle produit, à l'ombre des arbres, du lin, du chanvre, et

quelques plantes potagères, telles que le cresson et le céleri.

Dans la baie la mer est très-poissonneuse; ses eaux y sont couvertes d'oiseaux de toute espèce. On trouve aussi des oiseaux dans les bois et dans la campagne, mais on n'y voit point de quadrupèdes.

MUSIQUE ZÉLANDAISE.

LES nouveaux Zélandais ont une musique et des instrumens; mais cette musique est au niveau des mœurs de ces antropophages, et leurs instrumens sont faits pour leur musique. Ils chantent, pour mieux dire ils hurlent, ils beuglent, sans chercher même l'unisson (1), l'accord qui plaît le mieux aux sauvages et qui fut sans doute la base de toute musique primitive; quant à leurs chants de guerre, ce ne sont que des accents de fureur et de rage, tels qu'ils doivent être chez des hommes qui savent qu'avant la fin du jour ils dévoreront les membres palpitans des vaincus ou qu'ils seront dévorés eux-mêmes par leurs vainqueurs.

(1) C'est ce qu'un écrivain, favorablement disposé, appelle chanter à *plusieurs parties distinctes*.

Leurs instrumens consistent en une trompette ou tube de bois, long de quatre pieds, auquel il font rendre un son rauque et dur; en un cor composé d'une espèce de murex (1), monté sur bois et troué à la pointe par laquelle il s'embouche; le son qu'on en tire imite le mugissement d'un bœuf, ou si l'on veut ressemble au bourdonnement d'une cornemuse. Un troisième instrument qu'on peut appeler une flûte parce qu'il en a la forme, n'est pas plus harmonieux que les précédens. Le tuyau légèrement renflé vers le milieu de sa longueur, a dans cette partie une large ouverture; en se promenant sur cette ouverture, la main modifie le son de l'aigu au grave sur un intervalle de trois ou quatre tons.

TEMPLE D'OTAITI-PIHA.

Au sud-ouest de l'île si célèbre d'Otaïti, il en est une moins grande qui se fait reconnaître de loin par ses hautes montagnes dont la cime se perd dans les nuages. Le sol n'y est ni moins riche ni moins fertile, et l'aspect du pays n'offre pas moins de charmes.

(1) Murex, espèce de coquillage hérissé de pointes.

Sur la côte de l'est, on découvre un bâtiment de pierre ayant la forme d'une pyramide tronquée dont les côtés ont à la base trente pieds d'étendue. L'édifice consiste en plusieurs terrasses posées les unes sur les autres, comme on l'observe à quelques-unes des pyramides d'Égypte; mais celle d'Otaïti, moins solide, tombe déjà de toutes parts en ruine, tandis que les autres défient, et longtemps encore défieront les ravages du temps et l'effort des siècles. Autour de ce monument, qui devait offrir au roi de l'île un tombeau, on voyait plusieurs pièces de bois fichées en terre et ornées de figures sculptées des deux sexes. Un peu plus loin était un toit soutenu par quatre poteaux. C'était en ce lieu que la divinité venait recevoir les offrandes que la superstitieuse piété des insulaires lui destinait; elles étaient étalées sur un treillage de bois et consistaient en bananes et noix de coco.

LE CASARUINA.

C'EST le nom que les Européens ont donné à un arbre de la mer du Sud, que les naturels appellent *toa*, mot qui signifie *guerre*, parce que son bois qui est extrêmement dur

leur fournit la matière de toutes leurs armes offensives. Les branches du casaruina retombent autour de lui comme celles du saule pleureur. Le bois passe pour indestructible, et jamais les vers ne l'attaquent : c'est le sycomore de l'Océan Pacifique. Il n'est pas moins pesant qu'il n'est dur, et il a une belle couleur d'acajou. On commence à le cultiver en France ; il réussirait en pleine terre dans les provinces méridionales.

L'ILE MAOUNA.

CETTE île tristement célèbre dans les annales de la navigation par l'assassinat de M. de angle, infortuné compagnon de l'infortuné à Pérouse, est l'une des plus belles, des plus riches et des plus fertiles de l'archipel des Navigateurs. Un large rescif de corail défend les approches du côté de l'orient et du midi ; il embrasse les contours du rivage comme une ceinture. Entre la terre et le rescif la mer forme plusieurs petites anses où on ne peut s'introduire que par les étroits passages que présentent les coupures de la roche. Au fond de ces anses s'élèvent de hautes montagnes couvertes jusqu'à leur sommet de d'arbres et de verdure ; des ruisseaux

tombant en cascades viennent baigner de leurs flots limpides les nombreux villages qu'on voit de toutes parts entre la montagne et la mer ; de superbes cocotiers prêtent leur ombrage aux habitations, et des buissons de fleurs odorantes parfument l'air que les insulaires respirent.

Chaque village se compose d'une centaine de cases toutes rangées en rond autour d'un grand cercle de cent cinquante toises de diamètre. L'intérieur de ce cercle forme une vaste place sur laquelle en tout temps la nature étend une nappe de verdure ; au-delà des maisons est une riche enceinte d'arbres fruitiers tels que l'arbre à pain, le goyavier, l'oranger, le cocotier et le bananier. Les cases ne consistent pour l'ordinaire qu'en une grande pièce dont les murs ne sont qu'un léger treillage recouvert de branches entrelacées de fleurs et de plantes, comme nos berceaux de jasmin et de chèvre-feuille ; un rang de troncs d'arbre travaillés comme des colonnes forme le pourtour et supporte le toit couvert de feuilles de cocotier. Des nattes d'un tissu très-fin et tombant les unes sur les autres comme les écailles de poisson garnissent l'entre-colonnement ; ces nattes peuvent se lever à volonté au moyen de cordes qui les soutiennent, de même que nos persiennes. Le sol de la case se compose

petits cailloux formant une couche d'environ deux pieds; c'est un préservatif contre l'humidité; des nattes semblables à celles des côtés sont étendues sur le sol.

Mais les mœurs des Maouniens forment un triste contraste avec la douceur du climat et les ravissantes beautés du pays qu'ils habitent. L'opinion qu'ils ont de leurs forces physiques, dues à leur très-haute taille et plus encore à la vigueur de leurs membres, les rend fiers, querelleurs, même féroces; la force est l'unique arbitre de leurs différends comme la source de tous leurs droits. Leur corps est tout couvert de cicatrices qu'ils montrent avec orgueil comme un trophée. La Pérouse avait remarqué les dispositions presque hostiles de ces hommes sauvages, grossiers et vivant dans une anarchie complète, n'ayant même entre eux d'autres liens que ceux qui pouvaient naître d'un besoin commun et n'obéissant qu'à l'impulsion que donne un intérêt présent, n'ayant au surplus que des idées très-vagues sur le droit de propriété : il n'avait cédé qu'à regret au désir du capitaine de Langle qui voulut faire provision d'eau fraîche pour la frégate qu'il commandait.

Cet officier se rendit avec soixante hommes de l'équipage à une anse qu'il avait jugée la veille vaste et commode; mais il ne l'avait

vue qu'au moment du flux ; il se trouva sur une barre de corail avec moins de trois pieds d'eau, ses chaloupes échouèrent ; ses canots mêmes ne purent manœuvrer. Les Maouniens profitèrent pour l'attaquer du désavantage de sa position. Plus de deux mille sauvages armés de pierres qu'ils lançaient avec une vigueur extraordinaire, ayant l'eau jusqu'à la ceinture, entourèrent ses chaloupes. M. de Langle reçut les premiers coups ; atteint d'une pierre, il fut renversé ; malheureusement il tomba dans la mer du côté des Maouniens qui l'assommèrent sur-le-champ. Dix hommes de l'équipage parmi lesquels était un Chinois eurent le même sort. Les autres ne se sauvèrent qu'avec beaucoup de peine et couverts de blessures. Ils ne purent faire aucun usage de leurs armes à feu qui avaient été mouillées dans le débarquement. L'ardeur du pillage que montrèrent les insulaires, maîtres des chaloupes échouées, donna aux canots le temps de s'éloigner.

Ce désastre vint, dit-on, de la distribution que fit M. de Langle de quelques verroteries à ceux qui semblaient être les chefs. Cette préférence qui donnait l'exclusion au plus grand nombre produisit le mécontentement et les menaces. Un coup de fusil en l'air fut tiré de l'une des chaloupes ; loin d'imposer aux insulaires, cet acte devint le signal des

hostilités. Au même instant une grêle de pierres tomba sur les Français. Ceux dont les fusils se trouvaient en état tirèrent sur les agresseurs, mais ceux-ci ne leur laissèrent pas le temps de recharger leurs armes, qu'au surplus les Maouniens qu'on avait trop ménagés ne regardaient que comme propres à faire du bruit (1).

COMPOSITION INFLAMMABLES DES NOUVEAUX-GUINÉENS.

APRÈS avoir parcouru toute la côte orientale de la Nouvelle-Hollande, le navigateur Cook voulut s'assurer si les terres dont il s'éloignait étaient ou non séparées de celles de la Nouvelle-Guinée. Parvenu au cap Nord, il fit voile vers l'occident, entra dans le détroit qui sépare ces deux vastes contrées et l se fraya même un passage entre plusieurs îles qui se présentèrent sur sa route. Ce passage reçut le nom de détroit de l'*Endeavour*; c'était celui de son vaisseau. Se dirigeant ensuite vers le nord-ouest, il s'approcha de la côte méridionale de la terre des Papous.

(1) Voyez pour d'autres détails l'article *Archipel des Nataveurs*.

Il découvrit à très-peu de distance une côte basse, mais toute couvertes de plantes et d'arbres verdoyans; il y remarqua le cocotier, le platane, l'arbre à pain. Le désir de se procurer des rafraîchissemens l'engagea à tenter une descente, et n'ayant confié à personne une commission qui lui semblait délicate, il se mit lui-même à la tête du détachement chargé de reconnaître les lieux.

A peine eut-il fait quelques pas dans l'intérieur des terres, qu'il aperçut trois sauvages qui s'avançaient vers lui en le menaçant. Deux s'arrêtèrent pour lui jeter leurs javelines; le troisième lança une composition enflammée qui brûlait comme la poudre à canon, sans toutefois produire de détonation. On tira sur les trois sauvages avec du menu plomb, ce qui ne fit qu'ajouter à leur audace, de sorte qu'ils envoyèrent aux Anglais une autre javeline. Alors on tira sur eux à balle. Ils prirent la fuite, mais ils ne tardèrent pas à revenir, suivis d'une soixantaine de sauvages armés. Ils tenaient dans leurs mains des bâtons courts qu'ils agitaient violemment; en même temps ils poussaient de grands cris, et l'on voyait partir de leurs mains des jets de fumée et de flamme, mais l'explosion se faisait sans bruit, sans doute parce que la matière inflammable n'était point enfermée, comme la poudre dans un canon

de fusil. On fit siffler quelques balles sur leurs têtes, et la crainte les contraignit à se retirer.

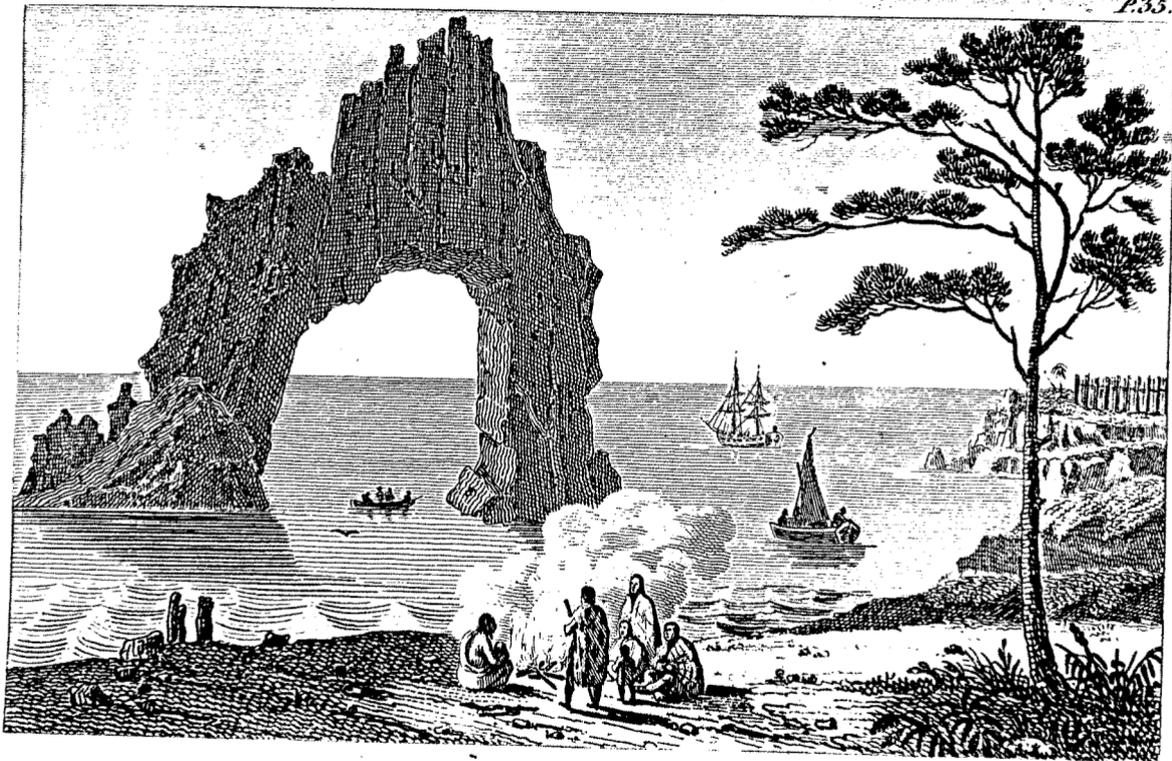
Leurs javelines, longues d'environ quatre pieds et assez grossièrement faites, se composaient d'une pièce de bambou dont la pointe était garnie d'un morceau d'os ou de bois dur.

Il est fâcheux que les instructions données à Cook par son gouvernement ne lui aient point permis de faire quelque séjour sur cette côte peu hospitalière. Il eût été bien intéressant d'apprendre comment ces insulaires avaient le secret de cette composition et de quels ingrédients ils la formaient. Les Hindous et les Chinois ont connu depuis un temps immémorial une poudre inflammable semblable à la poudre à canon, ou composée d'autres substances analogues. Serait-ce des uns ou des autres que les Papous la tiendraient? L'auraient-ils reçue directement, à l'occasion du commerce que les Chinois ont pu entretenir avec eux? Ou bien serait-ce par suite d'un accident survenu à quelque navigateur de la Chine, comme une tempête, un coup de vent, un naufrage?

TEMPLE DOWHIHÉ.

L'ARCHIPEL des îles Sandwich se compose de douze îles principales et de plusieurs îlots. L'île d'Owhihée est la plus orientale; elle paraît excéder toutes les autres en étendue et en importance. On la divise en six grands districts qui ont chacun des chefs particuliers, relevant tous d'un chef suprême dont la domination s'étend sur l'île entière, et même sur plusieurs îles d'alentour. On y voit de très-hautes montagnes dont quelques-unes s'élèvent jusqu'à seize ou dix-huit mille pieds anglais (1); leurs sommets sont couverts de neige. Près de ces montagnes, on voit beaucoup de rochers brisés, crevassés, noircis par le feu, mêlés de scories, de matières semblables à la lave; à ces indices on reconnaît que l'île a été autrefois tourmentée par des volcans, et que plus d'une fois son sol déchiré par de violentes secousses a vu sa verte parure dévorée par les flammes. Mais au milieu même de ces rochers entassés, de ces débris volcaniques, on trouve des can-

(1) Le pied anglais est un peu plus court que le nôtre, c'est dans la proportion de 16 à 17.



Arade naturelle.

tons où le sol est riche et fécond : c'est là une conquête du travail et de l'art sur la nature. Partout où les habitans, triomphant de la paresse, enlèvent la couche de lave et de scories qui couvre la terre, ils trouvent au-dessous un sol fertile qui les dédommage amplement de leurs fatigues, et ne tarde pas à produire d'abondantes récoltes.

Ce fut dans cette île d'Owhihée que le navigateur Cook fut massacré par les naturels dont il vantait lui-même la douceur, la modération et la bonne foi. Il compta un peu trop sur *les vertus* des sauvages et sur ses propres forces ; victime de cette double confiance, il s'était livré presque seul aux fureurs d'un peuple mécontent que ses chefs excitaient. Un de ces chefs le frappa par derrière d'un coup de poignard.

Les habitans d'Owhihée ont des idées positives de religion ; il existe même parmi eux une classe nombreuse d'hommes qui, par droit de naissance comme dans l'Inde, consacrent leur vie au service des dieux et aux cérémonies du culte. Quand les Anglais séjournèrent dans l'île, ces prêtres vivaient en communauté ; ils habitaient ensemble dans une maison beaucoup mieux construite que celles des particuliers, et ils rendirent aux Anglais des services essentiels. Leur maison située en face de la mer était divisée en deux

corps de logis qui communiquaient par une galerie couverte.

Le temple était construit à peu de distance du logement des prêtres ; il consistait en un grand bâtiment carré, construit solidement en dalles de pierre, long de cent vingt pieds, large de soixante, haut de quarante-deux. Une vaste terrasse recouvrant l'édifice était entourée d'une balustrade de bois assez bien travaillée. Sur cette balustrade s'élevaient d'espace en espace des pieux droits, auxquels étaient suspendus les crânes des victimes humaines sacrifiées aux dieux dans les jours solennels, ou des captifs immolés aux mânes des chefs. On voyait au centre de ce temple un bâtiment de bois, en forme de chapelle ou de sanctuaire ; il était ruiné en partie ; sur le devant, il y avait une espèce d'autel ou plutôt d'échafaud, élevé sur des poteaux de vingt pieds de hauteur ; c'était sur cet échafaud que la victime était immolée en présence du peuple.

Deux statues de bois de dimension plus que naturelle ornaient l'entrée du temple ; on leur avait donné des traits durs et sauvages ; un cône renversé couvrait leurs têtes, et des étoffes rouges tombaient de leurs épaules jusqu'à leurs pieds. Douze statues du même genre étaient rangées autour de l'échafaud ; devant l'une d'elles, un petit autel

recevait les offrandes qui consistaient en fruits et en porcs.

Les prêtres jouissent dans l'île d'un grand pouvoir, et le peuple leur témoigne un respect qui va presque à l'idolâtrie; il se prosterne devant eux, et à la voix d'un prêtre tous les fronts se trempent dans la poussière. Pour faire respecter leurs propriétés et les rendre *tabou*, c'est-à-dire pour les mettre en interdit, ils n'ont besoin que de les entourer de baguettes; le peuple n'oserait franchir ces limites sacrées.

Dans les cérémonies publiques, où les insulaires mettent beaucoup de pompe et d'appareil, on porte processionnellement plusieurs idoles. Celles-ci sont d'osier et de taille gigantesque. On les couvre de riches étoffes où le rouge domine, et l'on met sur leur tête un bonnet orné des plus belles plumes. Deux morceaux de nacre de perle, ayant au centre une pierre noire, figurent les yeux de l'idole; sa bouche est garnie d'un double rang de dents de chien.

PLONGEURS DE SANDWICH.

LES insulaires de l'archipel de Sandwich sont les meilleurs plongeurs de l'univers. Le voyageur Turnbull qui les a visités au com-

mencement de ce siècle, rapporte des merveilles de leur adresse à nager, et de la passion extrême qu'ils ont pour l'eau, dans laquelle ils passent des journées entières, se plaisant à lutter contre les plus fortes lames. Il raconte que le roi Tamâhmâh désira posséder une enclume qu'il avait vue sur le vaisseau, et que le capitaine la lui offrit à condition que ses plongeurs iraient la prendre à cinquante pieds de profondeur, ce qui fut accepté. L'enclume fut jetée à la mer, à trois cents toises environ du rivage. Les plongeurs la trouvèrent beaucoup trop pesante pour pouvoir l'enlever; mais ne voulant pas abandonner leur entreprise, ils descendirent dans la mer en grand nombre, et à force de bras ils firent rouler le bloc de fer jusqu'au rivage, ce qui leur coûta beaucoup de temps et d'efforts; mais ils réussirent.

Ils ont, dit le même Turnbull, d'excellentes pirogues avec lesquelles ils font trois lieues à l'heure, mais ils ne s'en servent que pour voyager d'une île à l'autre avec des provisions. En toute autre occasion ils se jettent à la nage. Dès qu'ils aperçoivent un vaisseau, hommes, femmes, enfans, tous vont à sa rencontre. Seulement ils se munissent d'une petite planche assez mince, au moyen de laquelle ils éprouvent quelque sou-

agement, quand la fatigue commence à les rendre.

ARCADES NATURELLES.

IL existe sur la côte orientale de la Nouvelle-Zélande, vis-à-vis une baie commode où les vaisseaux peuvent s'approvisionner d'eau douce, désignée par les habitans sous le nom de *Tegadou*, un énorme rocher percé dans toute sa profondeur d'une ouverture large de vingt-sept pieds, haute de quarante-cinq et longue de soixante-quinze. Cette arche immense a été jetée en ce lieu par la nature, dans un de ces jeux dont la description de la terre peut nous offrir tant d'exemples. On y jouit d'un très-beau point de vue qui s'étend jusqu'à la mer.

A quelque distance de cette roche, on voit une colline très-escarpée dont le sommet est garni d'une double palissade de forts pieux, hauts de seize pieds. L'intervalle qui sépare les palissades est de six pieds; l'espace d'un pieu à l'autre est fermé par de longs bâtons, fichés en terre par l'une de leurs extrémités. Un large fossé défend les approches de la palissade. Ce lieu est probablement une for-

teresse ou une place d'armes des Nouveaux-Zélandais.

Dans une petite île voisine de la côte, les Anglais de l'expédition de Cook virent une pirogue longue de soixante pieds et large de cinq; sa profondeur était de trois pieds et demi; trois gros troncs d'arbre creux en formaient la quille; des planches d'une seule pièce sculptées en bas-relief servaient de bordage. Ils y remarquèrent aussi la plus grande maison qu'ils eussent vue encore dans ces parages. Des piliers sculptés en spirale en soutenaient la charpente composée de pièces de bois très-bien travaillées. A la pointe méridionale d'une excellente baie que la côte présente (1), est une petite île sur laquelle on aperçoit un rocher percé de plusieurs trous, ce qui lui donne l'apparence d'un pont de plusieurs arches.

Tout ce pays abonde en arbres et en plantes qui appartiennent à des espèces inconnues. On y trouve surtout une sorte d'érable d'où découle une gomme blanche; d'autres arbres fournissent une résine d'un jaune très foncé. Les uns et les autres sont peuplés d'un grand nombre d'oiseaux qui ne sont pas mieux connus que les productions végétales de ce pays.

Sous le 38° 22 de latitude.

FOURMIS VERTES, BLANCHES ET NOIRES.

VERS la baie d'Hervey, sur la côte orientale de la Nouvelle-Hollande, en remontant vers le nord, on trouve un rivage marécageux plein de fondrières et de lagunes salantes. Là croît le palétuvier qu'on ne trouve guère que dans les îles de l'Amérique. Les branches de cet arbre servent de retraite à une innombrable quantité de grosses fourmis vertes qui sortent en foule de leurs retraites dès qu'on agite les branches. La piqûre de ces insectes est douloureuse et cause une inflammation qui ne se dissipe que lentement; ce qui pourrait faire croire qu'ils sont armés de venin.

On voit aussi sur le palétuvier des chenilles vertes dont le corps est couvert d'un poil épais qui pique comme l'ortie; mais la douleur qu'on ressent ne dure que peu d'instans. Ces chenilles se montrent rangées en file sur les feuilles.

Sur la même côte, mais beaucoup plus au nord et au-delà du tropique, on trouve une terre basse et découverte où l'abordage est facile. Il y croît partout une herbe longue et déliée dont les tiges barbelées et pointues s'attachent aux vêtemens; les traversent et

pénètrent même jusqu'à la chair. A cet inconvénient vient s'ajouter celui des innombrables essaims de mosquitoes que le pays produit; et si l'on cherche un abri contre les rayons du soleil sous les arbres du rivage, on est soudain assailli par des légions de fourmis blanches qui font leur nid sur les branches. Une chose à remarquer, c'est que ces nids sont d'argile et qu'ils ont quinze ou vingt pouces de large. On a de la peine à concevoir comment ces petits insectes ont pu transporter sur les arbres la quantité de terre qui leur est nécessaire pour pouvoir s'y loger. Auprès de ces nids on voit des branches qui sont chargées de fourmis noires. Celles-ci s'introduisent par quelque fente dans l'intérieur de la branche, elles en tirent la moelle et s'y établissent. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est de voir ces branches vertes et touffues se couvrir de nombreux essaims de papillons de toutes couleurs.

Le nid des fourmis vertes est d'une structure très-curieuse. Ces insectes le fabriquent en roulant sur elles-mêmes des feuilles larges de trois ou quatre pouces en forme de cornet; ils en collent les bords avec une matière gluante qu'ils tirent de leur estomac.

Outre les fourmis noires qui se logent dans l'intérieur des branches, il y en a une autre espèce de la même couleur, mais beaucoup

plus petites. Celles-ci font leur nid dans une racine de la grosseur d'un navet sans nuire à la végétation de la plante.

Quand au nid des fourmis blanches, il est tantôt sur les branches, tantôt au pied de l'arbre même; ordinairement elles le font d'argile, quelquefois elles emploient des débris végétaux mêlés avec des matières glutineuses. L'intérieur renferme un nombre infini de cellules qui communiquent entre elles. Les nids construits sur le sol ressemblent à des pyramides irrégulières de six pieds de hauteur et de six pieds de diamètre. L'extérieur se compose d'une croûte d'argile épaisse de deux pouces. Le nid communique par des galeries de la même matière avec toutes les fourmilières qui sont sur l'arbre, ce qui fait présumer que durant la saison des pluies elles se cachent dans leurs retraites souterraines et qu'elles en sortent dès que le beau temps est revenu.

SENTIERS SUSPENDUS.

DURANT le séjour que fit dans l'île d'Otaïti le naturaliste Banks, qui accompagna Cook dans ses voyages, il entreprit plusieurs excursions dans l'intérieur du pays autant pour

le connaître que pour enrichir ses collections. Dans l'une d'elles il entreprit de remonter la rivière qui se dégorgeait dans la baie où le vaisseau était à l'ancre. Pendant plus de deux lieues il traversa une large vallée couverte d'arbres, de verdure et d'habitations; dans les deux lieues qui suivirent, la vallée s'était considérablement rétrécie, et dans plus d'un endroit il fut obligé de passer, non sans effroi, sous des rochers dont la tête inclinée formait une voûte au-dessus du courant. Un peu plus haut la rivière coule encaissée entre des rochers escarpés. Une partie des eaux s'échappe par une coupure de la berge et tombe en cascade dans un vaste bassin au-delà duquel les Otâitiens n'osent s'avancer, peut-être par suite de quelque tradition qui les épouvante.

Le flanc des rochers, les plate-formes qui les couronnent produisent des platanes sauvages dont les naturels recueillent le fruit pour s'en nourrir quand leurs récoltes sont épuisées. Ces rochers élevés perpendiculairement de plus de cent pieds seraient d'un accès impossible, si la nature elle-même n'y avait pourvu. Des fentes qui sillonnent leurs flancs sortent en grand nombre des tiges d'arbustes fortement enracinés; ces tiges par leur saillie forment des sentiers suspendus sur lesquels les Otâitiens s'élèvent non sans

danger et sans peine. Là où le sentier finit avec la fente du rocher, ils tâchent de saisir les bouts pendans des arbustes qui croissent sur une ligne supérieure, et ces bouts leur servent de cordes au moyen desquelles ils se hissent plus haut. Ces chemins effrayans où le moindre faux pas entraînerait la mort, sont d'autant plus dangereux que l'eau qui jaillit du rocher par toutes les fentes rend le passage extrêmement glissant.

M. Banks ne découvrit nulle part de vestiges de mines ni même aucune apparence de métaux. Il remarqua seulement que toutes ces roches portaient des marques évidentes de feu, ce qui lui fit penser qu'à des époques dont la mémoire ne s'est point conservée parmi les habitans de l'île, cette portion du globe a été bouleversée par l'éruption de feux souterrains, soit que la mer ait submergé une partie d'un continent alors existant, soit que les terres qu'on y voit aujourd'hui aient été au contraire élevées au-dessus du niveau des eaux.

Les montagnes qui occupent le centre de l'île commencent à se montrer à vingt lieues de distance; le sol entre les montagnes et la mer est de la plus grande fertilité. Tous les arbres y donnent du fruit; aussi n'est-ce que dans cette partie qu'on rencontre des

habitans, quoique les vallées de l'intérieur offrent une belle végétation et qu'on y trouve des arbres précieux et notamment l'espèce de mûrier dont les Chinois fabriquent leur papier, improprement appelé *papier de soie*.

LES NOUVEAUX ZÉLANDAIS.

Les habitans de la Nouvelle-Zélande ont en général une haute stature et de belles proportions; ils ont le teint brun; ils déploient dans tous leurs mouvemens la vigueur et la force, et dans tout ce qu'ils font la plus grande dextérité. Leurs femmes tiennent de ces qualités, mais par un singulier contraste elles ont la voix extrêmement douce; elles sont d'ailleurs plus vives et plus enjouées que les hommes.

Les mœurs de ces derniers sont en apparence assez douces; mais quoiqu'ils s'entraident dans leurs besoins et qu'ils montrent de la confiance dans les Européens qui les visitent, ils sont cruels, sanguinaires et d'une barbarie implacable envers leurs ennemis; plusieurs faits sans réplique ont prouvé qu'ils étaient mangeurs d'hommes; ils n'ont pas cherché eux-mêmes à s'en défendre; ils ont

dit seulement qu'ils ne dévoraient que leurs prisonniers.

Comme la plupart des peuples sauvages, ils oignent leurs cheveux d'huile ou de graisse et ils se tatouent d'une manière assez étrange. Ils font sur leur corps des taches noires, et l'on dirait que le nombre de ces taches est réglé en proportion de celui des années, car plus ils vieillissent plus ce nombre augmente. Quelques-uns se peignent tout le corps avec un mélange d'huile et d'ocre rouge. Outre la peinture et les taches, on voit souvent leurs membres sillonnés de raies profondes, à bords dentelés, tournées en spirale.

Des feuilles de glayeul ou de phormium, coupées par bandes et entrelacées comme les fils d'une étoffe, composent l'habillement ordinaire des deux sexes; une de ces nattes, attachée aux épaules, descend jusqu'aux genoux; une autre natte entoure les reins et tombe jusqu'aux talons. L'industrie de ces insulaires va pourtant plus loin que ne le donne à entendre la manière dont ils fabriquent leurs vêtements. Ils font de bonnes toiles avec les fibres du phormium; elles se fabriquent à peu près comme les nôtres, mais d'une manière bien plus simple. Ils ont pour métier un châssis large de quatre pieds et un peu plus long. Les fils qui doivent former la chaîne sont attachés au châssis, le fil de la

trame passe à la main. Ils ornent ces étoffes de franges de plusieurs couleurs, artistement travaillées, ou même de fourrures que leur fournit la peau du chien. Hommes et femmes se percent les oreilles de très-grands trous : le doigt peut y entrer. Ils y introduisent des morceaux d'étoffe, des os ou des plumes d'oiseaux, des morceaux de bois et mille autres objets de ce genre ; quelques-uns y portent suspendus les dents ou les ongles de leurs parens morts. Pour compléter cette parure, ils mettent des colliers d'os d'oiseaux ou de coquillages. Souvent le collier consiste en un cordon, auquel est suspendu un os de baleine ou un morceau de talc vert où l'on voit assez mal gravée une figure d'homme.

Les cases des Zélandais ont communément vingt pieds de long, dix de large, six de hauteur. Des perches assez minces recouvertes de paille ou d'herbes sèches, garnies en-dedans d'écorces d'arbres plantées par un bout dans la terre, attachées de l'autre en un seul faisceau pour former le toit, telles sont les habitations de ces sauvages ou plutôt de ces sales tanières où ils ne peuvent entrer qu'en se traînant sur le ventre. Un trou carré du côté de la porte donne entrée au jour et passage à la fumée. Dans quelques cases, le toit porte sur des traverses et il a une assez grande saillie formant un abri pour

le jour. Le foyer est dans l'intérieur, il ne consiste qu'en un trou dans la terre. Des paniers de jonc ou de natte, des citrouilles vides, quelques outils grossiers, des plumes d'oiseaux, des étoffes, des armes renfermées dans un coffre forment tout leur mobilier, et ce mobilier fait leur richesse.

Les pirogues des Zélandais sont beaucoup mieux construites que leurs maisons, mais elles sont longues et étroites, ce qui les rend sujettes à chavirer. De grosses pièces de bois bien attachées ensemble en composent le fond; les côtés sont faits avec de longues planches épaisses d'un pouce et demi, larges d'un pied, soutenues par un grand nombre de traverses. Des sculptures ornent la poupe et la proue. Souvent elles consistent en une tête hideuse de laquelle sort une énorme langue; deux grands coquillages blancs figurent les yeux. Les pirogues de guerre ont les côtés garnis de planches percées à jour, et ornés de franges flottantes de plumes noires. Une voile de natte ou de roseaux, fixée entre deux planches droites, sert à soulager les rameurs ou à favoriser leurs efforts plutôt qu'à imprimer seule une direction à la pirogue. Ils ne s'en servent que lorsque le vent leur est tout-à-fait favorable.

Ils fabriquent leurs haches avec une pierre noire très-dure, ou avec du talc vert qui ne

casse point ; deux ossemens humains ou deux morceaux de jasper taillé comme nos pierres à fusil leur servent de ciseaux. Leurs instrumens d'agriculture consistent en un pieu étroit et pointu qu'ils attachent à une traverse sur laquelle ils placent le pied.

Leur arme principale est le patou-patou , qu'ils ont soin d'attacher fortement à leur poignet pour qu'on ne puisse le leur arracher. En temps de paix ils le portent suspendu à la ceinture. Ils défient leurs ennemis au combat par la danse de guerre. Cette danse n'est pas autre chose qu'une suite de soubresauts , de mouvemens violens et convulsifs , de contorsions hideuses. On les voit tirer la langue , tourner les yeux en blanc , agiter leur lance ou frapper l'air de leur massue. La danse est toujours accompagnée de chants ; la fin de chaque reprise est marquée par un soupir long et profond.

En toute autre occasion , leur danse est plus agréable , et ils y déploient de l'adresse et même de la grâce ; leurs femmes surtout s'y montrent avec plus d'avantage , mais leurs airs sont plaintifs et monotones et la mesure en est toujours lente. Quelquefois ces airs se chantent à plusieurs parties. Leurs instrumens consistent en une trompette et une petite flûte. La première n'est qu'un coquillage dans lequel on souffle comme dans le cor à bou-

quin ; la seconde est un tube de bois qui produit le son d'un sifflet.

Quant à la religion et au gouvernement de ces peuples , on n'a pu acquérir sur ce point que des notions très-vagues et très-incomplètes. On croit qu'ils reconnaissent l'existence de plusieurs intelligences célestes qui toutes béussent à un être supérieur ; mais ils ne semblent leur rendre aucun culte public ; seulement ils suspendent à un pieu dressé au milieu des champs un panier qu'ils remplissent de racines ; ils disent que ce sont des offrandes aux dieux. Leur gouvernement paraît tenir de leurs idées religieuses ; ils révèrent un grand personnage qu'ils appellent le Tériatié. Celui-ci a sous lui des chefs balternes qui exercent l'autorité sur les tribus auxquelles ils appartiennent.

Les hommes s'occupent exclusivement de courage , de pêche en pleine mer et de chasse ; les femmes recueillent les racines de végétaux , ramassent les coquillages , apprêtent les alimens et fabriquent les étoffes.

LE KANGOUROU.

Ce quadrupède , de la grandeur d'un loup linaire , commun dans la Nouvelle-Hollande et dans les îles de la mer du Sud , offrirait

une utile ressource aux navigateurs, si moins agile et moins sauvage il n'échappait aux chiens et aux chasseurs par sa vitesse qui en un instant le transporte à de grandes distances, et par son naturel méfiant qui le tient constamment en garde contre le danger. Sa tête, son cou et ses épaules sont très-petits en proportion des autres parties de son corps; ses jambes de devant n'ont que huit pouces de long tandis que celles de derrière en ont vingt-deux; aussi ne marche-t-il que par sauts et par bonds, tenant la tête droite; il porte une queue aussi longue que son corps, épaisse à la naissance, pointue par le bout. Sa peau est couverte d'un poil court, de couleur grisâtre; ses oreilles et même sa tête ressemblent à celles du lièvre; ses jambes du devant ne paraissent lui servir que pour creuser la terre.

Le naturaliste Péron a trouvé plusieurs variétés de kangourous, dont l'une est rouge; leur chair est tendre et bonne à manger. On prétend que lorsque la femelle est blessée elle montre un courage et un dévouement admirables. Elle place ses petits dans une poche qui se trouve située entre ses cuisses et elle ne songe à fuir que lorsqu'elle s'est chargée de ce dépôt; si elle est poursuivie elle ne l'abandonne pas, quoique sa tendre sollicitude l'oblige à retarder sa marche. O

ajoute que ces animaux redoutent les chasseurs, restent cachés la plus grande partie du jour, et qu'ils ne sortent guère que la nuit.

Ils se plaisent dans les pays entrecoupés, semés de broussailles, de rocs, obstrués de forêts qui leur offrent un asile où l'on ne peut les atteindre. Les gens du capitaine Cook en poursuivirent inutilement quelques-uns, lorsqu'après avoir manqué de voir leur vaisseau se briser contre les écueils, ils relâchèrent dans une baie de la Nouvelle-Hollande. Le sol était partout couvert d'une herbe épaisse et très-haute où les chiens mêmes ne pouvaient pénétrer, et le kangourou franchissant légèrement cet obstacle bravait impunément les efforts des chasseurs.

LE BARINGTONIA.

LES Anglais ont donné ce nom à un arbre que les naturels des îles de la mer du Sud appellent *houddouch*. C'est une des plus belles créations végétales, autant par son feuillage immense qui est du plus beau vert, que par ses fleurs qui ressemblent aux lis par la forme et par la couleur, mais dont les nombreuses étamines sont du plus brillant cramoisi. Il produit une noix qui a la propriété

d'enivrer les poissons quand on en jette quelques-unes au lieu où on veut les prendre ; dès qu'ils en ont mangé, ils perdent leurs sens et viennent surnager à fleur d'eau ; on les ramasse avec la main.

TAILLE D'UN INSULAIRE DE LA MER DU SUD.

IL n'est point rare de trouver dans les îles de la Société ou dans les archipels voisins des hommes de six pieds, et même d'une plus haute taille. Ceux que la nature a pourvus de cette stature gigantesque sont presque toujours choisis par le peuple pour le gouverner. Car en général les hommes aiment à voir dans leurs princes des qualités qui les distinguent du vulgaire : ils sont plus disposés à offrir leurs hommages à celui que la nature elle-même semble leur indiquer comme plus digne du commandement. Chez les peuples civilisés où la force et les attributs corporels ne sont point regardés comme nécessaires, c'est par les qualités morales qu'un souverain commande l'amour et le respect ; chez des hommes nouveaux pour qui la force n'est que trop souvent l'arbitre des querelles

et le modérateur des droits, on veut que le prince s'élève sur les autres par les avantages physiques.

Un chef de l'île d'Uliétéa était remarquable sous ces rapports. Sa taille excédait six pieds, et sa grosseur répondait à sa taille; mais à mesure qu'il avait avancé en âge, sa corpulence s'était augmentée au point qu'il paraissait monstrueux. Mesuré à la ceinture, il avait près de cinq pieds de circonférence; chacune de ses cuisses avait trente-deux pouces de tour. Ses cheveux tombaient en tresse jusqu'au bas de son dos, et ils étaient si touffus que sa tête semblait énorme.

LES ARMES DES ILES DES AMIS.

LES Otâitiens ont plus d'opulence que les habitans de Tongatabou et d'Eoua, dans l'archipel *des Amis*; mais ici les arts sont plus avancés, et les manufactures mieux entretenues donnent de plus beaux produits. Les armes de ces insulaires méritent surtout d'être remarquées, et la perfection qu'on y remarque doit étonner d'autant plus, que ces hommes doux et hospitaliers ne paraissent point avoir d'ennemis à craindre, et qu'ils

montrent eux-mêmes l'humeur la plus pacifique.

Cependant pour la classe des guerriers, ces armes sont un objet de luxe ; aussi mettent-ils tous leurs soins à leur donner des formes élégantes, et à les enrichir d'ornemens divers. Ces ornemens consistent pour l'ordinaire en petites plaques d'os artistement incrustées, qui représentent des étoiles de mer, des oiseaux et d'autres objets de ce genre.

Leurs massues, d'un bois dur et pesant, sont travaillées et ciselées avec beaucoup d'art ; elles offrent sur le contour du manche diverses sculptures qui, à défaut d'instrumens convenables, ont dû être chez eux l'ouvrage de la patience la plus opiniâtre. Quelques-unes sont terminées par une tête plate et pointue, d'autres ont la tête ronde, d'autres encore ont à l'extrémité une forme carrée ou rhomboïdale ; il y en a qui sont emmanchées d'une longue pièce de bois, ce qui leur donne l'apparence d'un lourd maillet ; on en voit aussi d'os et d'une seule pièce longue de trois pieds. Ces ossemens ne peuvent appartenir qu'à de grands cétacés ; l'île ne renferme aucun quadrupède qui puisse les fournir. Les lances sont du même bois que les massues, et travaillées avec le même soin.

L'arc, long de six pieds et strié en-dedans, forme quand il n'est point bandé une courbe

légère; pour le bander, on le ploie en sens contraire de la courbure. La flèche consiste en un morceau de bambou armé de bois dur à la pointe.

FLUTE DE LA MER DU SUD.

Tout comme les mêmes besoins font naître partout les mêmes moyens pour les satisfaire, il est naturel de penser que chez tous les hommes un fait observé a fait naître les mêmes résultats. La flûte ou plutôt les pipeaux de Pan composés de plusieurs roseaux, dont le son a été gradué diatoniquement, sont l'un des plus anciens instrumens de musique qu'il y ait au monde. Le vent qui en passant sur une plantation de roseaux, faisait résonner les restes des tiges que la cognée avait épargnées, donna la première idée des pipeaux. Le souffle de l'homme introduit dans les tuyaux en tira des sons mélodieux. D'épreuve en épreuve, les pipeaux furent perfectionnés, et la flûte fut inventée. Les insulaires de Tongatabou ont trouvé les pipeaux: ils sont loin encore de franchir le second pas. L'instrument qu'on a trouvé chez eux consiste en une dizaine de petits roseaux attachés ensemble sur une seule ligne; on le joue en le faisant glisser sur les lèvres. Ces

3*.

roseaux [de même grosseur, mais coupés à des longueurs inégales, doivent produire des sons différens; cela ne suffit point : pour que ces sons parcourent avec justesse une octave, il faut d'abord connaître la théorie du son; ensuite on a besoin d'une oreille assez exercée pour pouvoir déterminer chaque ton de l'octave avec précision; et tout cela manque aux insulaires de la mer du Sud. Aussi leurs pipeaux ne donnent-ils que deux ou trois tons distincts; tous les autres sont vagues, et ne forment pas même des demi-tons qu'on puisse employer dans un système régulier de musique.

La flûte des mêmes insulaires, telle encore qu'elle fut dans les mains de son inventeur, consiste en un long tuyau de bambou qui n'a que quatre trous; ils en jouent en y soufflant avec le nez.

Pour accompagner ces deux instrumens, ils ont des tambours qui, ainsi que je l'ai dit ailleurs, ne consistent qu'en une pièce de bois creuse.

CASES DE L'ARCHIPEL DE LA REINE CHARLOTTE.

CET archipel, visité par Carteret et nommé par lui du nom qu'il porte aujourd'hui, est situé au sud-est de la Nouvelle-Bretagne vers

le dixième degré de latitude méridionale. Il se compose de dix ou douze îles et d'un grand nombre d'îlots déserts. Les îles ont au contraire beaucoup d'habitans chez lesquels on découvre quelques traces vagues de civilisation. Ceux de Portland, l'une de ces îles, n'ont pas seulement des cases construites avec une régularité qui paraît être le résultat de règles positives, mais ils en ont qui sont fort grandes et semblent uniquement destinées à recevoir les habitans dans les jours d'assemblée ou de réunion; ce ne sont peut-être que des magasins communs ou des arsenaux. Ce qui peut le faire penser ainsi, c'est que plusieurs Anglais qui y entrèrent virent un grand nombre de faisceaux de flèches suspendus aux poutres qui soutenaient le toit. La case entière était entourée de vergers délicieux où l'igname croissait à côté de la datte et de la banane.

Les Anglais virent aussi dans cette île un grand village bâti sur le bord de la mer, et défendu contre l'effort des vagues par un mur ou parapet construit en blocs de pierre de plus de quatre pieds de haut.

Les habitans se montrèrent remplis d'audace et de courage, soumis à des chefs et à une sorte de discipline militaire. Leurs armes sont l'arc, les flèches, les zagaies et la fronde. Ils ont la tête laineuse, peu de barbe, les

traits assez réguliers et le teint moins noir que celui des nègres. Ils nagent et plongent avec une facilité prodigieuse et laissent voir beaucoup d'adresse et de force dans tous leurs exercices. Outre qu'ils visent très-juste avec leurs flèches, ils les lancent avec tant de vigueur qu'une de ces flèches traversa le bordage du bateau de Carteret et blessa un officier à la cuisse ; elle avait à la pointe une pierre aiguë ; il ne paraît pas que ces insulaires possèdent aucun métal.

Leurs pirogues sont de planches assemblées avec art, et ornées de sculptures et de coquillages ; les coutures sont revêtues extérieurement d'une sorte de mastic très-solide, impénétrable à l'eau.

L'ILE NORFOLK.

CETTE île, située par le vingt-neuvième degré de latitude sud, et le cent soixante-huitième de longitude à l'orient de Paris, sert en quelque sorte de succursale à la colonie anglaise de Botany-Bay ou port Jackson. C'est là qu'on envoie les déportés qui se montrent le moins susceptibles d'amendement et dont on craint pour les autres le mauvais exemple.

Les approches de cette île sont partout

dangereuses, et ses rivages inaccessibles pour les vaisseaux, qui n'y trouvent pas même une méchante rade où ils puissent mouiller. Du côté du nord et de l'est, elle est entourée d'une ceinture de rochers coupés perpendiculairement, et recouverts d'une couche épaisse de lave qui a coulé autrefois du sommet de la montagne qu'on voit s'élever au centre de l'île. Cette lave, en se refroidissant, a formé en beaucoup d'endroits, au bord supérieur du rocher, une espèce d'avant-toît qui a plusieurs pieds de saillie; en d'autres endroits, l'écartement des rochers laisse couler des torrens très-rapides qu'il faut remonter pour pénétrer dans les terres, ce qui n'est praticable que pour les canots : encore faut-il que la mer ne soit pas trop agitée.

Du côté de l'ouest, on a moins de difficultés à surmonter, mais comme le fond est partout de corail, ce qui rend l'ancrage impossible, les vaisseaux qui viennent du port Jackson se voient souvent obligés de louvoyer pendant un mois avant de pouvoir aborder. Turnbull qui a parcouru les mers du Sud dans le commencement de ce siècle, fait de l'île Norfolk la plus riante description. Elle est toute couverte d'arbres et de verdure; l'aloès, le pin, la canne à sucre, l'arbre à pain, le cocotier, le chou-palmiste y

croissent naturellement ; la terre donne , sans engrais , deux récoltes chaque année , l'une de blé de mai en octobre , l'autre de maïs de novembre en avril. Les terrains bas y fournissent d'excellens pâturages , où se nourrissent de nombreux troupeaux de porcs dont on fait l'approvisionnement du port Jackson (1).

Il ne manquait à cette île que des hommes ; les Anglais y ont jeté les fondemens d'une ville qui renferme déjà mille habitans , pris dans la masse des déportés ou colons libres. Les plus mutins ou les plus incorrigibles parmi les premiers sont transportés aux îles Népin ou Philips , voisines de Norfolk.

LA FORCE DU NATUREL CHEZ LES NOUVEAUX-HOLLANDAIS.

Les habitudes de la vie sauvage ont tant d'attrait pour les habitans de la Nouvelle-Hollande , qu'il est à craindre que tous les efforts que font les Anglais pour les civiliser

(1) On trouve dans l'intérieur plusieurs sources d'eau douce , du cresson et des plantes anti-scorbutiques. Les bords de la mer sont ornés de choux palmistes ; la côte est poissonneuse. Les pins y acquièrent une grosseur prodigieuse et s'élèvent en proportion , les bois sont peuplés de perroquets , de pigeons , de râles et d'autres oiseaux , et les champs nourrissent beaucoup de gibier.

ne soient complètement infructueux. Durant le séjour de Turnbull au port Jackson, on conduisit à Londres un Nouveau-Hollandais; il n'y éprouva que de l'ennui et du dégoût pour tout ce qu'il y vit. Un colon du port Jackson, comptant sur les effets de l'éducation commencée de bonne heure et bien dirigée, prit chez lui deux enfans en bas-âge, une fille et un garçon. Il les fit élever avec le plus grand soin, tant pour former leurs mœurs que pour orner leur esprit de connaissances utiles. Ils ne furent pas plus tôt arrivés l'un et l'autre au terme fixé pour le temps de leur éducation que, s'affranchissant de toute dépendance et se dépouillant de leurs vêtemens européens, ils s'enfuirent tous deux au milieu des bois. Beaucoup d'autres essais du même genre n'ont pas mieux réussi.

L'ILE WAIGIOU.

CETTE île, que ses habitans nomment *Ouarido* et qu'on trouve presque sous l'équateur vers le cent vingt-neuvième degré de longitude Est de Paris, s'élève considérablement au-dessus du niveau de la mer. Elle est toute couverte de très-grands arbres, à l'ombre desquels les insulaires construisent leurs cabanes sur des pieux dont la hauteur est de

sept ou huit pieds. La charpente de ces cases est de bois de bambou ; des feuilles de latanier en forment la couverture.

L'île renferme un grand nombre d'oiseaux ; on y trouve surtout des poules sauvages qui sont à peine de la taille d'une perdrix et qui, disent les voyageurs menteurs ou crédules, pondent des œufs de la grosseur de ceux d'une oie. Les insulaires sont de couleur noirâtre ; ils ont les cheveux frisés, mais assez longs. Leurs armes consistent en de longues lances armées par le bout d'une pointe de fer ou d'os ; ils se servent aussi très-adroitement d'arcs et de flèches. Ils ont beaucoup de relations avec les Chinois et surtout avec les Malais, de qui probablement ils descendent.

Le sol de l'île est d'une grande fertilité ; il produit abondamment des cocos, des oranges, des papayes, des ignames, des pamplemousses, des citrons, des bananes et beaucoup d'autres fruits.

IDOLES DE LA NOUVELLE-ZÉLANDE.

LES Nouveaux-Zélandais de la côte nord-est, observés par M. de Surville, ne sont point dépourvus d'idées religieuses. Presque tous portent suspendus à leur cou, en guise d'ornement ou plutôt comme une amulette, une

petite figure à forme humaine, représentée accroupie sur les talons; et quand ils montrent aux étrangers cette idole, ils regardent le ciel en joignant les mains, ce qui semble indiquer que c'est dans les cieux que réside l'être dont cette figure est l'image et que c'est à lui qu'ils adressent leurs vœux. Ces idoles sont d'une pierre très-dure à laquelle ils donnent un poli parfait; ils leur font des yeux de nacre de perle, et ce qui a droit d'étonner c'est qu'ils façonnent ainsi la pierre sans le secours d'aucun métal; leurs outils ne consistent qu'en coquillages ou en pierres tranchantes.

Ces insulaires ont la taille haute, les traits réguliers, le teint basané, les cheveux longs, les jambes très-grosses et presque enflées. Leur vêtement consiste en une grande natte de jonc, dont ils s'enveloppent, et en pelisses de peaux de chien. Ils se nourrissent de poisson qu'ils font cuire sur des cailloux rougis au feu; ils mangent au lieu de pain la racine de fougère, après l'avoir bien battue pour l'attendrir. Pour éviter les surprises de leurs ennemis, ils construisent leurs habitations sur des rocs d'un accès difficile; cette précaution n'est point superflue, puisque les peuplades sauvages de ces contrées tuent et dévorent leurs prisonniers. Leurs cases sont petites, longues, basses, étroites. Ils fabri-

quent leurs barques et tous leurs ouvrages en bois avec une hache de pierre qui ressemble à l'ardoise par la forme et par la couleur, non par la dureté.

On a vu chez eux des cordages de chanvre; on ignore si le chanvre croît dans leur île ou si ces cordages viennent des Européens ou de leurs voisins. Ils recueillent sur leurs rivages une résine transparente que les flots de la mer y déposent. Cette résine donne en brûlant une flamme très-claire, et il s'en exhale une odeur douce et suave.

MOUSTIQUES DE GUAHAM.

L'ILE de Guaham, l'une des Marianes, est décrite par le commodore Anson comme un lieu enchanté sur lequel la nature a répandu avec profusion ses trésors les plus doux. Mais au milieu de ses vertes prairies émaillées de fleurs, de ses vergers délicieux, de ses forêts antiques de palmiers et de bananiers, on est tenté de se demander avec amertume pourquoi cette nature qui là s'est montrée si riche, si variée et si complaisante, fait payer tous ces avantages aux habitans de ces lieux par d'innombrables essaims de moustiques qui les fatiguent, les tourmentent et les dévorent la nuit comme le jour.

Il n'est pas possible aux Européens de se faire une juste idée de l'incommodité que font éprouver ces insectes dont on peut regarder l'existence comme un vrai fléau. Les officiers de l'expédition du commodore Byron qui prit terre dans la rade de Guaham en 1765, ayant voulu faire une excursion dans l'intérieur, contrariés par les mauvais chemins, les buissons épineux qui rendaient les forêts impénétrables et surtout par la chaleur brûlante du soleil, ne souffrirent de rien autant que des mosquitoes. Ils en étaient couverts de la tête aux pieds; s'ils ouvraient la bouche pour parler, elle en était remplie à l'instant, et ces insectes pénétraient jusque dans leur gorge.

ILE DES COCOS, DE L'ARCHIPEL DES NAVIGATEURS:

L'ILE des cocos, à quarante lieues environ vers le sud de l'archipel des Navigateurs, doit le nom qu'elle porte aux superbes cocos qu'elle produit. Elle a la forme d'un pain de sucre très-élevé, d'une lieue de diamètre à sa base. Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est de voir la surface entière de l'île, depuis le bord de la mer jusqu'au plus haut sommet, toute couverte de cocotiers; on dirait d'une pyramide de verdure.

A une petite lieue de l'île des cocotiers on voit celle que Schouten a désignée sous le nom d'île *des Traîtres* ; elle est basse et unie ; un bras de mer de cent cinquante toises de large la divise en deux.

Outre leurs beaux cocos, ces deux îles produisent des ignames et des bananes que les habitans échangent pour des rassades, des clous et des morceaux de fer. Ils mettent dans leurs manières avec les étrangers plus de bonne foi que les Maouniens, quoiqu'ils soient évidemment de la même race, puisqu'il y a conformité de goûts, de langage, de mœurs et de physionomie dans les deux peuples. Toutefois ils sont moins grands, et leur taille n'excède pas celle des Européens.

ARCHIPEL DES AMIS.

CET archipel se compose d'environ cent cinquante îles dont la plupart ne sont que des rochers inhabités, tandis que les autres, par un singulier contraste, sont basses et plates, et s'élèvent à peine au-dessus du niveau de la mer. Cette circonstance pourrait faire penser que toutes ces îles formèrent autrefois une grande terre dont les parties basses ont été submergées par l'effet des invasions de l'Océan. La plus considérable de

toutes ces îles est celle de Toungatabou ; sa surface est bien cultivée, et l'on y voit de rians vergers ; mais le terrain est loin d'être fertile comme celui des îles des Navigateurs ; la nature y a besoin, pour produire, du travail de l'homme.

La nécessité d'être agriculteurs a rendu ces insulaires industrieux, et s'ils sont obligés d'arroser de leurs sueurs les champs qu'ils cultivent, ils sont dédommagés de leurs fatigues par les découvertes qu'ils ont faites dans les arts utiles et leurs progrès dans la civilisation beaucoup plus avancée chez eux que parmi leurs voisins.

Les cases des insulaires ne sont point réunies ; on les voit éparées dans les campagnes. Chaque famille habite auprès du champ qui la nourrit. Quant à leur^{re} origine, s'il faut en juger par des raisons d'analogie, on peut dire qu'ils sont de la même race que les habitans de Maouna ; cependant ils n'ont ni une aussi haute taille ni des traits aussi durs ; rien n'annonce en eux la férocité comme dans les Maouniens : il est à présumer que cette différence dans les proportions physiques, et même dans l'expression de la physionomie, vient de l'action du climat et du sol, et d'autres causes locales qui ont déterminé l'avancement des idées sociales.

Une coutume singulière qui existe chez

tous les habitans des îles des Amis, c'est celle de se couper les deux phalanges du petit doigt de la main gauche, lorsqu'ils viennent à perdre un parent ou un ami.

INDUSTRIE DES INSULAIRES DE LA MER DU SUD.

Les superbes produits de l'industrie européenne sont faits pour exciter l'admiration la plus vive ; car on ne peut les voir sans être frappé de cette idée que les puissances de l'homme ne s'arrêtent que là où commence d'agir la puissance suprême de son Créateur. L'homme ne peut sans doute changer les lois immuables de la nature ni se soustraire lui-même à leur effet ; mais tout ce que le Créateur n'a point réservé pour lui-même, l'homme, l'être créé peut le concevoir et l'exécuter. Toutefois, quand on réfléchit que ce n'est qu'après bien des siècles, en profitant de toutes les découvertes faites jusqu'à lui et par le secours d'instrumens qui de jour en jour se perfectionnent, qu'un Européen peut enfanter aujourd'hui ces prodiges d'industrie qui nous surprennent, il semble qu'il faut mettre des bornes au sentiment qu'on a d'abord éprouvé, et restreindre pour ainsi dire la part du mérite qui revient à l'artiste.

Mais plus ce dernier est privé de secours accessoires, plus cette part de mérite s'accroît; et la reconnaître c'est lui payer un juste tribut. Ainsi, à l'aspect de ces tissus merveilleux de l'Inde, dont la finesse et la beauté surpassent tout ce que nous aurions pu concevoir, il est permis, ce me semble, d'admirer franchement et sans restriction : on sait que les tisserans indous fabriquent leurs inimitables étoffes sur des métiers composés de deux pièces de bois liées par deux traverses et soutenues horizontalement par quatre pieux, à peu près comme les métiers de nos matelassiers. Cependant une observation nuit encore à l'estime qu'on peut faire de l'habileté des ouvriers hindous : d'après une ancienne règle qui ne souffre point d'exception, le fils est obligé dans l'Inde d'exercer la profession de son père ; dès sa plus tendre enfance, l'artisan doit former ses mains au travail qu'il fera toute sa vie, de sorte qu'à sa propre expérience il réunira l'expérience héréditaire de trente ou quarante siècles.

Mais ce qui est vraiment digne de notre attention, ce qui montre bien que la puissance de l'homme est en lui-même et dans son génie plus encore que dans les procédés qu'il met en usage, ce sont les ouvrages simples, souvent grossiers mais toujours merveilleux,

de ces peuples sauvages qu'à des époques qui nous sont inconnues la main du Tout-Puissant a jetés au milieu du vaste océan. Ici rien n'est dû à la perfection des instrumens : tout est le produit de la patience, de l'adresse et de l'imagination.

Pour ne citer qu'un exemple, ne parlons que des Otaïtiens et de leurs ustensiles de pêche, de la charpente de leurs maisons et de la construction de leurs pirogues. Ils ont des hameçons de nacre, aussi délicatement travaillés que s'ils étaient l'ouvrage de nos meilleurs artistes; leurs cases, dont le cocotier et le latanier fournissent les matériaux, feraient honneur à nos plus habiles charpentiers. La texture des feuilles qui en composent la couverture, leurs étoffes d'écorce de mûrier non tissées, leurs nattes de plusieurs sortes, tout se recommande à l'attention de l'observateur : il ne faut pas oublier que pour façonner leur bois ils n'ont pas d'autres outils qu'une herminette de pierre et des coquillages pointus; que pour fabriquer leurs étoffes ils n'emploient qu'un morceau de bois, dont ils battent les filamens qu'ils détachent l'un après l'autre de l'écorce qui les contient; que pour leurs filets et tous leurs tissus ils ne font usage que de leurs mains.

ARBRES DE LA NOUVELLE-ZÉLANDE.

SUR la côte orientale de la Nouvelle-Zélande, vers le trente-cinquième degré de latitude méridionale, on découvre une contrée boisée qu'arrose une large rivière que sa ressemblance avec la Tamise fit nommer de ce nom par le capitaine Cook. Il n'est point sur la terre, dit le célèbre navigateur, de plus superbes arbres que ceux qui, sans soin et sans culture, croissent dans ces parages solitaires. Mesurés à la hauteur d'une toise, tous ces arbres ont de quinze à vingt pieds de tour, et quatre-vingt-dix pieds au moins de hauteur depuis les racines jusqu'à la naissance des premières branches. Tout le reste est en proportion avec ces dimensions colossales. Le bois de ces arbres est pesant et solide, propre à faire d'excellentes planches; et comme il a, de même que le pin, la propriété de devenir léger par dessiccation, on pourrait en tirer de très-bons mâts.

Les bords de la rivière sont couverts de bois, de plantes et de verdure; elle forme à son embouchure une vaste baie de quatorze lieues de long et de trois ou quatre de large. Dans quelques parties ses rivages sont marécageux, en d'autres ils offrent des îlots bien boisés; à son entrée du côté de la mer,

est une longue chaîne de rochers qui en défend l'intérieur contre la marée et le vent, de sorte que l'ancrage est sûr dans toute la baie. Les naturels qui habitent près de ces lieux et dans le voisinage de la mer sont grands et bien faits, mais ils se barbouillent le corps d'huile et d'ocre rouge. Ils sont industrieux si l'on en juge d'après leurs pirogues qui sont solidement construites et soigneusement sculptées.

SAUVAGES DE BOTANY-BAY.

LA côte de Botany-Bay dans la Nouvelle-Hollande fut découverte par le capitaine Cook dans son premier voyage; elle est médiocrement élevée. La baie dont l'entrée n'a guère que deux cent cinquante toises de large, offre aux vaisseaux de bons mouillages avec les moyens de faire de l'eau et du bois. La mer y est poissonneuse, ses rivages se couvrent de coquillages excellens, et les terres voisines produisent tant de plantes, la plupart nouvelles pour les Anglais à l'époque où ils y abordèrent, qu'ils lui donnèrent le nom de *Baie botanique*.

Ils y trouvèrent une race d'hommes d'un naturel si sauvage, que tous les efforts pour former avec eux quelque liaison furent en-

tièrement perdus. On les voyait armés de longues piques et de lames tranchantes de bois courir sans vêtemens sur le bord de la mer ; et tout en invitant par leurs gestes les Anglais à descendre à terre, ils les menaçaient et leur lançaient des pierres et des javelines. Ils avaient le visage saupoudré de terre ou craie blanche, et de larges raies de la même couleur se dessinaient sur leur corps noir et luisant. Ces raies tombaient obliquement des épaules sur les reins, en se croisant sur le dos et sur l'estomac comme les bandoulières de nos soldats, mais autour des jambes et des cuisses elles formaient des cercles réguliers. Quelques-uns vauquaient sur le rivage à leurs occupations ordinaires ; ils regardaient les Anglais sans curiosité comme sans crainte et sans surprise ; mais à peine ceux-ci descendaient-ils de leurs chaloupes, qu'ils fuyaient dans les bois en poussant de grands cris. Les Anglais entrèrent dans leurs cases et y déposèrent quelques présens ; les naturels n'y touchèrent point, et l'on ne put éussir par aucun moyen à les rendre moins arouches ou moins méfians.

ILE PALMERSTON.

CETTE île, qu'avec peu de soin on pourrait convertir en un lieu de délices, est comme

la plupart des petites îles de la mer du Sud, l'ouvrage des polypes. Elle se compose de plusieurs îlots rangés circulairement, et ne s'élève que de trois pieds au-dessus du niveau de la mer. Des débris de corail, mêlés d'un terreau noirâtre que produit la décomposition des végétaux, ont recouvert les rochers d'une couche épaisse et fertile sur laquelle sont nés des arbres, des buissons et des plantes de plusieurs sortes. Les oiseaux du tropique, au brillant plumage, y déposent leurs œufs par milliers.

Un lac d'eau limpide occupe le centre de l'île; dans le fond un rocher de corail se projetant sur l'eau offre sous ses voûtes la fraîcheur et l'ombrage. Des stalactites, des concrétions nombreuses, sous toutes les formes, ornent les bords du lac; des coquillages de plusieurs couleurs étincellent sur le sable; des poissons rouges, bleus, jaunes, se jouent sur la surface de l'eau. Des anguilles, à la peau tachetée, se montrent dans le creux des rochers et, quand on s'avance vers elles, on les voit élever leur tête et menacer de leurs dents la main qui les poursuit.

Le cocotier se plaît dans cette île; ses noix y sont d'une qualité supérieure. Ce lieu n'a point d'habitans, quoiqu'il se trouve à peu de distance de l'archipel des Amis et de celui de la Société, mais il paraît peu ancien; le

corail se montre encore à nu dans plusieurs parties, et il est à présumer que des îlots peu éloignés finiront par se joindre au groupe de Palmerston.

CONCERT DE L'ÎLE D'HAPPAÏ.

LORSQUE dans son troisième voyage Cook visita l'archipel des Navigateurs, il y reçut des habitans l'accueil le plus amical. Ceux de l'île d'Happaï, devant laquelle son vaisseau avait jeté l'ancre, lui donnèrent des fêtes et des concerts que, dans ses relations, il veut bien appeler très-agréables et d'un bel effet. Les guerriers commencèrent par exécuter un grand nombre d'évolutions et de danses au son du tambour. Ce tambour consistait en un morceau de bois creux, ouvert d'un côté et garni d'une peau de requin; un tel instrument pouvait convenir à ce genre de spectacle. Le concert vint ensuite; dix-huit musiciens, assis au milieu d'une foule immense, soufflaient à la fois dans des tuyaux de bambou de longueur inégale, ce qui produisait des tons différens; mais comme tous ces tons étaient graves et que, même pour ces peuples, le chant se compose du passage des tons graves aux tons aigus et l'harmonie du mélange de tous ces tons, on en produisait de la dernière espèce au moyen d'un bambou

tendu horizontalement et fendu dans sa longueur, sur lequel un des musiciens frappait à coups redoublés. Tout ce charivari servait d'accompagnement aux chanteurs dont les accens charmèrent les insulaires; les matelots anglais partageaient presque leur enthousiasme et leur ravissement.

OUVRIERS DES ILES SANDWICH.

Les arts mécaniques sont plus avancés dans les îles Sandwich que dans celle d'Otaïti. Or y travaille, il est vrai, les étoffes par le même procédé, mais les insulaires de Sandwich l'emportent sur les Otaïtiens par la beauté des couleurs et surtout par la régularité des dessins. Ils fabriquent des étoffes blanches qu'ils savent joindre lé à lé par des coutures bien faites. Leurs nattes, de plusieurs qualités, sont fortes et bien tissées. Les vases dont ils se servent ne sont qu'd'écorce de citrouille, mais ils donnent à ces vases non-seulement une couleur vive, mais encore un très-beau vernis. Ils ont aussi des vases et des écuelles de bois si bien fait qu'on serait tenté de croire qu'ils sortent de l'atelier d'un tourneur. L'un des ouvrages où ils réussissent le mieux, ce sont les hamacs. Les uns sont en or, d'autres en bois.

garnis d'or, la plus grande partie en nacre de perle. Ils se servent, pour les fabriquer, de pierres tranchantes et de pierreponce, et il n'est pas possible de voir un travail mieux exécuté.

Leurs pirogues sont de médiocre grandeur, mais solidement construites, propres à marcher à la rame et à la voile. Leurs armes consistent en une lance, un poignard, des arcs et des flèches. La lance est d'un bois dur et très-bien poli; la pointe est aplatie d'un côté et barbelée de l'autre. Le poignard du même bois que la lance n'a que dix-huit pouces de long; il est large à sa base et se termine en pointe acérée; on l'attache au poignet avec un cordon.

Les instrumens de musique sont fort grossiers. Le premier en rang, c'est le tambour de bois. Vient ensuite une citrouille vide dans laquelle on met des cailloux ou tout autre chose qui puisse faire du bruit; elle est adaptée à un tube de bois qui a la forme d'un cône renversé. Tandis que le musicien secoue vivement d'une main cet étrange instrument, de l'autre il se frappe la poitrine. Deux bâtons qu'on fait heurter l'un contre l'autre, en même temps qu'on bat avec le pied un tambour, sont encore un instrument favori de ces insulaires qui en revanche estiment fort peu ceux des Européens.

LES MARIANES OU ILES DES LARRONS (1).

MAGELLAN, qui découvrit le premier l'archipel des Mariannes, l'an 1521, les appela d'abord îles *de las Velas* (des Voiles), parce que vues de loin elles avaient l'apparence des voiles déployées d'un navire. Ce ne fut que dans une relation postérieure de son voyage qu'elles ont été nommées îles *de los Ladrones* (des Larrons), à cause du penchant que les habitans montraient pour le vol, de l'impudence et de l'adresse avec laquelle ils dérobaient tout ce qui leur plaisait. Les insulaires actuels ne sont pourtant pas plus voleurs que ceux de toutes les terres de la mer du Sud; et sans discuter ici le point de savoir si la civilisation les a guéris de ce penchant dépravé en rectifiant leurs idées sur le droit de propriété, ne peut-on pas dire qu'on les a calomniés peut-être trop légèrement?

Les sauvages sont comme les enfans; ils désirent tout ce qui flatte leurs regards, et ils le prennent s'ils peuvent le faire, sans s'embarrasser du droit de propriété qu'ils ne connaissent pas; ils chercheront de même à reprendre ce qu'ils auront donné, parce qu'ils ne sentent pas que donner c'est aliéner. On

(1) Voyez *Ile de Guaham*.

ne saurait donc être étonné que, voyant pour la première fois chez eux des étrangers possesseurs de mille choses qui les tentaient, parce qu'elles faisaient naître en eux de nouveaux besoins, ils cherchassent à s'en emparer afin d'éviter l'inconvénient de la privation.

Ne partageons point sur l'état et les mœurs des sauvages le ridicule enthousiasme de certains écrivains; mais ne leur faisons pas un crime d'une action qu'ils ne regardent pas même comme injuste. La justice et la probité ne sont point des sentimens innés; c'est plutôt le résultat de la comparaison de nos idées sur les avantages et les désavantages d'une chose, appliqué à l'intérêt de la société qui se compose de tous les intérêts particuliers. Si les sauvages ont entre eux des règles de conduite d'après lesquelles une chose est licite ou défendue, ces règles, fruit de leur expérience, ne sont relatives qu'à eux; ils ne les regardent nullement comme obligatoires envers les étrangers qui ne sont entrés pour rien dans la formation de leur société.

L'ILE BOUROU ou BOËRO.

CETTE île, l'une des Moluques, a dix-huit lieues d'étendue de l'est à l'ouest et treize du

4*.

nord au midi. Les Hollandais y ont eu un comptoir et un enclos palissadé, avec six canons et une trentaine d'hommes. Le pays est un des plus beaux qu'on rencontre dans la mer du sud ; il est coupé de coteaux, de plaines, de bosquets, de vallons qu'arrosent des ruisseaux abondans. La politique hollandaise en a fait disparaître les épiceries, mais on y trouve, en dépit de ce vandalisme, des cocos, des bananes, des citrons, des pampelouses, des ananas et d'autres fruits délicieux, du bois d'ébène noir et blanc, du poivre et du bois de construction.

Les habitans appartiennent à deux races. Les uns, auxquels on donne le nom de Maures, sont paresseux, lâches et avilis par la servitude ; les autres, connus sous le nom d'*Alfouris*, vivent dans les montagnes qui protègent leur indépendance, et ils sont ménagés par les Hollandais.

Les avantages qu'offre le séjour de Bouron sont compensés par de terribles inconvéniens. On y trouve des serpens énormes, capables, dit-on, d'avalier un agneau, on y voit aussi l'espèce de ces reptiles qui habite sur les arbres d'où elle s'élançe sur les passans ; les rivières sont infestées de crocodiles très-dangereux ; enfin l'île est sujette aux tremblemens de terre et aux ouragans.

FÉTICHES DE SANDWICH.

LE fétichisme est très-commun en Afrique; il l'est beaucoup moins dans les îles de la mer du Sud, et la plus grande partie des sauvages qui les habitent semblent même vivre sans aucune espèce de religion. Les naturels de Sandwich forment une exception remarquable; non-seulement ils ont des temples, des prêtres, des idoles, mais encore on trouve dans leurs cases de petites idoles qui sont comme leurs dieux pénates. Ces idoles reçoivent du caprice de l'ouvrier qui les façonne les formes les plus bizarres.

L'ILE KING ET SES PRODUCTIONS RARES.

CETTE île visitée par le naturaliste Péron, est située vers le milieu du détroit qui sépare la Nouvelle-Hollande de la terre de Van-Diémen. Elle renferme plusieurs productions rares qu'il est intéressant de connaître.

Parmi les quadrupèdes, on remarque le *wombat*, dont la chair offre un mets excellent; il est de la taille du chien, aussi familier que lui, aussi caressant, aussi fidèle; mais d'un aspect désagréable. Son naturel le porte sans cesse à courir au-devant de ceux

qui pour prix de la confiance qu'il leur témoigne lui donnent la mort.

Les mers qui entourent cette île abondent en phoques de plusieurs espèces, en tortues, en requins de vingt-cinq à vingt-six pieds de long sur cinq ou six pieds d'épaisseur. Ce que M. Péron y a vu de plus singulier et de plus étonnant c'est un énorme sépia du genre des calmars, de la grosseur d'un tonneau; elle roulait, dit-il, avec fracas au milieu des vagues. Ses bras, longs de six à sept pieds sur un diamètre de sept à huit pouces, s'agitaient comme autant de reptiles effrayans.

Le règne végétal offre dans ces parages le *métaleuca*, arbre que son écorce blanche fait remarquer de très-loin; le *métrosidéros*, qui par ses touffes de feuillage et de fleurs peut servir d'ornement aux plus riens bosquets, et surtout le gigantesque *eucalyptus*, qui s'élève à cent quatre-vingt pieds de hauteur et dont le tronc a trente ou trente-six pieds de circonférence. Cet arbre donne une gomme de couleur rougeâtre, fortement astringente. En quittant l'île King et sur la côte méridionale de la Nouvelle-Hollande, dans la terre de Leuwin, le même naturaliste a trouvé une éponge qui rendait, en la pressant, une liqueur pourpre du plus grand éclat. Peut-être les cellules de cette éponge servaient-

elles de retraite à quelques mollusques de la famille des physales (1).

LE JUIF DU PORT JACKSON.

LE juif Larra, français d'origine, condamné en Angleterre pour vol et pour faux, fut déporté à Botany-Bay en 1788. Après avoir subi sa peine, devenu libre, il voulut redevenir citoyen. Pour y parvenir il consacra sa vie au travail. Il obtint la concession d'un terrain qu'il défricha et la terre fécondée par ses soins lui donna d'amples récoltes. Il avait épousé une déportée juive comme lui, et elle le seconda par d'heureux efforts. La fortune que les époux acquirent de cette manière les mit en état de construire une maison vaste et commode. Larra ne tarda pas à la convertir en hôtellerie. Les étrangers y affluèrent parce qu'ils y furent bien traités et bien servis. Entourés de la considération publique, Larra et sa femme étaient au commencement de ce siècle les plus riches propriétaires du port Jackson.

(1) Voyez l'article *Phosphorescence de la mer*.

L'ILE D'OTAITI.

LA côte de cette île fameuse offre aux vaisseaux qui viennent de l'orient l'aspect le plus riant, le plus riche et le plus pittoresque. Près du rivage le sol est plat et tout couvert d'arbres, dont les rameaux touffus, toujours verts, ombragent les cases des naturels. A une lieue de la côte, le pays s'élève en petites collines couronnées de bois. De leur sommet tombent de petites rivières qui fuient en serpentant vers la mer. Bientôt on découvre une large baie dont le fond excellent promet aux vaisseaux un mouillage commode. Tout le pays d'alentour cultivé avec soin n'offre qu'un vaste tableau qu'animent les plus belles scènes de la nature.

Une femme que Wallis désigne sous le nom de *la Reine* à cause de l'autorité dont elle semblait jouir sur les insulaires, fit aux Anglais un accueil amical. Elle habitait dans une maison qui avait trois cents pieds de façade, et dont le toit formé de feuilles de palmier artistement tressées était soutenu par cinquante-trois colonnes ou pilliers de bois. Le faite de ce toit se trouvait à trente pieds d'élévation au-dessus du sol.

Dans l'intérieur de l'île le sol est partout gras et fertile. Des habitations propres et

commodes s'élèvent de toutes parts; des jardins, des vergers les entourent; des eaux fraîches et abondantes coulant par mille canaux, les arrosent sans cesse et favorisent la végétation. Les naturels ont eu l'idée du droit de propriété, car chaque domaine particulier est enclos de haies et de murailles. Le centre de l'île supporte de hautes montagnes. Dépourvues de métaux et de minéraux, elles sont aussi à l'abri de ces déchiremens intérieurs qui bouleversent la surface du sol; nulle part elles n'offrent d'indices d'éruptions volcaniques, bien que les volcans soient communs dans les mers du Sud: l'usage du fer paraissait être inconnu aux insulaires dont tous les instrumens étaient d'os, de coquillages ou de pierres tranchantes.

Dans ce lieu fortuné où le climat toujours égal n'offre point ces terribles vicissitudes de froid rigoureux et de chaleur accablante, de sécheresse et d'humidité si contraires à l'homme qui s'y trouve exposé, la terre produit d'elle-même et sans culture la canne à sucre, le tamarin, le gingembre et beaucoup d'autres végétaux. La canne à sucre d'Otaïti, d'un bois plus dur et d'un plus beau vert que celle du continent asiatique, paraît aussi plus productive que cette dernière. Suivant la remarque de Humboldt, cette canne à su-

cre transportée par l'amiral Bligh à la Jamaïque et de là répandue à Cuba et à Saint-Domingue, donne des produits d'un tiers plus abondans.

Les Otâitiens sont en général grands, bien faits, agiles et d'une figure assez régulière. Leur teint est basané; leurs cheveux d'abord blonds deviennent châains ou même noirs; il les relèvent sur le haut de la tête, ou les laissent flotter sur leurs épaules. Ils ont grand soin de les oindre d'huile de coco parfumée avec une graine qui sent la rose. Les femmes sont d'un extérieur agréable; elles sont vêtues d'une étoffe non tissée que leur fournissent les arbres de leur île. Pour la fabriquer on enlève les fibres ligneuses de l'écorce, et on les fait macérer dans l'eau pendant quelque temps jusqu'à ce qu'elles soient entièrement ramollies. Alors on les étend les unes sur les autres et on les bat pour les faire adhérer ensemble. L'étoffe qui résulte de cette opération ressemble assez au papier. Hommes et femmes, tous aiment la parure; ils portent des bracelets, des plumes, des colliers de coquillages et même de perles; ils se tatouent les parties du corps qui ne sont point couvertes.

Tous les arts étaient chez eux dans l'enfance lorsqu'ils furent visités par Wallis. Pour allumer du feu ils employaient deux

morceaux de bois sec ; pour cuire leurs aliments, ils faisaient chauffer ou rougir des cailloux, plaçaient ensuite la viande sur ces cailloux et la recouvraient avec des feuilles et d'autres pierres : aussi la vue d'une marmite et surtout l'emploi qu'on en fit devant eux excitèrent-ils au plus haut point leur surprise et leur admiration. Ils ignoraient absolument la manière d'obtenir de l'eau bouillante ; ils ne savaient pas même que l'eau pût acquérir par le feu un grand degré de chaleur. L'un d'eux avait vu ouvrir le robinet d'une théière et couler le thé tout brûlant. Saisissant le moment où il crut n'être point aperçu, il s'approcha furtivement de la théière et tournant promptement le robinet il reçut le thé dans sa main. Il se mit à hurler d'une façon épouvantable, mais ses cris furent encore plus d'étonnement que de douleur.

Ils ont des pirogues de plusieurs sortes. Les unes ne consistent qu'en un tronc d'arbre et sont destinées pour la pêche ; les autres sont construites de planches bien jointes et portent jusqu'à quarante hommes : elles n'ont qu'un seul mât. D'autres encore, réservées pour les expéditions lointaines, se composent de deux grandes pirogues attachées ensemble par des traverses qui supportent deux mâts. Le bois dont ils se servent pour ces

constructions est une espèce de pommier dont le tronc formé de couches superposées, peut être facilement divisé en planches, après avoir été équarri au moyen de haches de pierres auxquelles on donne le tranchant, en les passant sur une autre pierre. Ces planches, polies ensuite avec des pierres tranchantes, ont de distance en distance des chevilles de bois et le plus souvent d'os, formant une saillie d'environ un pouce. C'est au moyen d'une corde tendue des chevilles d'une planche à celles de la planche contiguë qu'ils les unissent ensemble. Ils remplissent les jours avec du jonc sec, et passent sur le tout une couche épaisse de gomme.

Cook estimait à deux cent mille âmes la population de cette île. Ce calcul était sans doute exagéré, mais il prouve au moins que le nombre des habitans était considérable. Il se trouvait réduit à dix mille en 1796, époque de l'arrivée de quelques missionnaires anglais. Sept ans après, Turnbull n'a trouvé que la moitié de ce nombre environ, et il est à craindre qu'il ne diminue encore; les visites des Européens ont été fatales à ces insulaires. Aux anciennes causes de dépopulation qui existaient avant elles et qui ont continué d'exister malgré l'intervention de la raison européenne, telles que la coutume d'immoler des victimes humaines, et surtout l'institu-

tion infâme des Arrevys qui dans l'intérêt de leurs plaisirs étouffent leurs enfans aussitôt qu'ils sont nés, sont venues se joindre d'autres causes non moins fatales : de nouveaux besoins, l'usage immodéré des liqueurs spiritueuses, plusieurs maladies dont quelques-unes attaquent la vie dans sa source, l'art de la guerre et les armes à feu qui ont converti les moindres querelles en tueries réglées, comme cela doit être chez tous les peuples pour qui le droit c'est la force, pour qui la victoire c'est le massacre de l'ennemi.

INDICES DE TERRE DANS L'Océan PACIFIQUE.

M. de Bougainville qui joignait à l'amour des découvertes des connaissances solides et variées, donne pour indices presque certains du voisinage des terres dans l'Océan Pacifique, les orages, l'horizon chargé de Nuages épais et les tourbillons de vent. Toutes les fois que ces accidens ont troublé le cours de sa navigation, il n'a jamais, dit il, manqué de rencontrer la terre à peu de distance. On peut croire que ces indices sont d'autant plus certains, qu'ils ont été observés avec soin : à l'époque où ce navigateur parcou-

rait l'Océan Pacifique, on y avançait guère qu'en tâtonnant, et l'attention la plus soutenue d'un observateur éclairé pouvait seule diminuer les dangers de cette navigation.

ILE DES LÉPREUX.

NON loin de l'île Aurore, dans l'archipel de Quiros connu sous le nom de Terre du Saint-Esprit, est une île d'environ douze lieues de long, haute, escarpée et partout couverte de grands arbres. Les insulaires, noirs ou mulâtres, à lèvres épaisses, à cheveux laineux, sont petits, mal faits et tout dévorés de lèpre. Ils n'ont point de barbe, ou bien ils s'épilent avec soin; ils se percent les narines pour y placer des anneaux; ils ornent leurs bras de bracelets d'os ou d'ivoire, ils portent au cou des plaques d'écaille de tortue. Leurs armes consistent en flèches et en sabres. Les premières ne sont que des roseaux armés par le bout d'un os très-pointu; les seconds sont de bois de fer. Les habitations des insulaires ne sont que de vilaines huttes où l'on ne peut entrer qu'en s'allongeant; ils les entourent d'un enclos de palissades qui ont trois pieds de haut. Ces noirs sont d'un naturel farouche et perfide.

POISSON A QUATRE AILES.

J'AI déjà parlé du poisson volant, commun dans la mer Atlantique, entre les deux tropiques. Il en existe dans la mer du Sud une variété fort remarquable; il est noir et a quatre ailes rouges, dont il se sert également soit pour fendre l'eau soit pour s'élever dans l'air quand il est poursuivi de trop près. Il est à remarquer qu'il les fait mouvoir de la même manière dans l'un et dans l'autre élément.

Les poissons volans se montrent presque toujours par troupes; ils volent par jets, et parcourent à peu près autant de distance qu'une perdrix; ils s'élèvent même assez haut pour aller se heurter fréquemment contre les voiles ou les mâts des navires. Dans les temps d'orage on les voit bondir sur l'eau par centaines.

LEWHARI, ou LA MAISON DE DIEU.

ON trouve dans les îles de la Société un monument bien extraordinaire par les souvenirs qui s'y rattachent. C'est une espèce de coffre dont le couvercle est travaillé délicatement et revêtu de feuilles de palmier. Le cof-

fre repose sur deux bâtons horisontaux, comme ceux des porteurs de chaise, et les deux bâtons s'appuient sur deux petites tables de bois, que ornent des figures sculptées. Les bâtons paraissent destinés à porter le coffre d'un lieu à l'autre et processionnellement. Ce monument ne ressemble pas seulement par la forme à l'*arche d'alliance* des Israélites; mais ce qui est encore plus étonnant, c'est qu'on lui donne le nom de *Ewharino Itoua*, mots qui littéralement signifient maison de Dieu. Il est à présumer que c'est la connaissance que les juifs de l'Inde ont eue de quelque fait de ce genre, qui leur a fait dire qu'une de leurs colonies s'était établie dans les mers du Sud.

L'ILE DE TINIAN.

IL est des gouvernemens qui, secondant par une sage politique les intentions prévoyantes de la nature, ou favorisant la tendance des hommes qui vivent en société pour toutes les idées génératrices ou conservatrices, augmentent la somme des biens et diminuent les causes du malaisé dans tous les pays que la fortune a mis sous leur domination. D'autres au contraire semblent faits pour tarir partout les sources les plus abon-

dantes de prospérité et de vie. On disait surtout qu'il a été donné au gouvernement espagnol, créé par Ferdinand et maintenu par ses successeurs, de mettre à la place des prospérités d'un pays la dévastation et la solitude.

L'île de Tinian dans l'archipel des Mariannes, jouit d'un climat doux et d'un sol fertile. L'intérieur de l'île est couvert de hautes montagnes, mais ces montagnes s'inclinent de tous les côtés vers la mer et forment des vallons verdoyants ou s'étendent jusqu'au rivage en vastes prairies, où l'on voit serpenter les ruisseaux qui tombent du haut des rochers par lesquels l'horizon se termine.

Cette île était autrefois très-peuplée, et la campagne très-riche; des troupeaux nombreux la parcouraient en tout sens. A la suite d'une épidémie qui, dit-on, fit de grands ravages, peut-être parce qu'on négligea les moyens curatifs, les Espagnols transportèrent à l'île de Guaham tous ceux que le mal avait épargnés; les animaux eux-mêmes furent compris dans la proscription; il n'y resta plus que quelques porcs qui ne tardèrent pas à devenir sauvages; il fut défendu sous des peines sévères de rentrer à Tinian et de s'y établir.

Quel avantage retirèrent les Espagnols

d'une telle mesure ? Parce qu'une maladie afflige les habitans d'un pays, au lieu de leur procurer des secours efficaces, faut-il les enlever au sol qui les a vus naître, et vouer à la stérilité une terre fertile qui naguère encore se couvrait de moissons ? Pour qui les Espagnols ont-ils voulu faire de cette île un désert ? C'est dans leur politique étroite qu'on doit chercher la cause de leur conduite. Trop faibles pour garder leurs possessions immenses, ils ont sacrifié à la sûreté de leur principal établissement dans une contrée les établissemens secondaires ou moins importants. Mais Tinian abandonné pouvait appeler d'autres conquérans, et devenir pour les Philippines un dangereux voisinage : il a donc fallu ruiner et dépeupler Tinian. Si tel fut le mobile qui fit agir les Espagnols, il faut convenir qu'ils ont à l'égard des peuples soumis par leurs armes des principes de droit public un peu étranges.

PIROGUE EXTRAORDINAIRE.

PARMI les monumens extraordinaires de l'industrie, réduite aux seuls secours de l'art naissant, on peut citer une pirogue vue sur les côtes de la Nouvelle-Irlande, dans les régions équatoriales vers le cent cinquantiè-

me degré de longitude. Cette pirogue exactement mesurée fut trouvée avoir quatre-vingt-dix pieds de long; elle était d'une seule pièce, c'est-à-dire formée d'un seul tronc d'arbre. Quelques figures grossièrement sculptées ornaient ses flancs et sa proue; elle portait trente-trois hommes et marchait à la pagaie. Les Anglais qui accompagnaient Carteret se saisirent dans ces parages d'une pirogue aussi d'un seul arbre, mais de cinquante pieds de long seulement. Ils y trouvèrent de grandes nattes qui servent aux insulaires de voiles et de tentes. Ces derniers ont le teint couleur de cuivre et la tête couverte de laine; ils tracent sur leur corps des raies blanches, et arment leurs flèches et leurs lances d'un caillou pointu de couleur bleuâtre.

LA VILLE DE MACASSAR.

CETTE ville, la principale de l'île de Célèbes, s'élève sur une pointe de terre qu'arrose une rivière large et profonde, où les vaisseaux trouvent un assez bon ancrage, sous les murs mêmes de la ville. Les environs de Macassar sont tout couverts de cocotiers, à l'ombre desquels on voit un grand nombre d'habitations. Le sol d'abord uni et bien cul-

tivé, se hérissé et devient montueux à mesure qu'on s'éloigne de Macassar ; c'est dans ce lieu que réside le souverain de la partie méridionale de Célèbes ; il est allié des Hollandais qui y entretiennent un résident et un gouverneur avec quelques soldats. A quelque distance est la baie de Bonthaïm où les vaisseaux peuvent mouiller avec sûreté durant les deux moussons. L'entrée de la baie est défendue contre les vents par une chaîne de rochers. Au fond de la baie on voit un fort de construction hollandaise, palissadé et défendu par une batterie de huit canons. Les rivages de cette baie sont très-agréables, et le sol y est fertile et abondant. On y trouve du riz, des fruits, de la volaille, des porcs, du bois et de l'eau ; en un mot, tout ce qui sert à renouveler les provisions d'un vaisseau.

ILES PALLISER.

Un groupe de plusieurs îles basses et bordées de récifs, désignées par Roggeween sous plusieurs noms particuliers et par le célèbre Cook sous celui d'îles *Palliser*, existe au nord-est d'Otaïti dans une mer que les navigateurs ont appelée la mer Mauvaise. Roggeween y perdit un de ses vaisseaux qui s'étant engagé pendant la nuit entre deux

rochers y fut brisé par les lames. Il est malheureux pour les navires qui parcourent ces latitudes de ne pouvoir aborder à ces îles que tapisse une riante verdure et qu'ombragent de très-beaux arbres parmi lesquels on remarque le cocotier. Beaucoup de plantes anti-scorbutiques, des fruits sains, l'air de terre, une eau abondante et de bonne qualité offrirait aux navigateurs des secours plus précieux que l'or pour lequel ils exposent leur vie et du moins la santé, qu'ils voudraient racheter lorsqu'ils l'ont perdue au prix des richesses des deux mondes; mais l'approche de ces rivages est interdite aux grands vaisseaux; les canots seuls des insulaires peuvent impunément franchir les récifs qui les protègent.

On trouve dans ces parages beaucoup de noules, de nacre et même d'huitres perlières; Roggween ou du moins son historien Behrens prétend avoir trouvé des perles dans plusieurs huitres que les habitans lui vendent. On présume aussi que le sol produit du chanvre ou d'autres végétaux qui en tiennent lieu puisqu'on vit des canots munis de voiles et de cordages dont le fil ressemblait au chanvre.

Les insulaires sont de haute taille; ils ont des cheveux noirs et très-longs; des traits rudes, l'air menaçant; ils ne se montraient ja-

mais sur le rivage qu'armés de piques longues de quinze à vingt pieds.

Un autre groupe de plusieurs îles à peu de distance des premières et formant une enceinte d'environ trente lieues, reçut de Roggveen le nom de labyrinthe à cause de la difficulté que ses vaisseaux éprouvèrent leur sortie de cet archipel. Les habitants semblent avoir les mêmes mœurs et les mêmes habitudes que les insulaires de Paliser, et ils sont probablement de la même race.

ILES DU ROI GEORGE.

LES îles du roi George situées par le quarantième degré de latitude sud et le quarante-huitième de longitude occidentale et presque partout entourées de récifs de corail, ne sont guère accessibles que pour les canots ou les chaloupes des Européens, les pirogues des insulaires qui paraissent être en grand nombre. La terre y est toute couverte de plantes, de fleurs et de grands arbres par-dessus lesquels les cocotiers élevant leur tête chargée de fruits. Les sabots du rivage sont cachés sous des tas de quillages parmi lesquels on distingue l'écaillage de l'huître à perle. Les cabanes des naturels

ont à peu près la même forme que toutes celles de la mer du Sud ; le cocotier en fournit la charpente et le recouvrement dans ses branches et dans ses feuilles. Auprès de ces cabanes, on voit des cases carrées dont les côtés sont construits en pierre ; de grands arbres leur prêtent un frais ombrage : ce sont des tombeaux.

Ces îles ont de l'eau douce ; elle est très bonne, mais en petite quantité. On la trouve en creusant dans la terre de petits puits, peu profonds, qui se vident très-aisément, mais qui ne tardent pas à s'emplir de nouveau. Les Anglais qui les premiers ont abordé dans ces îles en 1765, n'y ont aperçu aucun animal venimeux, mais ils se plaignent d'y avoir été constamment tourmentés par les mouches qui, malgré leurs efforts pour s'en délivrer, les couvraient de la tête aux pieds. Il y ont vu des perroquets et des oiseaux semblables à des colombes, et si familiers qu'ils se laissaient prendre à la main.

Les insulaires sont tous de haute taille et bien proportionnés ; ils paraissent guerriers et peu disposés à recevoir les étrangers dans leur île.

Leurs pirogues longues d'une trentaine de pieds sont d'une construction ingénieuse et particulière. Elles sont faites de planches travaillées avec soin, artistement cousues, et

ornées de figures sculptées. La couture des planches est recouverte d'une longue bande d'écaille de tortue fortement attachée. Le fond de la pirogue est toujours très-étroit ; c'est afin de prévenir les accidens qui résulteraient de ce défaut de largeur qui ne manquent jamais de les accoupler, au moyen de plusieurs traverses de bois dont les deux extrémités sont fixées sur les deux pirogues en laissant entre elles un intervalle de sept ou huit pieds. Du milieu de chaque pirogue s'élève un mât de médiocre hauteur : la voile est tendue entre ces deux mâts : elle se compose d'un tissu de jonc qui est à la fois léger et solide. Les cordages sont faits de l'écorce du cocotier et n'ont pas moins de force que les cordes de chanvre. Ces pirogues vont à la voile et à la rame. Dans le dernier cas les rameurs armés de leurs pagaies se placent dans le corps de la pirogue ; dans le premier, ils se tiennent assis sur les pièces de bois qui unissent les deux esquifs.

En général les terres qui se trouvent dans ces latitudes équatoriales présentent les mêmes accidens que celles du roi George. Toutes paraissent fertiles et populeuses, mais toutes se trouvent ceintes de rochers de corail, et il est à présumer qu'elles ne sont elles-mêmes que de lentes conquêtes de

siècles sur l'Océan, suivant la théorie de Forster (1).

L'ILE DES LANCIERS.

CETTE île, voisine des Quatre-Facardins, flots sans habitans, fait partie de l'archipel Dangereux situé vers le tropique du capricorne, du cent quarantième au cent cinquantième degré de longitude à l'ouest de Paris. Une plage de sable très-unie semble d'abord promettre un mouillage facile, et les bois de cocotier qui couvrent l'intérieur de l'île invitent le navigateur à s'en approcher; mais les flots de la mer qui s'élèvent en grosses lames et vont se briser sur le rivage lui interdisent l'accès et se jouent de ses efforts. Vainement il aperçoit cette terre ardemment désirée après un long voyage; vainement ses yeux enchantés se reposent avec délices sur la verdure des arbres, sur les fruits dont ils sont chargés: la mer brise partout avec violence; la côte n'offre aucun point où les vaisseaux puissent aborder, et à peu de distance du rivage une sonde de deux cents brasses n'atteint point le fond.

Cette île reçut de Bougainville le nom

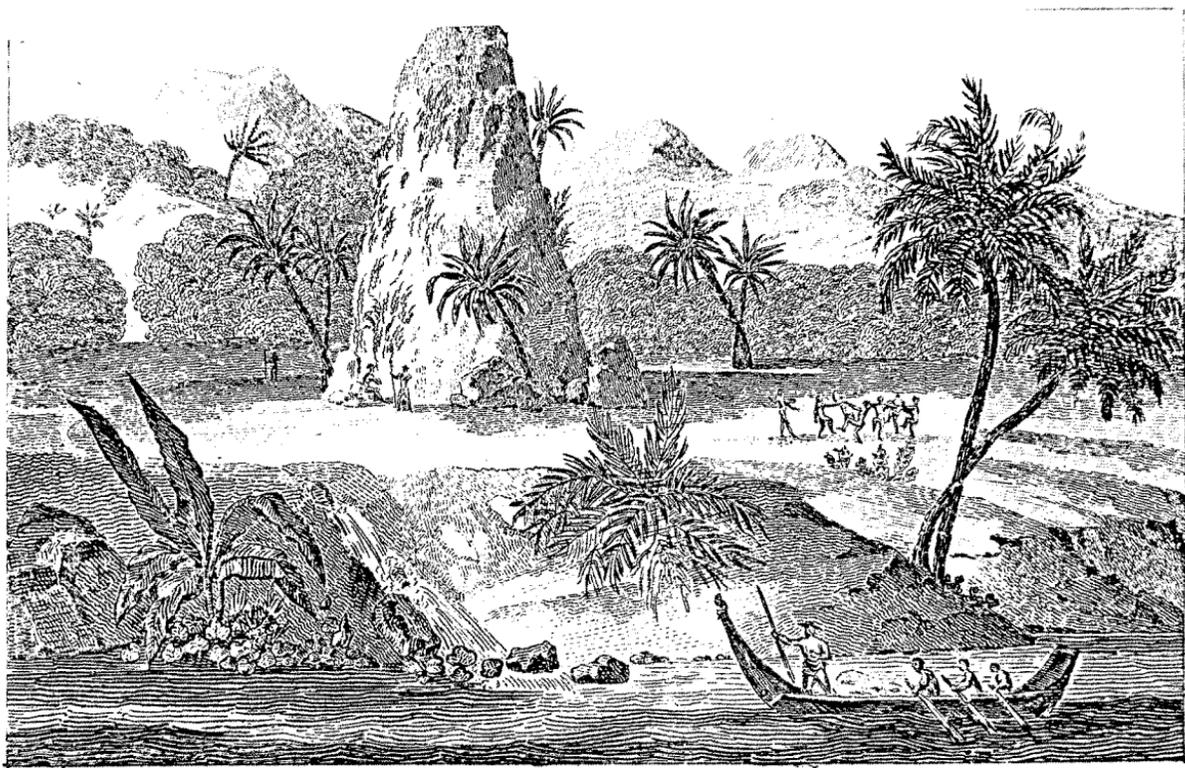
(1) Voyez l'article *Iles basses des Tropiques*.

qu'elle porte parce qu'au moment où la frégate française cherchait un ancrage qu'elle ne trouva point, quelques insulaires d'assez haute taille, au teint basané et sans vêtements, se montrèrent sur le rivage, armés de longues piques qu'ils secouaient d'un air menaçant.

L'île de la Harpe, ainsi appelée à cause de sa forme qui ressemble à un croissant dont les côtés seraient alongés mais étroits, est, comme l'île des Lanciers dont elle est peu éloignée, basse et couverte d'arbres et de verdure. Ses habitans ne diffèrent point des précédens. Ils se firent voir aussi armés de lances et disposés à défendre l'accès de leur île.

PYRAMIDE NATURELLE D'OTAÏTI.

Lorsqu'on s'avance vers l'île d'Otaïti en venant du côté de l'orient le rivage se présente sous un aspect ravissant. Depuis le bord de la mer, le sol s'élève en amphithéâtre jusqu'au pied des montagnes qu'on aperçoit au fond de l'horizon. Celle-ci sont très-haute et parfaitement boisées, la campagne n'est elle-même qu'une vaste prairie ombragée de cocotiers et coupée de vergers et de plantations. Au milieu de l'espace qui sépare



Pyramide naturelle d'Otaïti.

rièrès; les trous des coutures sont bouchés avec des touffes d'herbes marines. Ces canots, tout-à-fait impropres à une longue navigation, ne peuvent contenir que deux ou trois personnes. Les insulaires ont pour les ou les grappins faits de pierre, et ils se s'attachent de cordes tissées longitudinalement.

Il y a une espèce de baillés avec assez d'art; des fleurs, mais les grands terminés en pointe. l'extrémité des plus braves, de la famille des mûres au bord supérieur de bon bois de construction coupé par palement des mâtures, son tronc végétent ligne droite jusqu'à une grande longueur n'aurait d'autre inconvénient que d'être un peu lourd. L'écorce, la feuille et le fruit, ressemble à un bouton, renferment un coup d'arôme et pourraient remplacer être avec avantage les épiceries des Maldives.

de places ils forment des islets, impénétrables au soleil. Pour leur donner cette forme, les insulaires plient leurs branches encore jeunes, et leur font prendre la direction qu'ils veulent. Les arbres de l'île se prêtent à cette opération par la souplesse de leur bois; il en est dont la feuille ressemble à celle du laurier; aucun n'est propre à la construction.

Ces insulaires ne semblaient avoir aucune idée des échanges; ils recevaient avec empressement tout ce qu'on voulait leur donner, mais ils refusaient ce qu'on leur demandait en retour; ils finirent par attaquer les Aiglais qui les visitaient.

Ils sont d'une taille moyennement fortement constitués. Ils ont les cheveux noirs. Que les cheveux croître et tomber sur les épaules, les gens les relèvent sur leur tête. Leur teint est brun. La figure présente une expression de vérité dans

A l'île de Van-Diemen, on trouve à peu de distance du rivage des forêts magnifiques, que la cognée a toujours respectées. Les arbres qui les composent, presque tous de la famille des myrtes, élèvent à une hauteur prodigieuse leurs sommets couronnés de feuillage. Plusieurs de ces arbres vaincus par le temps, tombent et se renversent sur leurs

voisins qui leur prêtent long-temps encore
 un appui que d'autres un jour leur rendront.
 Ce fut peut-être à l'aspect des forêts antiques
 où l'image de la destruction se mêle aux
 tableaux d'une végétation vigoureuse,
 ces anciens législateurs de l'Inde conçurent
 se fait sur de leur dieu Schiba qui dé-
 autour, et reproduire !
 longitudinal de
 grands végétaux, décom-
 minée.

Il y a une espèce qui glissent du sein de
 des fleurs, mais les beaucoup de lieux
 l'extrémité des plus haute végétale, qui
 bre, de la famille des myrron on trouve
 nir de bon bois de construction faite par
 paiement des mâtures, son troncance,
 ligne droite jusqu'à une grande
 n'aurait d'autre inconvénient que
 lourd. L'écorce, la feuille et le
 ressemble à un bouton, renferment
 coup d'arome et pourraient remplacer par
 être avec avantage les épiceries des Mo
 luques.

percevoir, de
 sorte que l'on court risque de s'y abîmer si
 l'on ne marche avec précaution.

Cependant tous les arbres qu'on trouve
 renversés ne sont pas tombés de vieillesse ;
 on en voit un assez grand nombre qui ont été
 abattus par les vents du sud-ouest, fléau de
 ces contrées. La direction uniforme qu'ils ont
 reçue en tombant, du sud-ouest au nord-est,

indique assez clairement la cause de leur chute. Ces arbres en général tiennent peu au sol parce que leurs racines, bien qu'elles soient longues, courent dans une position horizontale; aussi arrive-t-il souvent qu lorsqu'un arbre est renversé, les racines entraînent avec elles une couche de terre, et comme l'arbre couverte de ces racines et la terre ont l'apparence d'une tête d'homme; les naturels profitent pour se faire un retranchement.

Ces arbres sont sous les combes que

écorce a l'usage
s'en servent par

On voit surtout du côté de la mer beaucoup d'arbres auxquels on a pratiqué, en y appliquant le feu, de petites niches toutes tournées vers le nord-est, côté opposé aux vents dominans. Ces niches servent de retraite aux sauvages lorsque la chasse ou le pêche les attirent loin de leurs habitations. Dans certains de ces arbres la hauteur des

niches n'excède pas cinq ou six pieds ; d'autres sont creusées dans toute la longueur du tronc. Ces dernières sont plus particulièrement destinées à la préparation des alimens. Le feu se fait sur le sol, les sauvages se rangent tout autour, et la fumée monte par le creux longitudinal de l'arbre, comme dans une cheminée.

Il y a une espèce d'eucalypte qui produit des fleurs, mais les fleurs ne viennent qu'à l'extrémité des plus hautes branches. Cet arbre, de la famille des myrtes, pourrait fournir de bon bois de construction, et principalement des mâtures, son tronc s'élevant en ligne droite jusqu'à une grande hauteur ; il n'aurait d'autre inconvénient que celui d'être lourd. L'écorce, la feuille et le fruit qui ressemble à un bouton, renferment beaucoup d'arome et pourraient remplacer peut-être avec avantage les épiceries des Moluques.

HAVRE DE VAN DIÉMEN.

A l'extrémité méridionale de la terre de Diémen, vers le quarante-quatrième degré de latitude sud et le cent quarante-cinquième de longitude à l'est de Paris, la nature a formé un hâvre vaste et commode où les vais-

seaux, à l'abri des vents, peuvent relâcher pour se radouber ou pour renouveler leur eau, chose si nécessaire dans les voyages de long cours. C'est une rade d'environ huit lieues d'étendue où l'on trouve partout un excellent fond à la profondeur de six à vingt-cinq brasses, sans aucun écueil. On peut mouiller très-près du rivage; il y a même là plus d'eau que vers le milieu de la baie, où il paraît que les courans ont déposé une plus grande quantité de sable. La côte offre partout des sites agréables; des ruisseaux d'une eau douce, abondante et limpide, des arbres dont le bois peut s'appliquer avec avantage au radoub des vaisseaux, et quelques plantes potagères d'Europe, ressource toujours précieuse pour des marins qui depuis plusieurs mois n'ont vécu que de viandes salées.

D'un autre côté, l'on peut séjourner à terre et y placer toute sorte d'ateliers sans crainte d'être inquiété ni volé par les naturels, comme cela n'arrive que trop souvent dans les îles de la mer du Sud et de l'Océan Pacifique. Les habitans du Diémen paraissent d'un naturel doux et timide; ils sont d'ailleurs en trop petit nombre pour qu'on ait à redouter d'en être assailli. S'il est souvent avantageux pour un vaisseau d'aborder en des lieux où par la voie des échanges, il peut se procurer les provisions qui lui manquent,

en d'autres occasions il est heureux de trouver un mouillage sûr et commode où il peut réparer ses avaries. Un établissement en ce lieu pourrait devenir très-important pour une nation commerçante.

MERVEILLEUX OUVRAGES DES POLYPES.

Si l'on nous disait, en nous faisant remarquer une masse de roches de cent cinquante ou deux cents toises d'élévation et dont l'œil ne pourrait mesurer la longueur; que ces rochers sont l'ouvrage d'une famille d'insectes, assurément nous dirions que c'est une chose impossible, et nous prendrions presque pour une injure un appel de ce genre fait à notre crédulité. Rien n'est pourtant plus réel que l'existence de plusieurs ouvrages semblables dus en entier aux polypes qui peuplent les abîmes de l'Océan. La plupart des récifs qui rendent la navigation si dangereuse dans les hautes latitudes ne sont pas autre chose que les cellules des polypes entassées depuis plusieurs siècles les unes sur les autres. On sait que ces animalcules, du genre des vers, se construisent des espèces de ruches où ils végètent comme des poissons dans leurs coquillages, dans un état mixte entre la vie des animaux et celle des plantes avec les-

quelles on les a longtemps confondus. Ces polypiers qui, semblables à un mur construit de main d'homme, s'élèvent perpendiculairement du fond de la mer et s'accroissent sans cesse par la superposition de couches nouvelles, obstruent souvent à d'immenses distances le bassin de l'Océan; ils forment des chaînes sous-marines qui sont avec raison l'effroi des navigateurs. Beaucoup de parages que les vaisseaux peuvent parcourir encore aujourd'hui n'offriront bientôt que des écueils où ils iront se briser si la plus grande vigilance n'éclaire leur marche et si la sonde ne la dirige.

Les côtes de la Thébaïde ne présentent sur une vaste étendue qu'un sol de corail hérissé de rochers, ouvrage des polypes; en beaucoup d'autres lieux on trouve de même des rochers, des écueils, des brisans que les polypes ont formés; mais de toutes les créations de ce genre, il n'en est point de plus extraordinaire que la chaîne des récifs qui forment une espèce de ceinture à la Nouvelle-Calédonie et s'étendent du sud-est au nord-ouest sur un espace d'environ cent cinquante lieues depuis le vingt-troisième degré de latitude sud jusqu'au dix-septième, entre les cent soixante-quatrième et le cent soixantième de longitude à l'orient de Paris.

Ces récifs sont d'autant plus dangereux

que le plus grand nombre sont à fleur d'eau cachés par les îlots voisins, que les courans y portent et que la mer y brise sans cesse avec violence. Ces courans sont si forts que la perte d'un navire serait presque certaine s'il y était pris par les calmes parce qu'il n'aurait aucun moyen d'éviter le danger. On tenterait en vain de jeter l'ancre pour se sauver, comme ces polypiers montent directement comme des colonnes, on ne trouve point de fond, même à proximité.

ROCHER D'EDDY-STONE.

CE rocher qui sort de la mer sous le huitième degré de latitude sud et le cent cinquante-quatrième degré de longitude orientale, vu d'un peu loin, offre l'apparence d'un vaisseau à la voile. L'illusion est si forte que plusieurs navigateurs ne l'ont reconnue qu'en touchant, pour ainsi dire, de la main l'objet qui la faisait naître. C'est une roche stérile, de couleur blanche, et couronnée à peine de quelques arbustes.

A vingt-cinq ou trente lieues d'Eddy-Stone on aperçoit un groupe d'îles séparées par des canaux si étroits qu'on les prendrait pour une seule île qu'arrose une rivière dans son cours tortueux; ces îles sont sans habitans et pres-

que partout couvertes d'arbres. A quelques lieues au-dessus de ce groupe et à peu de distance de l'île Bougainville, un groupe nouveau se présente comme une masse de verdure au milieu des flots. Tout le sol est couvert de grands arbres touffus, au-dessus desquels des palmiers élèvent leurs têtes. Mais comme si la nature voulait défendre l'approche d'un lieu dont l'aspect est ravissant, elle a garni le rivage de brisans et d'écueils qui en rendent l'accès très-difficile. Là, sous un éternel ombrage demeurent quelques sauvages que la vue des vaisseaux européens ne tire pas de leur paisible retraite. Ou ils ignorent les résultats des échanges et les jouissances qu'ils pourraient devoir au commerce, ou bien ils les dédaignent.

MONUMENS FUNÈBRES DES NOUVEAUX-HOLLANDAIS.

L'USAGE de brûler les morts n'appartient pas seulement aux anciens peuples civilisés; on le trouve encore dans les coutumes d'un grand nombre de tribus sauvages, qui n'ont cherché peut-être, en faisant dévorer par les flammes les restes de leurs parens, qu'à les préserver de l'atteinte des bêtes féroces, ou peut-être même de celle de leurs enne-

mis, mangeurs-d'hommes. Quoiqu'il en soit, cette coutume s'est vue établie sur toutes les côtes de la Nouvelle-Hollande. Plus d'une fois on rencontre auprès des ruisseaux, à l'ombre solitaire d'un arbre, des monumens funèbres d'une extrême simplicité, quelquefois même on y voit des caractères grossièrement gravés sur l'écorce; mais un monument de ce genre destiné à couvrir des cendres, ne semble-t-il pas dire que ceux qui l'élevèrent avaient quelques idées religieuses qu'on ne s'attendait pas à trouver chez des hommes qui n'ont ni chefs, ni lois, ni vêtemens, ni aucun principe d'organisation politique?

En 1802, M. Péron se trouvant dans l'île Maria, sur la côte orientale de la terre de Van-Diémen, remarqua sous un berceau formé naturellement par de vieux arbres, un large cône grossièrement fabriqué au moyen d'écorce plantées en terre par une de leurs extrémités. Quatre longs pieux soutenaient le frêle édifice. Ce monument recouvrait une cône de gazon, sous laquelle il aperçut un amas de cendres blanchâtres, et parmi ces cendres il découvrit un reste de mâchoire humaine à moitié brûlée. Son premier mouvement fut d'horreur; la réflexion le réconcilia avec les sauvages. A la verdure qui brillait dans ce lieu, à l'herbe jeune qui couvrait la cendre, au monument protecteur

qui défendait l'herbe naissante, il se convainquit qu'il venait de voir un monument funèbre.

LES ILES HOORN.

CES îles, au nombre de deux, sont situées par le quatorzième degré de latitude sud entre l'archipel Fidgi et celui des Navigateurs. Elles ont de hautes montagnes, des vallées profondes, des bois de cocotiers, et plusieurs ruisseaux d'eau douce, mais le sol est ingrat, et les habitans doivent principalement leur subsistance à la mer qui les entoure. Ils sont d'assez haute taille et bien proportionnés; à voir leur agilité, leur vitesse à la course, on devine qu'ils ont de la force et de la vigueur. Ils excellent surtout à nager et à plonger. Leur teint est brun et tirant sur le jaune; leurs cheveux auxquels ils attachent beaucoup de prix, tombent en tresse sur leurs épaules. Leurs femmes sont laides et très-mal faites; il les croient belles, en sont jaloux, et ne les montre pas aux étrangers.

LES Puits DE L'ILE NICOBAR.

LA soif des richesses sous le nom précieux d'intérêts de commerce avait attiré les Hol

landais dans l'Inde sur les traces des Portugais, et tandis que ceux-ci consolidaient leur puissance à Goa, les premiers faisaient des conquêtes dans la mer du Sud, comptant bien que plus tard ils atteindraient leurs rivaux sur le continent. Durant le cours de leurs expéditions maritimes, ils apprirent que dans l'île de Nicobar il existait un puits merveilleux dont les eaux avaient la vertu de convertir le fer en or. Cette nouvelle que leur avarice accueillit avant que leur raison eût décidé si elle était vraisemblable, les conduisit en armes devant Nicobar : les habitans se défendirent avec courage, et les Hollandais furent contraints de se retirer, abandonnant ou plutôt emportant leur chimère de laquelle ils ne furent désabusés que long-temps après.

ARBRES DE CÉLÈBES.

L'ILE de Célèbes, à l'ouest des Moluques, coupée de plusieurs golfes profonds qui la divisent en cinq branches comme les rayons d'une étoile, est couverte partout d'une terre grasse et fertile, propre à toute sorte de culture et riche en végétaux. Ce qu'on y voit de plus remarquable sous ce dernier rapport, ce sont de grands arbres qui s'élè-

6.

vent à une hauteur prodigieuse , telle qu'on n'en a pas l'idée en Europe. Le tronc seul de six à huit pieds de diamètre a de trente à quarante-cinq pieds de hauteur au-dessous de la naissance des branches, et celles-ci s'élançant de ce tronc en sens divers forment des masses immenses de feuillage et de verdure que le soleil ne saurait percer de ses rayons.

L'île Bouton à l'une des pointes méridionales de Célèbes a de hautes montagnes couronnées de forêts; la ville de Calla-Soussoung, capitale de l'île et résidence du prince, montre ses modestes édifices sur la cime élevée d'un mont tout couvert de cocotiers.

Les habitans de Bouton sont presque tous mahométans, et leur chef prend le titre fastueux de sultan. Les naturels de Célèbes sont restés idolâtres du moins en très-grande partie. Les uns et les autres semblent appartenir à la race malaise.

ARBRE A PAIN DES MARIANES.

CET arbre ressemble au pommier; son feuillage est d'un vert très-foncé; son fruit est rond, enfermé sous une épaisse écorce de couleur jaune. On le fait cuire au four ou sous la cendre chaude; l'écorce tombe et il reste par dessous une croûte mince qui

couvre une substance tendre et blanchâtre, comme la mie de pain. Ce fruit diffère du rima, en ce qu'il n'a ni pepins, ni noyau.

LE TECK DES MOLUQUES.

Le teck, espèce de chêne dont le bois est éminemment propre à la construction des vaisseaux autant par sa dureté presque égale à celle du fer que par sa légèreté qui est extrême, paraît être originaire de la presqu'île de l'Inde, où il couronne de masses de verdure les hautes cimes de la double chaîne des Gattes. Toutefois cet arbre est assez répandu sur les îles de la mer du Sud, et principalement aux Moluques où il a fourni pendant longtemps aux Hollandais des matériaux précieux pour leur marine. Dans l'île de Bourou, l'une d'elles, le teck devient un arbre magnifique dont la hauteur commune est de cent vingt pieds. La même île fournit des bois de teinture assez estimés et des bois de menuiserie que les Chinois recherchent (1).

JEU DE DAMES.

Les insulaires de l'île d'Owhihée, dans l'archipel de Sandwich, aiment les jeux, le chant

(1) Voyez l'article *Ile de Bourou*.

et la danse, ils se livrent avec passion à ces amusemens. Leur danse consiste en pantomines, en mouvemens convulsifs, en contorsions qu'on ne peut trouver agréables qu'avec des yeux bien prévenus, comme le sont presque toujours ceux des navigateurs qui les premiers abordent en des contrées lointaines où tout diffère de ce qu'ils laissent dans leur pays. La nouveauté produit son effet, et souvent ils jugent avec le sentiment d'enthousiasme qu'elle fait naître plutôt qu'avec leur raison et le calme qui lui convient. Quant à la musique de ces sauvages elle est très-grossière, leurs chants sont des hurlemens inarticulés; le tambour de bois accompagne ces hurlemens.

Leurs jeux valent mieux que leur musique; ils consistent en exercices où il faut de l'adresse, ou en combinaisons où la réflexion est nécessaire. Ainsi, par exemple, ils lancent successivement en l'air plusieurs boules qu'ils sont obligés de recevoir dans leurs mains l'une après l'autre et sans qu'elles tombent par terre, de sorte qu'on les voit constamment en l'air, montant et descendant avec plus ou moins de rapidité suivant l'impulsion qu'elles reçoivent de la main du joueur.

Parmi les jeux de combinaison de ces insulaires, on remarque une espèce de jeu de dames, beaucoup plus compliqué que le

nôtre. Leur échiquier contient deux cent trente-huit cases, disposées sur dix-sept lignes de quatorze cases chacune. On se sert de cailloux blancs et noirs pour tenir lieu de dame. Les joueurs sont toujours entourés de beaucoup de spectateurs qui parient pour ou contre ; ils attachent une grande importance à une partie gagnée.

Les exercices de la natation entrent aussi dans leurs jeux. Ils y excellent, et on les voit fendre l'eau en tout sens avec la rapidité d'une flèche.

LES OTAÏTIENS.

DANS un ouvrage destiné à faire connaître les plus belles créations d'une nature étrangère, on doit s'attendre à trouver quelques détails sur les hommes eux-mêmes ; et ces races que distinguent si bien de la nôtre la couleur, les formes, les traits, le langage, les mœurs et les habitudes méritent sans doute de fixer l'attention des lecteurs qui cherchent l'instruction avec l'amusement. Nous avons parlé des Malais et des noirs qu'on trouve répandus sur les nombreux archipels de l'Océan Pacifique ; les uns et les autres se dessinent à l'œil de l'observateur par des traits caractéristiques fortement prononcés. Voici mainte-

nant une autre race qui semble différer sous bien des rapports des noirs et des Malais, et former une famille nouvelle entre les deux grandes familles qui peuplent les îles de la grande mer. Ce sont les habitans des îles de la Société, si justement célèbre depuis les voyages de Bougainville et de l'Anglais Cook.

En effet, par la couleur de leur teint, leur physionomie et la régularité de leurs formes, les Otâitiens ressemblent aux habitans de l'Europe bien mieux qu'aux peuplades sauvages qui les environnent. Ils n'ont ni les pommettes des joues proéminentes, ni les yeux creux, ni le front en saillie, ni le nez écrasé quoiqu'il soit légèrement aplati. Leur tête n'est point couverte de laine ou d'un crin grossier; ils n'ont pas les jambes grêles ou le corps bouffi; une odeur âcre et forte ne s'exhale pas autour d'eux.

Ils sont grands et bien faits, toutes leurs proportions sont belles, leur teint est brun, tirant sur l'olive dans ceux qui vivent le plus exposés aux rayons du soleil, beaucoup plus blanc chez les grands et les riches, et surtout dans les femmes qui prennent plus de précautions pour se garantir du hâle. Leur peau est unie et délicate; la forme de leur visage est douce et agréable; elle ne pêche que par la pâleur; leur bouche est ornée de dents blanches et saines; leurs yeux sont pleins

d'expression. Leurs cheveux noirs, longs, mais un peu rudes, sont tantôt relevés sur le front, tantôt retombent en boucles sur les épaules. Tous leurs mouvemens annoncent la vigueur et la santé; ceux des femmes sont remplis de grâce. Le caractère répond en général chez ces insulaires aux dons extérieurs. On ne les trouve ni cruels, ni vindicatifs, ni perfides : on ne leur a reproché que leur extrême penchant pour le vol; encore est-il juste de dire que s'ils cherchaient à s'approprier, en les dérochant, les objets que leur apportaient les Européens, c'est qu'ils n'attachaient point à ces enlèvemens furtifs la même idée que nous en avons : on les voit entre eux se montrer une confiance sans bornes, et pour garder leur propriété ils n'ont besoin ni de portes ni de verroux.

Comme tous les anciens peuples de l'Asie, les Otâitiens ont beaucoup de goût pour les onctions et les parfums. Ils inondent leur tête d'huile de coco, dans laquelle ils font entrer des décoctions d'herbes et de fleurs odoriférantes. Ils se lavent et se baignent plusieurs fois le jour; mais à ces précautions nécessaires dans un climat chaud pour se tenir dans un état constant de propreté, précautions qui annoncent un certain degré de civilisation, ils joignent à l'usage commun à tous les peuples sauvages, de se tatouer,

et de couvrir de dessins ineffaçables les parties charnues de leur corps.

Pour se procurer cette étrange parure, ils se servent d'un morceau d'écaille de tortue qu'ils découpent en pointes, à peu près comme les dents d'une scie. Ils trempent ces pointes dans une composition noire qui consiste en poussière de charbon délayée dans l'eau. Ils appliquent sur la peau l'instrument chargé de cette teinture ; ensuite ils frappent sur l'instrument à petits coups et pendant long-temps, jusqu'à ce que les pointes, pénétrant dans la chair, y aient introduit la couleur. Cette opération ne peut manquer d'être douloureuse ; on la fait subir aux enfans dès qu'ils atteignent l'âge de treize ou quatorze ans. Les dessins qui en résultent ne s'effacent jamais ; on en voit qui sont très-curieux.

Les Otâitiens sont vêtus de longues pièces d'étoffe qu'ils roulent en plusieurs doubles autour de leur corps, et qu'ils attachent avec une ceinture qui presse leurs reins. Plus un homme est élevé parmi eux en dignité, plus il porte sur lui de vêtemens. Ceux des femmes sont peu différens. Celles-ci tressent leurs cheveux et ornent leur tête de fleurs ; quelques-unes l'enveloppent d'un lambeau d'étoffe à laquelle elles donnent la forme d'un turban ; les hommes se parent d'une espèce de

bonnet de plumes d'oiseaux ; ils y attachent souvent de petites plaques de bois sur lesquelles ils collent quelques fleurs.

Ils choisissent toujours pour leurs habitations des lieux frais et ombragés ; leurs maisons tout ouvertes ne consistent guère qu'en un toit de feuillage supporté par quelques piliers de bois ; ils se tiennent, quand il pleut, dans ces sortes de hangars. Si le temps est beau, ils passent la journée sous les arbres qui les entourent. Ils ont des lieux d'assemblée dont la construction ne diffère pas de celle de leurs cases ; seulement ils leur donnent une plus grande étendue. Ils n'ont au surplus aucun lieu fermé où ils se puissent tenir cachés aux regards indiscrets ; ils paraissent n'avoir aucune idée de ce que nous appelons pudeur et modestie.

Les végétaux sont la base de leur nourriture ; ils y joignent des poissons et surtout des coquillages qu'ils mangent crus. Ils se servent en guise de pain du rima, du coco, ou de la banane ; ils font cuire tous leurs alimens dans l'eau de mer. Ils n'ont pour boissons que l'eau de cocos, et ils ne montrent aucun goût pour les liqueurs enivrantes. On a trouvé pourtant chez eux, mais en très-petite quantité, une liqueur qu'ils composent avec le suc fermenté de certaines plantes que leur ils produit. Ils mangent

6*.

toujours seuls et avec avidité. Un repas de famille est pour eux une chose inconnue. Ils sont dans l'usage de dormir après le repas.

Leurs mœurs sont loin d'être pures. On prétend qu'ils forment entre eux des sociétés où toutes les femmes sont communes; et comme la barbarie ne s'allie que trop souvent à l'amour désordonné du plaisir, on assure que lorsqu'une des femmes de la société devient mère, ils étouffent l'innocente créature, à moins qu'il ne se trouve un homme qui veuille en demeurer chargé; alors l'homme et la femme sont exclus de l'association à laquelle ils donnent le nom d'*arreyy*.

Leur langue est douce et harmonieuse; elle abonde en voyelles, ce qui en rend la prononciation aisée; mais elle paraît peu riche: les noms et les verbes manquent d'inflexions, et ces derniers n'expriment ordinairement qu'un seul temps. Ils ont peu de maladies, mais ils sont sujets à des éruptions érysipélateuses de la lèpre. Leurs prêtres sont leurs seuls médecins, et les remèdes que ces médecins emploient ne consistent qu'en vaines formules ou en amulettes que les malades reçoivent avec confiance, mais qui ne les guérissent pas.

Quand ils entreprennent quelque voyage, ils dirigent leur course durant le jour sur la

marche du soleil; la nuit, ils se conduisent par le moyen des étoiles dont quelques-unes leur sont connues, et auxquelles ils donnent des noms particuliers. Ils ont, comme autrefois les Arabes et tous les peuples nomades qui vécurent sous des tentes, des pronostics presque certains pour connaître les variations futures de l'atmosphère. Ils divisent l'année en treize lunes, la lune en vingt-neuf jours, le jour en douze heures, de sorte que leur année est de trois cent soixante dix-sept jours. Ils comptent par dix, par vingt et par sommes de dix fois vingt ou deux cents, mais ils n'ont pas de mots pour exprimer un nombre supérieur à deux mille. Ils donnent aux unités, de un à dix, des noms particuliers; pour les autres nombres jusqu'à vingt, ils sont obligés de joindre le nombre de dix à celui de l'unité, comme nous faisons pour les nombres dix-sept, dix-huit et dix-neuf.

Le mariage des Otaïtiens ne consiste qu'en une convention particulière des parties, laquelle, pour être valide, n'a besoin d'aucune intervention étrangère. Il en est de même pour le divorce : les époux se quittent comme ils se prennent. Un Otaïtien n'est obligé d'avoir recours à ses prêtres que lorsqu'il veut adopter ou choisir un dessin pour se tatouer.

Le gouvernement d'Otaïti rappelle notre

ancien régime féodal. L'*eari-rahi* est le chef suprême ; les *earis* sont les grands vassaux ; les *manahouns* représentent les possesseurs de fiefs ; viennent ensuite les *toutous* qui forment la masse du peuple. L'*eari-rahi* a peu de puissance ; son autorité est restreinte par les *earis* qui ne lui laissent d'autre droit que celui de commander l'armée dans le cas d'une guerre générale ; en tout autre circonstance il n'a guère que de simples prérogatives honorifiques.

Les *earis* ou grands vassaux se font souvent la guerre entre eux ; le souverain ne s'en mêle point. La justice criminelle est dans les mains de ces *earis*, ou elle est exercée par leurs représentans. Si le crime intéresse la société, ils ordonnent eux-mêmes la punition ; s'il ne blesse que des intérêts particuliers, l'offenseur est remis au pouvoir de l'offensé.

La religion des Otâitiens n'est qu'un tissu de fables grossières, à travers lesquelles on distingue pourtant le dogme des peines et des récompenses futures, et par conséquent celui de l'immortalité de l'âme. L'univers, disent-ils, est né de l'union de deux êtres dont l'un est Dieu, l'autre la terre. Ils eurent une fille, qui est l'année mère des mois. Ils formèrent aussi les étoiles et les plantes, donnèrent à celles-ci la faculté de se repro-

duire, et créèrent enfin les *eatouas*, ou dieux inférieurs qui à leur tour créèrent les hommes.

Le sacerdoce est héréditaire ; aussi le nombre des prêtres est-il considérable ? Leur chef jouit d'un grand crédit, et le souverain n'est pas plus respecté.

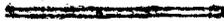
L'ARBRE À SERPENT.

L'ARBRE à serpent ou *scepralata*, croît dans l'île de *Balanbangan*, voisine de celle de Bornéo. On prétend que ses feuilles et ses racines fournissent un antidote efficace contre la morsure des serpens. Kœmpfer assure qu'il les a employées avec succès contre des fièvres bilieuses putrides, et il les désigne comme spécifiques dans l'hydrophobie.

SUPERBE POINT DE VUE.

QUAND on traverse l'île de Luçon de l'est à l'ouest, pour aller de Nueva-Cacérés à Manille, on est obligé de franchir la chaîne de montagnes qui s'étend du nord au midi, et qui occupe le centre de l'île. Parvenu au sommet, on se trouve dédommagé ample-

ment de ses fatigues par le plus magnifique spectacle que la nature puisse offrir à ses amans. Au nord se développe l'énorme masse des montagnes avec leurs pics cachés dans les nuages, à l'orient la province de Camarine toute couverte de jardins et de bosquets, montre dans le lointain les flammes de son volcan; à l'occident se déploie la province de Balayan, semblable à une vaste prairie qui se termine à la mer; au midi, deux golfes profonds, s'avancant dans les terres, l'un à l'est, l'autre à l'ouest, ont l'air de chercher à réunir leurs eaux; mais de ce point les montagnes tournent brusquement vers le sud-est, et la mer docile paraît s'enfuir dans la même direction.



ILE DE GUAHAM.

CETTE île, la plus considérable ou du moins la plus importante aujourd'hui de l'archipel des Mariannes, présente aux navigateurs qui viennent de l'ouest un aspect ravissant. Des vallons ombragés de grands arbres, des savanes couvertes d'une verdure éternelle, des bois de cocotiers, des ruisseaux qui répandent sur leur rivage la fraîcheur et la fécondité, de hautes montagnes au fond du tableau : telle est l'île de Guaham. Du

côté de l'est ses côtes sont escarpées et inabordable. Le port quoique petit est sûr et commode, mais des hauts rochers qui semblent en défendre l'entrée rendent la passe étroite et même dangereuse. Quelques maisons construites sur le rivage servent d'habitation aux officiers du port et aux douaniers espagnols.

A deux petites lieues au nord on trouve la ville d'Agana, résidence du gouverneur de ces îles. Le chemin par lequel on y arrive s'élève peu de la mer; tantôt il traverse des prairies où paissent d'innombrables troupeaux de bœufs, tantôt il s'enfonce dans des vallons remplis d'orangers, de citronniers et d'autres arbres de ce genre. Plus loin il s'étend au milieu de champs cultivés ou bien il cotoie des bois d'arbres à pain que les naturels appellent *rimas*.

Le climat de Guaham est plus doux et moins chaud que celui des Philippines, mais on y est incommodé par des nuées de mouches et d'autres insectes, et surtout par des fourmis noires qui s'introduisent par bandes dans les lieux les mieux fermés. Les cases des naturels sont construites en bois sur des pieux hauts de quatre ou cinq pieds : chaque case a un jardin peuplé d'arbres fruitiers et un champ dont les produits peuvent fournir aux besoins de la famille.

La population indigène a prodigieusement diminué depuis que les Espagnols se sont rendus maîtres de ces îles. Guaham seule renfermait trente mille individus et l'archipel entier, dit-on, n'en contient pas aujourd'hui peut-être la quinzième partie. Il paraît même que le genre de vie auquel les naturels ont été assujétis par leurs dominateurs a singulièrement influé sur leur physique : les relations anciennes en parlent comme d'assez beaux hommes, grands et bien faits ; ils sont aujourd'hui laids, petits et presque difformes.

L'archipel se compose d'une trentaine d'îles, liées entre elles par des récifs et des îlots sans nombre. Il n'y a d'habitans que dans celle de Guaham et celles de Rota et de Saïpan. La première de celles-ci, qui porte aussi le nom de Sarpana, est habitée par quelques tribus d'indigènes qui ne trouvant pas à Guaham des moyens suffisans de subsistance, vont défricher loin des Espagnols quelques lambeaux de terre qu'ils sèment de riz et de froment. Ils ont de petites barques sur lesquelles ils font des incursions aux îles abandonnées pour y recueillir des noix de coco et des rimas, ou pour y prendre des porcs et des bœufs sauvages. L'île de Saïpan ou Saint-Joseph, un peu au-dessus de Tinian, n'a pas plus de cent cinquante

habitans des deux sexes, quoiqu'elle ait plusieurs milles d'étendue. Ils détestent les Espagnols qu'ils regardent comme des tyrans farouches, destructeurs de leur race.

Ce fut vers l'an 1678, environ deux siècles après la conquête que sur la demande des jésuites, on envoya aux Marianes des soldats et des missionnaires. Les premiers bâtirent un fort; les seconds prêchèrent l'Évangile. Les commencemens furent heureux; mais les naturels s'étant soulevés ont eu recours à la force et pour les punir de ce qu'on nomma leur révolte on les extermina. Un petit nombre s'étant réfugiés dans les montagnes, la fin les en fit sortir et ils furent contraints de se soumettre. Ils se sont peu à peu accoutumés au joug, et en échange de leur liberté ils ont reçu la connaissance de quelques arts utiles où ils réussissent, parce qu'ils sont naturellement industriels.

ILE DE TIMOR.

Le naturaliste français Péron qui a séjourné environ trois mois dans cette île, au nord de la Nouvelle-Hollande, en fait une longue description dans laquelle il la peint com-

me un des lieux du monde le plus favorisés de la nature. Il parle d'abord de ses habitans qu'il divise en trois classes : les indigènes ou noirs de la mer du Sud, les Malais conquérans, et les descendans des marchands chinois qui se sont établis dans cette île. Les premiers habitent les montagnes, ont des antres profonds pour retraite, des rochers escarpés pour remparts, et passent pour antropophages; ils sont toujours en guerre avec les Malais. Ceux-ci, de couleur cuivrée et à cheveux longs, cherchent les rivages de la mer; ils sont audacieux, actifs, entreprenans, jaloux de leur indépendance. Les Chinois, faibles et pusillanimes, se livrent exclusivement au trafic.

Timor, dit ensuite M. Péron, est un lieu enchanteur sur lequel on voit prodigués tous les trésors de la végétation avec les richesses du règne animal. Tous les fruits de l'Inde y prospèrent, et ils n'ont pas besoin de culture; tous ceux de la mer du Sud s'y trouvent également rassemblés. Des troupeaux de buffles, de chevaux, de moutons, de chèvres, de porcs paissent sur les montagnes et dans les plaines; des bandes nombreuses de canards et de poules élèvent leurs petits autour des cases des habitans. Mille sortes d'oiseaux parés des plus belles couleurs peuplent les bosquets; des légions de singes rem-

plissent les forêts. Jusqu'à la chauve-souris dont la chair est pour les Malais un mets délicieux, tout dans cette île fortunée semble excéder en bonté les productions des autres pays.

Au milieu de tant de biens, semblable au Turc indolent de l'Égypte, le Malais accroupi sur ses talons, à l'ombre d'un manguiier ou d'un baumier, passe sa vie à mâcher du bétel, à prendre ses repas, à dormir ou à jouer d'une espèce de lyre faite avec une feuille de latanier et un cylindre de bambou; ou s'il sort par intervalles de cette vie inactive, c'est pour s'aller baigner, s'oindre et se frictionner d'huile de coco, ou nonchalamment tresser quelque natte légère.

Cette île fut long-temps sous la domination hollandaise. L'ancien gouverneur Van Esten avait occupé la plus riante habitation qu'il fût possible de voir. On y arrivait, dit le même voyageur, par une superbe avenue de bananiers, de lataniers et d'autres arbres. Des ruisseaux d'une eau pure et limpide arrosaient les jardins et y entretenaient une fraîcheur constante; l'intérieur de la maison était orné avec beaucoup de luxe. La veuve de ce gouverneur y demeurait encore; elle y jouissait d'une grande considération due à ses riches-

ses; elle n'entretenait pas moins de douze ou quinze cents esclaves de tout sexes.

Ce beau pays serait un lieu de délices, si l'on n'y respirait constamment un air chaud et humide, contraire à la santé. Tout se compense par des biens et des maux sur la terre que nous habitons; rarement les premiers nous sont donnés sans mélange; rarement les seconds nous affligent sans recevoir d'adoucissement.

MANILLE.

Aux yeux d'un Européen la situation de Manille est la plus belle de l'univers; l'aspect d'une nature étrangère exerce sur l'imagination une sorte d'influence magique. Transporté sur les bords de la Loire, un habitant de Manille éprouverait peut-être des émotions semblables. Cette ville s'élève sur le bord occidental de la baie qui porte son nom, à l'embouchure de la rivière de Bahia dont les eaux calmes et limpides serpentent au pied de ses murs du côté de l'est. Au nord, elle s'appuie sur des côteaux verdoyans qui se prolongent jusqu'à une chaîne de montagnes qu'on aperçoit aux extrémités de l'horizon. La rivière est toujours couverte de bâtimens marchands et de pirogues indiennes qui, du lac de Bahi,

apportent à la ville le tribut journalier des productions du pays.

La ville est spacieuse et assez bien bâtie ; plusieurs de ses rues sont tirées au cordeau. La plupart des maisons ont le rez-de-chaussée en pierre de taille, mais les étages supérieurs ne sont qu'en charpente : c'est une précaution contre les désastres qu'occasionnent les tremblemens de terre auxquels l'île de Luçon est sujette, comme en général le sont tous les pays où brûlent des volcans. Beaucoup d'édifices où l'on avait négligé cette méthode de construction ont été totalement renversés ; d'autres à demi ruinés ou fortement endommagés, et que l'incurie espagnole abandonne au hasard et au temps, n'attendent qu'une secousse nouvelle pour être abattus.

Les Espagnols prirent Manille en 1571, sous la conduite de Lope Legaspi ; elle ne consistait alors qu'en un amas de cases indiennes. Le siège du gouvernement espagnol fut aussitôt transféré de l'île Zébu où il se trouvait. Quelques temps après on l'entoura d'assez mauvais remparts que flanquèrent cinq ou six bastions. En 1590, les Espagnols y construisirent une citadelle sous le nom de Port Saint-Jacques ; elle s'étend à la pointe du cap jusqu'au bord de la mer. Un fossé profond la sépare de la ville, et ses fortifications protègent l'entrée de la rivière qui, dans un de

ses replis, vient former sous les remparts une espèce de port ou de rade pour les bateaux. Les Anglais s'emparèrent de Manille en 1762 ; ils y étaient entrés par une brèche ; ils l'évacuèrent l'année suivante, et les fortifications furent réparées et augmentées. On y voit aujourd'hui quelques ouvrages construits à la moderne.

Sur la rive opposée de la rivière, est le faubourg de Sainte-Croix, vaste et bien bâti. Vis-à-vis Sainte-Croix, on remarque celui de *Parian*, presque attenant à la ville. Plus haut et sur les deux rives de la Bahia se montrent plusieurs villages indiens, situés au milieu de vastes rivières que coupent des plantations de manguiers, de cocotiers, d'orangers et de figuiers. Le lit de la rivière elle-même est partout ombragé d'arbres touffus. Les coteaux voisins, toujours couverts de troupeaux, offrent d'excellens pâturages. Les montagnes qui terminent l'horizon à l'occident semblent d'abord former une barrière immense, destinée à défendre la contrée de la fureur des vents ; mais les vents la franchissent et vont ravager la plaine voisine ; triste compensation de tous les dons que les Philippines tiennent de la nature !

Manille, les faubourgs compris, renferme à peu près vingt mille habitans, dont les sept huitièmes sont des naturels ou des sanglées,

c'est-à-dire des Chinois ou des hommes issus des Chinois. Ces derniers se distinguent à leur front large et chauve, à leur face aplatie, à leur teint jaune et livide. Ils composent la classe active, industrielle et commerçante de la contrée. Trop fiers pour occuper leurs mains d'un travail quelconque, trop paresseux pour se livrer aux affaires, les Espagnols confient à ces étrangers l'exploitation de leurs terres et le service de leurs ateliers; et les Anglais, avides de gain autant que laborieux, s'enrichissent aux dépens de leurs maîtres qui, dans leurs fastueuse misère, sont contents de pouvoir s'enivrer du sentiment de leur supériorité. Mais pour fonder des manufactures, pour appeler tous les genres d'industrie, pour établir la prospérité de leur patrie adoptive sur des bases fermes et solides, les Chinois devraient compter parmi leurs droits celui dont la jouissance est le plus fécond en résultats, le droit de propriété des terrains qu'ils défrichent; mais la politique espagnole ne leur permet point d'y prétendre et dans ce qui plus que toute autre chose attache l'homme au sol qui le nourrit, elle ne peut voir qu'un accroissement dangereux de puissance, dont elle ne pourrait modifier ou régler les effets.

La classe la plus nombreuse d'habitans est celle des Tagales qui se croient issus des Ma-

lais de Bornéo, de Macassar et de Sumatra. La conformité de langue, de mœurs et d'idées religieuses entre eux et ces Malais, rend leurs prétentions ou leurs conjectures assez plausibles. On les trouve répandus sur toutes les côtes de Manille, et ils semblent avoir la même origine que les Bissayes qui habitent les îles situées entre Luçon et Mindanao. Les uns et les autres sont gais; vifs, adroits; en peu de temps ils deviennent maçons, charpentiers, tisserands, etc., et leurs ouvrages ont d'autant plus de mérite, qu'ils ne sont faits qu'avec de mauvais instrumens.

CYGNES NOIRS.

ON a tellement l'habitude de dire ou d'entendre dire que les merles sont noirs, que dans une expression populaire les mots *merle blanc* servent à désigner toute chose qu'on croit impossible. Toutefois si l'on doit s'en rapporter aux voyageurs naturalistes qui ont visité le Sénégal, il existe en ce lieu des merles blancs : la terre de Van-Diemen produit de même des cygnes noirs, et ce ne serait point dans les latitudes australes que pour exprimer la blancheur on pourrait prendre le cygne pour objet de comparaison.

Le cygne de Van-Diemen ne diffère du

nôtre que par la couleur qui est d'un noir très-luisant; il est même un peu plus gros : au surplus il en a toutes les formes élégantes. La mandibule supérieure du bec est rouge avec une bande transversale blanchâtre à l'extrémité; la mandibule inférieure est rouge par les bords et blanche au milieu. Les pattes sont de couleur gris foncé. Six grosses plumes blanches décorent le bout de chaque aile.

PARAVENS ET CASES DES VAN-DIÉMÉNOIS.

LES vents du sud-ouest désolent continuellement la terre de Van-Diémén, la première exposée à leur souffle impétueux. Pour 'en garantir, les habitans de cette contrée creusent par le feu le tronc des grands arbres et se ménagent ainsi des lieux d'abri où ils se retirent durant le jour, pour préparer et prendre leurs repas. Quand les arbres leur manquent, ils construisent des paravens au moyen de forts pieux qu'ils enfoncent en terre très-solidement et qu'ils garnissent de lamelles d'écorce entrelacées. Ces paravens ont guère que trois ou quatre pieds de haut; ils n'en sont que moins sujets à être renversés, et c'est d'ailleurs toute la hauteur

dont les naturels ont besoin pour que le vent ne les incommode pas et n'éteigne pas leur feu.

Quant aux cases de ces sauvages, comme ils ont toujours les mêmes précautions à prendre contre l'effort des vents, ils leurs donnent très-peu d'élévation, voici comment ils les construisent. Ils fichent en terre par les deux bouts de très-longues branches auxquelles ils font ainsi décrire un demi-cercle. D'autres branches plantées de même, mais dans une direction opposées (c'est-à-dire que si les premiers sont du nord au midi les secondes sont de l'est à l'ouest), forment une sorte de charpente sphérique d'environ cinq pieds de haut dans le centre. Ces branches sont attachées l'une à l'autre par des liens de plantes graminées tressés ensemble. Le toit et les côtés sont ensuite revêtus de plusieurs couches d'écorce, ce qui rend ces cases impénétrables à la pluie. L'ouverture est toujours tournée au nord-est.

EFFETS DE LA MUSIQUE SUR LES INSULAIRES DE BOUKA.

QUAND les frégates françaises qui s'occupaient de la recherche de La Pérouse passèrent devant l'île de Bouka, qui n'est séparée que par un bras de mer de celle de Bougain-

ville, un grand nombre de pirogues se détachèrent du rivage; elles étaient remplies de naturels qui par leurs signes multipliés invitaient les français à s'approcher de leur île, mais ils refusaient eux-mêmes de s'approcher des vaisseaux. On leur envoya sur une planche que les courans leur amenèrent plusieurs présens qui firent naître en eux la confiance, et quelques échanges eurent lieu; mais un canonier s'étant avisé de jouer plusieurs airs sur son violon, ce fut comme le signal d'une intime alliance; ils se portèrent en foule autour des frégates, et ils témoignèrent le plus violent désir de posséder l'instrument qui produisait des sons si nouveaux pour eux. Un officier de l'équipage qui jouait un peu mieux que le canonier prit alors l'instrument, et joua sur deux cordes un air vif et d'une mesure précipitée. Les sauvages surpris et charmés écoutèrent d'abord dans un profond silence, comme s'ils eussent craint de rien perdre de ce qu'ils entendaient; mais bientôt le plaisir qui se peignait sur leurs traits éclatant malgré eux, on vit tout leur corps tressaillir et leurs bras exécuter en suivant la mesure des mouvemens très-animés, ce qui ne laissait aucun doute sur l'effet que produisait en eux la musique. Ils offrirent beaucoup de choses en échange de cet instrument qu'ils désignaient en imitant avec

une pagaie le mouvement de l'archet; on pense bien que leur demande ne fut point accueillie.

FIGUIERS D'OTAÏTI.

LA végétation en général est d'autant plus vigoureuse que la terre se trouve plus échauffée par les rayons solaires, et fécondée en même temps par des pluies abondantes. Aussi dans les climats méridionaux, et principalement dans les îles du sud on voit les arbres et même les plus simples plantes acquérir un degré d'élevation qui paraîtrait prodigieux en Europe. Les figuiers, les bananiers et tous les arbres de cette famille semblent surtout se plaire dans ces climats; ils y prennent des proportions gigantesques en hauteur et en diamètre. Les Anglais qui séjournèrent à Otaïti durant le premier voyage de Cook y virent des figuiers d'une grosseur incroyable; ils en mesurèrent un dont la circonférence était de soixante aunes. Il faut dire pourtant que cette circonférence n'appartenait pas au tronc seul; un grand nombre de branches, courbées par leurs poids vers la terre, s'y étaient attachées par de nouvelles racines et avaient produit des rejetons forts et pressés les uns sur les autres, de sorte qu'ils envi-

ronnaient le tronc comme une palissade qu'on aurait plantée autour de lui.

ILE DE OHÉTÉROA.

CETTE île située au midi de l'archipel de la Société, presque sous le tropique du capricorne, se compose de terres basses, assez fertiles mais peu étendues. On y trouve de belles plantations de tous arbres dont le bois dur et pesant sert aux insulaires à faire leurs armes, leurs pirogues et la charpente de leurs cases. Ces insulaires sont grands, bien faits, vigoureux, plus bruns que ceux d'Otaïti et tatoués de noir autour des bras et des jambes. Mais bien qu'à en juger par la conformité du langage qui est absolument le même, ils semblent ne faire qu'une même famille avec les Otaïtiens, ils ont beaucoup moins de douceur et d'obligeance que ces derniers : ce qui est d'autant plus surprenant que les arts, plus avancés chez eux qu'à Otaïti, annoncent de plus grands progrès dans la civilisation.

Ils fabriquent une étoffe du genre de celles d'Otaïti, à laquelle ils donnent une couleur jaune très-brillante; ils enduisent la partie extérieure d'une couche de vernis rouge, ou couleur de plomb foncé; ils tracent sur le

vernis de grandes raies blanches ou noires. Leurs vêtements consistent en une pièce de cette étoffe ; un trou fait au milieu sert à faire passer la tête ; les deux bouts pendent derrière et devant et on les fixe au moyen d'une ceinture jaune et rouge (1). Ainsi couverts ; ces insulaires parent leurs têtes d'un bonnet de plumes. Leurs lances, de bois d'étoa, sont longues de vingt pieds et ont trois pouces de diamètre ; ils en ont de plus courtes dont la pointe est aiguisée en double tranchant comme le fer d'une pique. Pour se soustraire aux coups de leurs ennemis, ils ont soin de se couvrir le corps d'une sorte de cuirasse faite avec des nattes dont le tissu très-forts et très-serré défie la pointe des lances. Leurs autres armes offensives sont le casse-tête ou *patou-patou* ; leurs pirogues solidement construites sont ornées de figures sculptées dont le dessin est assez régulier et le travail bien exécuté.

PRODUCTIONS VÉGÉTALES DE LA NOUVELLE-ZÉLANDE.

Le sol des deux grandes îles qui composent la Nouvelle-Zélande, presque partout cou-

(1) Ce vêtement en usage aux Philippines a été probablement porté de là en Espagne où le peuple s'en sert en guise de manteau ; on l'y nomme *poncho*.

vert de verdure, produit plusieurs plantes inconnues en Europe, toutes celles qu'on trouve répandues dans les mers du Sud, et quelques-unes de celles qui croissent dans nos climats. La plante la plus précieuse qu'on y rencontre est une espèce de lin ou de chanvre dont la qualité surpasse en bonté le chanvre et le lin que nous possédons (1). Les forêts y abondent en bois de charpente et de construction pour la marine; de tous côtés s'élèvent des arbres droits et vigoureux de plusieurs pieds de diamètre et d'une longueur égale à celle de nos plus beaux sapins. On en voit surtout de ce genre dans les terrains marécageux; on pourrait en tirer de superbes mâts; ils ressemblent à l'if par la feuille et ils portent des baies de la grosseur de celles du laurier. Les terrains secs et élevés fournissent une autre espèce de bois qui pourrait remplacer le chêne avec avantage. L'arbre, de moyenne grandeur, est chargé de feuillage, et dans le printemps il se couvre de belles fleurs de couleur écarlate. Le mûrier à papier croît aussi dans la Nouvelle-Zélande, mais il n'y est pas très-abondant. On y trouve une espèce de grande citrouille dont l'écorce fournit des vases aux naturels.

(1) Voyez l'article *Lin de la Nouvelle-Zélande*.

ARCHIPEL DES ILES BASSES OU DE LA MER MAUVAISE.

CET archipel où la navigation est très-dangereuse à cause de l'immense quantité de récifs et de bancs de corail qu'on y trouve, se compose de plusieurs îles qui sont évidemment l'ouvrage des polypes. Une ceinture de petites îles très-basses, liées ensemble par une chaîne de roches de corail et formant un grand lac au milieu, telle est la configuration que chacune d'elles présente; et si dans les unes on découvre quelque chose qui ne soit pas dans les autres, on peut dire que la différence est peu importante. Quand on s'approche de ces îles, on voit d'espace en espace le terrain couvert d'arbres touffus, par-dessus lesquels le cocotier élève sa tête altière. Les flots de la mer coupent le sol de plusieurs baies, et tandis que l'Océan épulse sa fureur contre les brisans du rivage, les eaux du lac voient à peine se rider leur paisible surface. Les rochers qui semblent teints de la plus belle couleur écarlate, les pirogues qui naviguent sur le lac, les tourbillons de fumée qui s'élancent du milieu des bosquets où sont les habitations, les hommes qui courent armés sur le rivage, les femmes qui s'éloignent lorsque des vaisseaux s'approchent de trop près :

tout anime le paysage ravissant qu'on a sous les yeux, tout contribue à varier la perspective, à donner de ces lieux l'idée la plus favorable.

Les usages des habitans ressemblent à ceux des Otaïtiens; ils en parlent la langue bien que dans leur bouche elle soit moins polie. Les vastes lagunes qui occupent le centre de l'île sont pour eux d'abondans viviers où la pêche est toujours heureuse; les tortues viennent y déposer leurs œufs sur le sable et s'y laissent prendre avec eux.

La plus considérable de toutes ces îles porte le nom de Tioukéa. Le défaut presque absolu d'eau douce en éloignera constamment les navigateurs.

CASCADE D'OTAÏTI

CETTE magnifique cascade se précipite perpendiculairement d'une hauteur de deux cent quarante pieds. On voit l'eau s'élaner en jet du milieu des arbrisseaux qui couvrent le front du rocher et tomber ensuite comme une colonne un peu aplatie. Le rocher est tout composé de pilliers arrondis de basalte noir, debout, parallèles, attachés l'un à l'autre et d'un diamètre de quinze à vingt pouces. Le basalte est si compacte et si dur que les

7*.

Otaïtiens s'en servent pour fabriquer plusieurs outils.

ILE D'ANA-MOKA.

L'ASPECT du pays enchante ; il invite à le parcourir. Des plantes en fleurs répandues avec profusion sur le sol ; des plantations de cocotiers et d'arbres à pain qui lui donnent l'apparence d'un verger ; de petites éminences qu'entourent des haies vives ; de longues avenues d'arbres qui laissent entrevoir dans le fond la verdure des champs ; des berceaux touffus de fleurs odorantes : tout semble se réunir pour charmer l'heureux habitant de ces contrées. Les cases n'ont que sept à huit pieds de haut, mais elles sont longues et larges ; elles sont fermées par une haie de roseaux au-delà de laquelle se projettent les bords du toit qui est de branches et de feuillages. On n'y entre que par une ouverture de deux pieds carrés. L'intérieur est tout garni de nattes qui servent de siège et de lit.

Un lac long d'une lieue et communiquant avec la mer renferme trois petites îles boisées. Sur ses bords s'élèvent en amphithéâtre de vertes collines couronnées d'arbres superbes : ces arbres sont peuplés de pigeons, de

perroquets et d'autres oiseaux; les eaux du lac sont couvertes de canards sauvages. Des fleurs parées de couleurs éclatantes embauvent l'air de leurs parfums. Il n'est pas possible de trouver ailleurs dans un espace aussi resserré une aussi grande variété de beaux sites et de productions végétales.

Les habitans paraissent doux et hospitaliers. En général les hommes sont bons quand ils sont heureux; mais l'aspect des Européens et des objets qu'ils ont dans leurs mains, tous objets nouveaux pour eux, les remplissent du désir de les posséder : ils deviennent voleurs.

PALMIER *SAGOUER* (1).

Ce palmier est pour les habitans des îles Moluques un don précieux de la nature, auquel ils doivent des jouissances qui sont des besoins dans les climats chauds : une liqueur saine et rafraîchissante, agréable au goût et qui, légèrement fermentée, peut se conserver très long-temps. Cette liqueur se distille des pédoncules des régimes du palmier récemment coupés; elle est reçue dans des vases de bambou attachés aux branches.

(1) Le *sagueris* du naturaliste *Rumphius*, mort dans l'île d'Amboine.

au-dessous de l'incision, qu'on a soin de rajeunir tous les jours, pendant les deux mois que dure l'écoulement, afin de le faciliter. Pour empêcher la liqueur de s'aigrir au moment de la fermentation, les insulaires y mêlent quelques morceaux d'un bois très amer qui croît dans leurs îles. La quantité de liqueur qui coule chaque jour de l'arbre, est d'environ huit à dix pintes.

L'écoulement est plus considérable la nuit que le jour, bien que la chaleur du soleil favorise l'ascension de la sève; c'est que les vapeurs humides de la nuit, absorbées par les feuilles du palmier, se mêlent avec les suc de l'arbre et les rendent plus abondans; mais la liqueur recueillie pendant la nuit est beaucoup moins sucrée.

Les insulaires savent extraire ces parties sucrées par la simple évaporation; le sucre reste au fond du vase; il est de couleur brune, assez semblable à celle du chocolat; il laisse voir, lorsqu'on le casse, après sa dessiccation complète, des grains jaunâtres et brillans, qui font présumer que le raffinage amenant un degré suffisant de cristallisation, pourrait lui donner une qualité supérieure.

Les pétioles des feuilles du sagouer sont garnis à leur naissance de longs filamens de la couleur du crin, mais plus gros du dou-

ble. Ces filamens tressés par les insulaires leur fournissent des cordes qui sont très-fortes. Les feuilles sont employées dans la construction des cases pour couvrir le toit et les côtés; le bois sert à former la charpente qui les soutient.

LE DRAGON VOLANT.

C'EST un très-joli lézard, assez commun dans l'île d'Amboine et les îles voisines, de formes légères et paré de couleurs vives et brillantes. Il a reçu de la nature deux membranes qui sont attachées à son dos comme des ailes; il s'en sert non pour voler, puisque ces membranes sont privées d'action musculaire suffisante pour frapper l'air de mouvemens redoublés, mais pour se soutenir dans sa chute lorsqu'il se précipite d'un lieu élevé. Ces membranes ne peuvent que s'étendre horizontalement, et c'est ce qu'elles font au moment où l'animal s'élançe au moyen de l'impulsion qu'il reçoit de ses pattes de derrière qui ont beaucoup de ressort et d'élasticité. Il peut franchir ainsi d'assez grands intervalles. La ligne oblique qu'il parcourt en tombant forme presque toujours un angle de quarante-cinq degrés, avec le point d'où il part et celui qu'il atteint, de sorte que la

distance réelle qu'il franchit, est en proportion de la hauteur à laquelle il s'élève pour prendre l'essor.

L'ÉCREVISSE DES MOLUQUES.

CETTE écrevisse qui se multiplie principalement dans les rivières, fournit aux insulaires un aliment qu'ils recherchent avec empressement. Ils se servent pour la prendre d'un crin de cheval ou d'un fil de sagouer qu'ils attachent au bout d'une baguette; ce crin porte à l'extrémité un nœud coulant. Quand l'écrevisse paraît, ils lancent sur elle ce nœud coulant, et ils la saisissent par le filet ou l'antenne qui sert de base à l'œil. S'ils manquent leur coup, l'animal fait avec beaucoup de vitesse, mais incapable d'acquérir de l'expérience, il ne manque jamais de revenir au même lieu, à plusieurs reprises, jusqu'à ce qu'il se soit fait prendre.

LE BRIQUET DE BOIS DES ILES DE LA MER DU SUD.

LES insulaires de la mer du Sud se procurent du feu par un procédé qui, tout simple qu'il est, fait supposer bien des essais anté-

ieurs, si la découverte n'en est due au hasard. Ils fendent en deux un morceau de bambou long de deux pieds; ils pratiquent dans l'une des deux moitiés une fente qui en occupe le centre; l'autre moitié est taillée en lame large et mince. Ensuite ils placent horizontalement le premier morceau, et mettent au-dessous de la fente un peu de raclure du même bois; le second morceau est alors passé dans la fente, et est rapidement poussé de haut en bas et de bas en haut comme une scie; en très-peu d'instans la raclure s'allume.

INSTRUMENT SINGULIER DE MUSIQUE.

ON a trouvé dans l'île d'Amboine un instrument singulier dont les sons, parfois mélodieux, ressemblent assez à ceux de l'harmonica. C'est un bambou long de vingt pieds, couché horizontalement sur des pieux au bord de la mer. Entre les nœuds on pratique de petites fentes moins larges que longues; quand le vent souffle, il produit en s'introduisant dans ces fentes des sons très-doux qui quelquefois donnent des dissonances, mais le plus souvent forment des accords de tierce et de quinte. Ces entailles sont faites en sens divers afin que de quelque côté que

le vent arrive, il puisse entrer dans quelques-unes et produise la sauvage harmonie qui vraisemblablement fait les délices des insulaires.

Cet instrument n'était point le seul des habitans d'Amboine. On vit entre les mains d'une jeune femme une espèce de lyre qui mérite d'être décrite. Elle consistait en un morceau de bambou long d'un pied, garni par un bout d'une peau tendue comme celle d'un tambour. Trois cordes d'écorce de rotin, fixées aux deux bouts du bambou, reposaient sur trois chevalets. Ces trois cordes formaient un accord d'octave et de quinte. Deux cercles élevés aux deux extrémités de l'instrument servaient à soutenir d'autres cordes qui n'étaient destinées qu'à rendre l'instrument plus sonore; ces cordes étaient plus ou moins tendues, au moyen d'un cordon qui les liait deux à deux et qu'on faisait mouvoir à volonté comme dans nos tambours. Les trois cordes sonores recevaient leurs vibrations d'un morceau de bambou dont on les frappait. Les habitans d'Amboine ont encore une espèce de flûte à bec dont l'extrémité se divise en deux branches, comme une fourche; chaque branche est percée de trous qu'on a soin de placer à d'égales distances sur les deux flûtes, afin de pouvoir en tirer les mêmes tons. La bonté de l'instrument con-

siste à produire des sons à l'unisson. Les naturels aiment beaucoup ceux de ce genre, et ils se montrent peu sensibles à l'harmonie de nos accords.

AMANDES DU *JATROFA-CURCAS*.

On donne le nom de jatrofa-curcas à un arbuste assez commun des îles Moluques, dont les graines semblables à des amandes ont un goût de noisette très-agréable. On trouve surtout le jatrofa dans l'île d'Amboine, où on l'emploie à former des haies vives autour des jardins. Une particularité remarquable de ce fruit, c'est que si l'on en mange sans en ôter l'embrion, on tombe presque sur le champ dans un profond assoupissement, mais comme c'est dans l'embrion seul que réside la qualité narcotique; on peut manger le fruit sans danger pourvu qu'on ait la précaution de le dépouiller de son germe.

TORCHES DE RESINE.

BEAUCOUP d'insulaires de la mer du Sud s'éclairent la nuit au moyen de torches de résine sans mèche. Elles donnent peu de fu-

mée et une lumière assez vive; leur durée est d'environ trois heures, et comme la matière est très abondante, le prix des torches est d'une extrême modicité. Elles consistent en un cylindre long de quinze à vingt pouces, de la grosseur de nos flambeaux, plein de la résine qu'on tire d'un bel arbre de l'espèce des *cycas* et désigné par le naturaliste Rumphius par le nom de *dammara alba*. Quant au cylindre, il ne se compose que d'une feuille de sagouer roulée sur elle-même. Comme cette enveloppe se réduit en charbon à mesure que la résine se consume, il faut avoir soin d'enlever de temps en temps la partie brûlée, à peu près de la même manière que chez nous on retranche une partie du lumignon. Les naturels appellent *dammer* la résine et l'arbre qui la produit.

CYGNES GRIS.

ON trouve dans les contrées septentrionales de la Nouvelle-Hollande des cignes d'un très beau gris cendré. Ils sont un peu moins gros que les cignes blancs ou noirs. Ils ont les pattes rougeâtres et le bec noir, excepté à sa naissance où il existe un renflement dont la

de couleur est jaune. Ces cignes se réunissent en troupes.

ARCHIPEL DES NAVIGATEURS.

L'ARCHIPEL des navigateurs, découvert par Bougainville, se compose de plusieurs îles, riches des dons de la nature et couvertes d'habitans; elles s'étendent de l'est à l'ouest sous le quatorzième degré de latitude méridionale et du cent soixante-douzième au cent soixante-quinzième degré environ de longitude occidentale. Les îles situées du côté de l'est n'offrent de toutes parts que des rives escarpées, hautes d'environ deux cents toises, mais couvertes de la base au sommet d'arbres touffus et du plus beau vert, parmi lesquels se distinguent un grand nombre de cocotiers. Les maisons des insulaires sont bâties à mi-côte; là elles jouissent d'une température plus douce et d'un coup d'œil magnifique, auprès des maisons on aperçoit des rizières cultivées; elles produisent des ignames et des patates. La mer sur les côtes est d'une grande profondeur, à moins d'un mille du rivage on a plus de cent brasses.

Les pirogues de ces insulaires vont très-à la voile, mais elles chavirent fort ai-

sément et presque à chaque instant ; cela vient de ce qu'elles sont très-étroites, de sorte que l'équilibre est difficile à garder pour peu que la mer soit agitée ; mais comme les insulaires sont excellens nageurs, ils s'inquiètent peu de cet accident : ils soulèvent la nacelle par-dessus leurs épaules, vident ainsi l'eau qui l'avait submergée, et la remettent à flot.

Ils sont d'une haute stature, la taille moyenne étant de cinq pieds sept ou huit pouces ; leur teint est basané ; leurs cheveux non frisés, sont relevés sur leur tête, mais leur physionomie est dure et farouche. Ils sont ou paraissent très-industrieux, et ce qui augmente le mérite de leurs ouvrages, c'est qu'ils les font sans le secours de nos instrumens qu'ils ne connaissent pas et qu'ils n'estiment en aucune manière parce qu'ils ignorent le secours qu'on en tire. Ils vendirent La Pérouse un vase de bois, plein d'huile de coco et si bien travaillé qu'on eût cru impossible de le façonner à la main et sans employer le tour. L'instrument dont ils se servent consiste en une petite hache de basalt très-fin ; ils neissent pas de donner à leurs ouvrages un poli si parfait qu'on les prendrait pour enduits de vernis ; il est probable que chacun des ustenciles qu'ils fa

triquent ainsi leur coûte plusieurs mois de travail.

L'herbe de leurs prairies leur sert à faire les nattes et même des étoffes qui ont presque la finesse et la flexibilité de nos toiles. Les femmes ne sont guère vêtues que d'une de ces nattes qu'elles ceignent autour de leurs corps. Elles paraissent presque toutes grandes et bien faites, leurs traits ont beaucoup de régularité, et leur physionomie annonce la douceur et la complaisance, ce qui les fait singulièrement contraster avec les hommes dont la figure exprime toujours la colère, le mécontentement et l'orgueil.

Le langage de ces insulaires a beaucoup d'analogie avec celui des Malais des Philippines et des autres îles plus voisines du continent : aussi est-on aujourd'hui généralement persuadé que tous les insulaires de la mer du Sud proviennent en partie des colonies malaises qui à diverses époques, toutes très-éloignées, ont fait la conquête de leurs îles. Quant à cette race d'hommes noirs à cheveux laineux qu'on trouve dans l'intérieur de l'île Formose et de l'île Luçon, il paraît qu'elle descend des Indigènes qui parvinrent à se soustraire au joug des Malais en s'enfonçant dans les montagnes. Dans les îles où la conquête a trouvé moins de résistance les vaincus se sont mêlés avec les vainqueurs, ce qui a formé une es-

pèce mixte dans laquelle on ne reconnaît plus les traits caractéristiques auxquels se distinguaient les deux races primitives. Dans l'archipel des Navigateurs, ces deux races conservent encore leur physionomie particulière dans un petit nombre d'individus et de familles.

INSULAIRES DE MOWI.

ON donne le nom de Mowi ou Mouï à l'une des îles de l'archipel de Sandwich, situé à 17° 20' 30" de latitude septentrionale et 155° 20' de longitude ouest. Cette île de même que toutes celles qui composent cet archipel fournit abondamment à ses habitans tout ce qui leur est nécessaire pour leur subsistance ; mais malgré cette fécondité du sol et la douceur constante du climat, les insulaires, presque tous en proie à deux maladies dévorantes, se présentent à l'extérieur souffrant et malheureux qui ne trahit l'impression de plaisir que donne l'aspect du pays qu'ils habitent. La lèpre est l'une de ces maladies ; l'autre, à ce qu'on prétend, a été communiquée par les navigateurs européens qui, en abordant sur leurs côtes, trouvaient infectés. Ce qu'il y a de plus

cheux pour ces peuples, c'est qu'il ne paraît pas qu'ils emploient aucun moyen curatif.

La taille commune des Mowiens n'excède guère cinq pieds deux pouces, mais ils sont fortement musclés ; leurs bras nerveux , leur barbe touffue, leur corps velu comme celui d'une bête fauve, tout annonce que la nature leur a donné une excellente constitution ; il est malheureux que de cruelles maladies qui pourraient être facilement extirpées contrarient ses vues bienfaisantes. Ils ont généralement les sourcils épais, les yeux noirs, les pommettes proéminentes, le nez épaté, la bouche grande, les lèvres épaisses, les dents grosses, mais bien placées. Leurs cheveux sont très noirs ; ils les coupent de manière à leur donner l'apparence d'un casque ; ceux auxquels ils laissent toute leur longueur, en représentent assez bien la crinière ; mais l'extrémité flottante est de couleur rousse, ce qu'on attribue à l'action de quelque acide végétal dont ils se servent.

On voit parmi eux beaucoup d'individus auxquels il manque une ou deux dents. On a supposé qu'ils se les arrachaient à la mort de quelqu'un de leurs parens pour témoigner leur douloureux regret, comme en pareille circonstance les insulaires de l'archipel des Amis se coupent une ou deux phalanges de

leur petit doigt; mais cette supposition n'est fondée sur aucune preuve; il est plus vraisemblable que la chute des dents tient chez eux à une affection morbifique.

La taille des femmes est beaucoup plus petite que celle des hommes, elle est assez mal prise, ce qui répond aux traits grossiers de leur visage, et à la lourdeur de leur démarche et de leurs manières.

Les individus des deux sexes se peignent et se tatouent la peau du haut en bas; ils ont les oreilles et la cloison du nez percées, et ils passent de grands anneaux dans les ouvertures. Quant à leur caractère, il paraît assez doux; du moins les navigateurs qui les ont visités les ont trouvés affables, prévenans et pleins de bonne foi, ce qui est bien rare chez les insulaires de la mer du Sud qui, de même que les Malais leurs ancêtres, sont querelleurs, voleurs, cruels et perfides.

COUTEAU DES ANTROPOPHAGES DE LA MER DU SUD.

Les prôneurs des sauvages révoquent en doute qu'il existe des peuplades féroces qui mangent leurs prisonniers; mais les voyageurs modernes ont vu tant d'exemples de cette coutume barbare qu'on ne saurait en contes

ter l'existence. Si les mers du Sud, dans leurs innombrables îles, ont montré quelquefois des hommes d'un caractère doux et confiant, bien qu'ils n'eussent eu d'autres instituteurs que la simple nature, elles ont fourni plus souvent le triste spectacle d'hommes sauvages et corrompus, de mœurs farouches, d'un caractère perfide, aimant à répandre le sang de leurs ennemis, et ne s'épargnant pas eux-mêmes au moindre sujet de mécontentement qu'ils se donnent. On devait s'attendre à trouver parmi ces derniers des antropophages, et malheureusement on ne s'est point trompé. Les habitans de la Nouvelle-Calédonie ne font point mystère de leurs goûts dépravés, et lorsqu'on a trouvé chez eux des os humains, débris d'un festin horrible, ils sont tous convenus du plaisir qu'ils prennent à dévorer leurs ennemis, après avoir jeté sur le feu leurs membres encore tout palpitans. Ils ont même fait voir l'instrument qu'ils emploient pour mettre en pièces la victime.

C'est un morceau de serpentine très dure, long de sept à huit pouces, naturellement niuce ou aminci à force de travail, tranchant sur les bords, de forme elliptique, et d'un poli parfait. Cette lame de pierre est percée de deux trous dans lesquels on introduit des liens qui la tiennent fixée à un morceau de

bois qui s'emmanche par un bout dans une noix de coco. Les attaches sont faites avec le poil de la chauve-souris. C'est à l'aide de cet instrument qui porte le nom de *aboutet*, de même que leurs tombeaux, qu'ils fendent le ventre de leurs prisonniers, et qu'après avoir arraché et jeté les intestins, ils lui coupent les bras et les jambes et divisent le tronc en plusieurs quartiers. Comme les parties musculuses sont celles qu'ils préfèrent, ils réservent pour leur chef les bras et les jambes, où les muscles sont plus sensibles et plus abondans.

MASQUES DE GUERRE.

Les Nouveaux-Calédoniens fabriquent de masques ou faux visages dont ils font usage dans leurs incursions sur les terres de leur ennemis, ou même lorsqu'ils ont quelque vengeance particulière à exercer. Ces masques sont taillés dans un morceau de bois de cocotier; l'extérieur en est sculpté de manière à figurer un visage d'homme; mais comme ces sculptures sont beaucoup mieux faites que celles qu'on voit sur les portes de leur cases, il est à présumer que ces masques leur viennent des îles Fidji, où les arts sont beaucoup plus avancés que chez eux, et d'o

ils reçoivent, de leur propre aveu, la plupart des objets qu'ils possèdent.

On ne peut guère se rendre raison du motif qui détermine les Calédoniens à cacher leurs visages aux ennemis qu'ils vont attaquer, car il ne peut que leur importer peu d'être ou de n'être pas reconnus; ils n'y peuvent avoir qu'un intérêt trop éloigné pour qu'il soit capable d'exciter leur prévoyance. On ne peut dire non plus que ce soit là une arme défensive, puisqu'ils ne sortent pas même de vêtemens sur les autres parties de leur corps. Ce qu'on sait de leur naturel féroce ne permet de former qu'une seule conjecture : c'est qu'ils se servent de ces masques pour se surprendre entre eux, et pour que le meurtrier ne reste point exposé aux ressentimens des amis de la victime.

ADRESSE DES SAUVAGES A LANCER LEURS ZAGAIÉS.

PARMI les insulaires de la mer du Sud, il est qui font usage de l'arc et des flèches; autres, en tout aussi grand nombre, ne connaissent pas le premier de ces instrumens; aussi leurs armes ne consistent-elles qu'en lances et en zagaies. Celles-ci sont longues

de douze à quinze pieds, d'une seule pièce de bois qui n'a guère que neuf lignes d'épaisseur vers le milieu, et se termine en pointe aux deux extrémités. Pour lancer la zagaie avec plus de force et lui communiquer une plus grande vitesse, ils se servent d'un procédé simple mais industriel.

Ils ont une espèce de corde très élastique, faite de bourre de coco et de poil d'animaux ils attachent un bout de cette corde à leur index, et font entrer la pointe de la zagaie dans une espèce de poche qui se trouve à l'autre bout de la corde; saisissant ensuite l'arme par le milieu, et la poussant en arrière aussi loin que l'élasticité de la corde peut le permettre, ils la lancent en avant avec force, et ils aident à cette première impulsion en tirant vivement la corde dans le même sens, ce qui lui donne à peu près l'effet d'une fronde.

PIROGUES DE LA MER DU SUD.

LES insulaires de la mer du Sud ont de nombreuses pirogues de plusieurs dimensions, mais toutes construites à peu près sur le même plan. Les plus ordinaires ont environ vingt pieds de long sur deux pieds de large et tout au plus un pied de profondeur. Elles sont d'une sei-

pièce taillée dans un tronc d'arbre. Pour relever les bords de leur nacelle, les insulaires placent de champ sur les deux côtés une planche assez mince, plus large aux extrémités qu'au milieu, ou bien si la largeur de la planche est égale dans toute sa longueur, ils en placent une seconde sur la première, mais seulement aux deux extrémités de la barque, c'est-à-dire à la proue et à la poupe.

On remarque ordinairement sur la surface extérieure de ces planches des figures d'animaux grossièrement sculptées. L'extrémité antérieure de la pirogue est presque toujours terminée par une tête d'oiseau au-dessous de laquelle ces insulaires attachent une touffe ou guirlande de feuilles teintes en rouge.

Ces pirogues sont très facilement culbutées par les vagues, mais cet accident embarrasse peu ceux qui les montent; excellens nageurs, ils élèvent la nacelle par-dessus leur tête, vident l'eau qu'elle contient et la remettent à flot aussi aisément qu'elle est submergée.

Les pirogues à balancier ne diffèrent des autres que par une longue pièce de bois posée en travers sur la nacelle et présentant à ses extrémités assez de surface pour que si la pirogue s'incline d'un ou d'autre côté le bout

du balancier trouve une résistance capable de la soutenir en équilibre.

Quelques insulaires ont de doubles pirogues. Ce sont deux pirogues mises côte à côte et jointes ensemble par des traverses de bois recouvertes de planches; beaucoup moins sujettes à chavirer que les pirogues simples, elles sont plus propres à tenir la haute mer; quelques-unes s'éloignent de plusieurs lieues du rivage. Elles vont à la voile et à la rame. Le mât est fixé entre les deux pirogues, aux traverses qui les unissent.

VOLCAN DE LA NOUVELLE-BRETAGNE.

Le navigateur Dampierre avait reconnu sur une île située non loin de la pointe occidentale de la Nouvelle-Bretagne, un volcan qui jetait beaucoup de flammes et de laves. Quand la frégate française *la Recherche* passa près de cette île en 1793, ce volcan paraissait éteint, mais il en existait un autre à deux ou trois lieues de distance, sur un îlot de forme conique également observé par Dampierre, qui n'y avait pas vu d'indices de feux souterrains.

Ce dernier volcan était alors en pleine éruption. Une fumée épaisse teinte de plu

sieurs couleurs, parmi lesquelles on distinguait surtout celle du cuivre, s'élevait en tourbillonnant à une hauteur prodigieuse. Vers le milieu du jour le cratère vomit une grande quantité de matières embrasées qui du haut de la montagne tomba comme un torrent de feu dans la mer. Le choc de la lave brûlante fit aussitôt bouillonner les eaux qui s'élevèrent sous la forme de nuages d'écumes, d'une blancheur éclatante.

Ce magnifique spectacle ne fut vu qu'à la clarté du jour qui nécessairement nuisait à son effet. La nuit, il aurait offert un plus haut degré d'intérêt parce que tous ses détails auraient été mieux sentis.

LES NOUVEAUX HOLLANDAIS.

Les habitans de la Nouvelle-Hollande, dit le capitaine Cook, sont bien faits, sveltes, vigoureux, actifs, agiles. Leur voix est douce et agréable; leur teint est brun cuivré; mais la boue dont ils se barbouillent le fait paraître noir; leurs dents sont belles, leurs cheveux noirs et longs; leur barbe est puffy; quand elle est trop longue, ils la brûlent. Ils ont le nez moyen, de même que les lèvres. Ils se percent la cloison du nez et ils y portent un os long de cinq ou six pou-

ces et de la grosseur du doigt; ils attachent le plus grand prix à ce singulier ornement. Ils se parent encore de colliers de coquillages, de bracelets, de petites cordes autour des bras, de cordons de cheveux qui serrent leur ceinture, de plaques d'or qui tombent sur la poitrine. A ces ornemens, ils ajoutent le tatouage; des taches, des raies rouges ou blanches, en rond, en sautoir, ou tombant du haut en bas.

M. Péron qui les a visités long-temps après le navigateur anglais leur a trouvé une physionomie expressive et mobile, sur laquelle se peignent vivement leurs passions et jusqu'aux sensations du moment. Ils ont l'air farouche lorsqu'ils menacent, sombre et perfide lorsqu'ils soupçonnent, gai jusqu'à la folie quand ils sont contens. Les hommes âgés ont en général un aspect dur et sauvage; mais dans tous les individus, en quelque temps qu'on les observe, on trouve caché dans leurs yeux et dans leur maintien quelque chose de sinistre qui répond bien au fond de leur caractère.

Les femmes, dit encore M. Péron, sont d'une laideur horrible et de la plus dégoûtante malpropreté. Elles se poudrent la tête et la figure de charbon broyé. Quand elles accouchent de deux enfans, elles étouffent toujours celui qui leur paraît le plus

faible. M. White qui accompagna le commodore Philips n'en fait pas un portrait plus flatteur, et M. Collins ajoute que lorsqu'une d'elles vient à mourir laissant des enfans en bas âge, les barbares qui se disent leurs pères leur écrasent la tête avec une grosse pierre afin de s'épargner le soin de les nourrir et de les élever.

Les peuples de Van-Diémén sont plus féroces encore que les Nouveaux-Hollandais dont le détroit de Bass les sépare. Les premiers sont plus noirs, ont la tête plus grosse, un peu laineuse, présentent des extrémités faibles, n'ont ni vêtemens, ni habitations fixes, ni principes de conduite ou de morale. Ils ressemblent assez aux *hommes des bois* (1) que M. Paterson a observés dans les montagnes Bleues, et que les naturels des environs de Sidney désignent sous le nom de *Bédia-gal*.

Tous ces insulaires haïssent et repoussent les étrangers, et malgré leur apparence de douceur et de bonne foi les Européens sont obligés de se tenir constamment sur leurs gardes, s'ils ne veulent devenir victimes d'une confiance imprudente en des hommes qui les regardent comme des ennemis, et ne s'abstiennent de violence envers eux qu'au-

(1) Voyez cet article.

tant qu'ils sont retenus par la crainte. Beaucoup de faits particuliers rapportés par les voyageurs ne permettent point de douter de leur perfidie ni de se méprendre à leurs intentions.

Le Nouveau-Hollandais a très-peu d'idées, parce qu'il a très-peu de besoins. Se nourrir et se reposer sont toute l'occupation de sa vie. La pêche, la chasse, les fruits des arbres lui fournissent à toute heure les alimens qui lui sont nécessaires ; quant au repos, il le prend partout où il se trouve. Un arbre qui l'abrite du vent ou du soleil, ou tout au plus quelques branches entrelacées sur sa tête, c'est tout ce qu'il cherche, tout ce qu'il demande. Vivant sous un climat chaud, il ne lui faut pas d'autre toit ; ignorant ou dédaignant l'usage des vêtemens il ne connaît ni ne désire les jouissances du luxe ; de l'ocre, de la poussière de charbon, de l'huile puante font tous les frais de sa toilette. Un bâton pointu ; une lance, une hache de pierre composent sa richesse. Ses idées ne peuvent donc rouler que dans un cercle bien étroit. Ce défaut d'idées ne favorise pas le développement de son intelligence : sans intelligence, sans idées, il n'a pas besoin d'un vocabulaire étendu. Quelques mots lui suffisent pour se faire entendre et pour entendre les autres.

Cette pauvreté d'expression, cette absence de mots permettent à chaque peuplade d'avoir un idiome particulier. Aussi arrive-t-il rarement que deux peuplades voisines se comprennent, et l'on peut assurer qu'il n'y a point dans la Nouvelle-Hollande de langue générale au moyen de laquelle on se puisse faire entendre d'une contrée à l'autre, comme cela arrive dans les mers du Sud à ceux qui possèdent la langue malaise.

Les Nouveaux-Hollandais et surtout leurs femmes sont habiles à imiter ou à contrefaire les personnes qu'ils voient ou qu'ils entendent. Ils saisissent parfaitement leur air, leur démarche, jusqu'aux inflexions de leur voix, et ils les rendent avec une vérité frappante.

Ils n'ont point d'autres médecins que leurs sorciers ou devins. Tous les peuples sauvages ont eu parmi eux des imposteurs qui se vantant d'un art qu'ils n'ont pas, vivent sans travail de l'impôt qu'ils établissent sur la curiosité crédule et superstitieuse. Quand ils sont attaqués de quelque mal ils laissent à la nature le soin de réparer le désordre. S'il faut que la nature soit aidée, ils font une forte ligature à la partie souffrante, la piquent avec un os pointu, et font couler l'humeur par expression ou même par une forte

aspiration. Si tout cela ne suffit point, ils serrent la ligature jusqu'à ce que le membre, privé de toute nourriture, se flétrisse et tombe de lui-même.

Ils sont superstitieux à l'excès; ils ont surtout grand peur du *bogle* ou le diable; cela va au point qu'ils n'osent point sortir seuls de leurs cases pendant la nuit.

Tous ces peuples vivent par tribus ou par hordes dont les plus nombreuses ne comptent pas plus de cent individus; la plupart n'en ont pas cinquante. Ils mènent une vie misérable où ils ne se dédommagent des privations que par le plaisir de céder à leur paresse; et ce genre de vie ne saurait aider aux progrès de la population. Si l'on ajoute à cette cause l'habitude où ils sont d'immoler une partie de leurs enfans, les guerres interminables qu'ils se font de peuplade à peuplade, les rudes famines auxquelles ils sont exposés par les émigrations périodiques des poissons, si elles surviennent dans une année orageuse où les récoltes ont péri, l'on sera peu surpris que la Nouvelle-Hollande ait si peu d'habitans. D'ailleurs les tribus de l'intérieur ne tirent aucun avantage des productions maritimes; ils sont réduits à ce que leur donne la terre. Aussi les voit-on faire une guerre cruelle aux lézards, aux serpens, aux grenouilles et jusqu'aux araignées qu'ils

dévoient de même que les Nouveaux-Calédoniens.

Avec de tels alimens il n'est guère possible qu'ils acquièrent de la force et de la vigueur, et ils en ont beaucoup moins sans doute que le célèbre Cook ne l'a supposé. M. Péron répond par des faits à des assertions : il a soumis des insulaires et des Européens aux épreuves du dynamomètre, et de ses expériences il est résulté que de tous les habitans des terres australes, ceux du Diémen et de la Nouvelle-Hollande sont les plus faibles et qu'ils le sont infiniment plus que les Européens.

M. James Grant, observateur judicieux, mais en général trop indulgent dans ses jugemens sur les *bons sauvages*, n'ose pas convenir qu'ils soient mangeurs d'hommes. Lui-même pourtant cite des faits qui ne paraissent pas laisser de place au doute. Il a vu des ossemens humains grillés et à moitié rôtis ; plusieurs naturels lui ont assuré qu'ils mangeaient leurs ennemis tués dans un combat ; ils ont décrit d'une manière imitative et très-horriblement expressive les procédés qu'ils emploient pour dépecer la victime ; d'autres pris sur le fait ont convenu de la vérité, de l'air dont on reconnaît une chose toute naturelle et autorisée par un long usage. Qu'était-il besoin d'autres pren-

yes, surtout quand on pense que ces insulaires sont souvent exposés à manquer d'alimens; et que la coutume dont il s'agit ici leur est commune avec les habitans de la Nouvelle-Zélande, peu éloignés d'eux, ceux de la Nouvelle-Calédonie, de la Nouvelle-Guinée et, l'on peut dire, de la plus grande partie des îles de la mer du Sud, peuplées par la race primitive des noirs de l'Océan.

PARTICULARITÉS DES ILES MOLUQUES.

L'ILE de Ternate passe pour la principale de cet archipel. Son sol, constamment agité par un volcan, produit du soufre, et se couvre en partie de cendre et de laves. Il ne laisse pas d'être assez fertile. On y trouvait autrefois la noix muscade et le gérofle; mais les naturels en ont arraché ou détruit tous les plants, en haine des Européens qui recherchent ces épiceries. Les rivages de l'île sont tout couverts de grands arbres qui sont liés ensemble par des bambous, et forment une barrière presque impénétrable. Ces arbres servent de retraite à des perroquets blancs très-criards.

Une singularité bien digne de remarque, c'est que Ternate qui manque absolument

de rivières et de sources, a un lac d'eau douce voisin du bord de la mer ; et, chose bien étonnante, ce lac hausse ou baisse avec le flux et le reflux, ce qui ne permet pas de douter qu'il n'y ait quelque communication souterraine entre le lac et la mer, quoique leurs eaux ne se mêlent point. Si, comme je le suppose, cette communication existe, on pourrait penser que les eaux de la mer augmentant de volume et acquérant plus de poids en proportion de cet accroissement, exercent sur les eaux du lac une pression plus forte, et les obligent ainsi à remonter ; et si les eaux du lac et de la mer ne se mêlent point, c'est peut-être parce que ces dernières ayant une plus grande pesanteur spécifique, occupent la partie inférieure du lac.

L'île de Tidor a aussi un volcan ; mais du pied même de la montagne embrâsée, coulent plusieurs ruisseaux dont l'eau est très saine dès qu'elle est refroidie. Les habitans tirent encore de l'eau d'un de leurs arbres qu'on nomme apilaga. Cette eau a une teinte fortement verdâtre, ce qui n'empêche pas qu'elle ne soit bonne.

L'île de Banda a la forme d'un fer à cheval. Ses rivages produisent le muscadier, dont le feuillage au fond bleu se mêle de teintes noires, rouges et dorées. Celle d'Am-

boine est la plus importante de toutes les Moluques, autant par son étendue que par la fertilité de son sol qui produit le gérofle et la muscade, du riz, des cocos, des citrons, des oranges, des cannes à sucre, et beaucoup d'autres fruits.

Quand les Anglais s'emparèrent d'Amboine en 1796, cette île comptait près de cinquante mille habitans, sur lesquels les deux tiers étaient mahométans ou idolâtres. Le teint des naturels est noir tirant sur le jaune. Ils portent tous un grand chapeau fait de feuille de latanier; celui des femmes, dit Sonnerat, a sept ou huit pieds de circonférence. Les Moluquois diffèrent beaucoup par les traits, les mœurs et les habitudes des Papous leurs voisins. Ceux-ci sont grands et robustes, d'un noir luisant, braves mais sanguinaires.

Les aromates et les épiceries des Moluques sont connus partout. Leur vente exclusive fut pendant long-temps pour les Hollandais une source féconde de richesse. Dans leur politique étroite autant qu'intéressée, ils ont fait plusieurs fois des tentatives que la nature a toujours rendues infructueuses, pour détruire en tous lieux les gérofliers et les autres plantes aromatiques; plusieurs fois ils ont porté le fer et la flamme dans les îles voisines d'Amboine et de Ternate, mais tous leurs efforts n'ont abouti qu'à leur donner le regret d'avoir

commis des dévastations inutiles, dignes d'un peuple de Vandales. Les Moluques, la Nouvelle-Guinée, la terre des Papous, les îles qui remplissent l'immense intervalle que la nature a mis entre ces contrées, ont continué de produire les épiceries.

FRUIT DES MARIANES.

Le *rima* est un fruit précieux pour les habitans de ces îles ; ils s'en servent au lieu du pain qui leur manque. Ce fruit, de la grosseur d'un melon et de la couleur des dattes, est tout hérissé de piquans, et renferme un noyau blanc. La manière de le préparer consiste à le faire rôtir ou bouillir, comme nous faisons nos marrons. On peut le garder cinq ou six mois sans que sa substance s'altère. On dit qu'il a le goût de la figue d'Inde.

Le doucdou est un autre fruit qui offre à ces insulaires de grandes ressources. Il a la forme et la grosseur d'une poire. La pulpe en est blanche et molle ; on y trouve quinze noyaux qu'on fait rôtir, et qui ont le goût de la châtaigne.

EXEMPLE D'AFFECTION MUTUELLE DANS LES ANIMAUX.

L'AFFECTION d'un individu pour un autre individu de son espèce n'est pas un sentiment exclusivement donné à l'homme ; souvent on le voit régner avec force entre les animaux. La nature, mère commune de tous, n'a voulu sans doute refuser à aucun les douces jouissances qui naissent de l'amitié.

Le voyageur La Billardière qui montait l'une des frégates envoyées à la recherche de La Pérouse, en cite deux exemples remarquables. Deux goélands, de l'espèce que Buffon appelle *bourgmestre*, et à laquelle Linné donne le nom de *larus-fuscus* (mouette noirâtre), étaient venus s'abattre sur un rocher, dans une île voisine de la côte de la Nouvelle-Hollande. L'un d'eux, c'était la femelle, fut tué d'un coup de fusil. Epouvanté d'abord par le bruit de l'explosion, le mâle prit la fuite ; bientôt s'apercevant que la femelle ne le suivait pas, il vint reprendre sa première place et attendre qu'un second coup unît son sort à celui de sa compagne.

« J'avais tiré avec du plomb, dit ce voyageur, un veau marin qui était caché assez loin de moi ; il se sentit blessé, et se méfiant de ses forces, il n'osa se jeter à l'eau ; j'étais

si bien caché qu'il ne pouvait m'apercevoir. Bientôt j'en vis un autre très-gros qui, attiré par les cris du blessé, vint lécher tous les endroits d'où son sang coulait. Cet animal se laissait faire comme s'il en eût éprouvé quelque soulagement; mais à la vue d'une chaloupe qui s'approcha d'eux, ils se jetèrent à la mer.

« Peu de temps après j'en distinguai d'autres qui s'avançaient vers les bords du rivage; ils ne manquaient jamais, avant de se risquer à gagner la terre, d'élever au-dessus de l'eau près de la moitié de leur corps, et ils se tenaient quelque temps dans cet attitude en flairant et regardant de toutes parts, pour tâcher de reconnaître s'il n'y avait pas de danger pour eux à venir se reposer sur les rochers.

SEL MARIN A CENT TOISES D'ÉLEVATION.

Sur une roche de granit qui s'élève du fond de la mer près de la côte méridionale de la Nouvelle-Hollande, vers le trente-quatrième degré de latitude sud, et le cent vingt-unième de longitude à l'est de Paris, à la hauteur perpendiculaire de plus de cent toises au-dessus du niveau de la mer, on trouve plusieurs cavités remplies d'une eau très-lim-

pide, mais très-salée; des cristaux de sel marin qui en couvrent les bords annoncent la nature de ces eaux, ce qui au premier aspect offre un phénomène d'autant plus singulier, que de la fente d'une roche voisine on voit jaillir une petite source d'eau douce peu abondante, mais de la meilleure qualité. Voici comment le prodige s'explique. La mer brise avec violence contre le pied des rochers. Atténuée par le choc, l'eau s'élève à une grande hauteur; les parcelles les plus déliées et les plus légères sont entraînées et soulevées par l'air, qui les dépose en petites gouttes sur la cime des mêmes rochers, ou plutôt les laisse retomber sous la forme d'un léger brouillard. Cette eau se réunit dans les creux qui se trouvent à la surface du sol; elle y dépose à la longue les sels dont elle est chargée, et l'action du soleil favorise cette simple opération de la nature.

LE *LEPTOSPERMUM*.

Le leptospermum de la Nouvelle-Hollande à feuilles argentées et à fleurs d'un rouge éclatant, est un petit arbuste ou devient un arbre superbe, suivant qu'il croît sur un terrain sec et aride ou qu'il s'élève sur un sol humide et marécageux. Sous la dernière for-

me, il acquiert quelquefois jusqu'à cent pieds de hauteur; mais il offre une singularité remarquable: c'est que la grosseur de son tronc n'a guère que vingt pouces de diamètre, y compris une écorce épaisse de plus d'un pouce. Une autre particularité du leptospermum se fait voir dans l'écorce même, qui se compose d'un grand nombre de lames délicées posées les unes sur les autres comme les feuillets d'un livre, et non moins faciles à se détacher. Ces lames sont aussi minces que le papier le plus fin.

Cette organisation de l'écorce, particulière à la Nouvelle-Hollande, se retrouve dans quelques autres arbres de la famille des myrtes ou de l'espèce des protées (*protæa argentea*); mais seulement dans cette contrée.

RESSOURCES DE L'INDUSTRIE.

CE n'est que depuis un petit nombre d'années que les insulaires répandus sur l'Océan Pacifique connaissent le fer, et les outils de ce métal qui donnent tant de puissance à l'industrie humaine chez les peuples civilisés et avancés dans les arts. Pour suppléer à ces outils sans lesquels un ouvrier ne saurait façonner, à son gré ni le bois ni la pierre ni les métaux,

ces insulaires se servaient de dents de requin emmanchées d'un morceau de bois. Avec cet instrument si imparfait, ils exécutaient d'assez beaux ouvrages en bois et les ornaient de dessins et de ciselures. Ils donnaient ensuite le poli au moyen du frottement ; ils se servaient pour cela de la pierre-ponce.

Quant à la taille des pierres, ils la leur donnaient assez bien au moyen du verre volcanique dont la dureté se prêtait à ce genre de travail ; il est vrai qu'ils avaient soin de choisir les pierres tendres et disposées par couches comme l'ardoise.

VILLAGE CALÉDONIEN.

Les Calédoniens de la mer du Sud construisent leurs habitations au milieu des forêts de cocotiers dont leur île abonde. Ce sont de mauvaises huttes d'environ huit ou dix pieds carrés, consistent en quelques branches recouvertes de feuillage ou de paille. Quelques-unes sont entourées d'une palissade dont les pétioles des feuilles du cocotier leur fournissent les matériaux ; cette palissade, à deux pieds environ des côtés de la case, forme une petite galerie extérieure qui en suit les contours. Cinq ou six de ces cases, quelquefois un plus grand nombre, composent un

village et renferment probablement une tribu de plusieurs familles.

Quand ces insulaires veulent construire une case, ils préparent d'abord une aire qu'ils applanissent et qu'ils élèvent d'un pied ou deux au dessus du sol. Au milieu de cette aire ils plantent un mât de deux ou trois pouces d'épaisseur; l'extrémité supérieure de ce mât supporte le bout de quelques perches fichées en terre autour de l'aire et recourbées en arc à leurs sommités. La couverture de la case a deux pouces au moins d'épaisseur, ce qui suffit pour mettre à l'abri de la pluie ceux qu'elle renferme. La porte est la seule ouverture qu'on y laisse, et elle n'a guère que trois pieds de haut sur un pied et demi de large. Elle est formée par deux montans de bois sur lesquels on voit ordinairement des sculptures grossières qui représentent presque toujours une tête d'homme. Les côtés de la case dans l'intérieur n'ont que trois pieds d'élévation comme la porte; dans le milieu la toiture s'élève en forme de cône ou de pyramide.

Chaque village a dans les environs un lieu commun de sépulture que les habitans nomment *abouet*. Ce sont de petits monceaux de terre qui ne s'élèvent que de huit ou neuf pouces, ce qui indique qu'ils se contentent d'enterrer les corps. Ils couvrent ensuite ces

tombes d'un treillage de bois, comme pour les garantir de toute profanation ou pour en défendre l'accès aux animaux.

ARCHIPEL DE ROGGEWEEN.

CET archipel se compose de plusieurs îles aussi peuplées qu'elles paraissent fertiles. Elles offrent aux navigateurs un aspect ravissant ; couvertes d'arbres fruitiers, de plantes légumineuses de toute sorte, arrosées d'un grand nombre de ruisseaux, elles leur promettent des rafraîchissemens toujours ardemment désirés après un long séjour sur les mers. Les naturels sont armés d'arcs et de flèches, leur teint est d'un brun assez clair ; ils seraient blancs s'ils n'étaient exposés sans cesse aux ardeurs du soleil. Beaucoup moins sauvages que leurs voisins, ils paraissent portés au plaisir et à la gaîté.

Leurs vêtemens consistent en une pièce d'étoffe soyeuse très-bien tissée et ornée de franges qui descendent jusqu'aux talons ; ils couvrent leur poitrine de colliers et de guirlandes de fleurs ; et cette circonstance dépose, ce semble, en faveur de leurs mœurs. Les hommes qui recherchent ou aiment les jouissances pures de la nature ne sauraient avoir d'inclinations féroces. Le Nouveau-Zélandais se fait

une parure des dents des ennemis qu'il a vaincus et dévorés; l'habitant des îles Roggeween, parés de fleurs et couvert d'étoffes qui sont le produit de son industrie, ne se plait pas à répandre le sang.

L'OISEAU DE PARADIS.

L'OISEAU de paradis qui doit probablement son nom à la rare beauté de son plumage se trouve dans les îles de la mer du Sud qui sont à l'orient des moluques, c'est-à-dire vers la terre des Papous. L'oiseau de paradis est un peu plus gros que l'hirondelle et sa forme est à peu près semblable, mais il a tant de plumes qu'il offre aux yeux un assez grand volume. Celles de sa tête ont la couleur de l'or poli, celles de sa gorge le velouté le plus parfait; sa queue et ses ailes forment un brillant panache où toutes les couleurs se déploient.

Les insulaires de la Nouvelle-Guinée qui vont trafiquer aux Moluques y apportent un assez bon nombre de ces oiseaux, mais toujours morts; ils prétendent qu'ils les trouvent ainsi dans leurs îles, le bec planté dans la terre. Pour étonner davantage les acheteurs, ils leur disent que ces oiseaux n'ont point de pieds, et en effet on ne voit pas

sur eux la trace de la place que les pieds ont occupée. On prétend que les vendeurs obtiennent ce résultat en coupant les pieds de l'oiseau tandis qu'il vit encore, et la peau, dit-on, se rejoint si bien que la cicatrice même ne paraît point.

Les Maures, les Persans et les Arabes font le plus grand cas des plumes de cet oiseau; ils en parent leurs turbans et jusqu'aux selles de leurs chevaux : c'est qu'ils attribuent à ces plumes le merveilleux pouvoir d'éloigner les traits ennemis.

LE POHON-HUPAS ou ARBRE A POISON.

CET arbre qui a le port et la feuille de l'ormeau s'élève communément à trente ou quarante pieds de hauteur. Les feuilles sont rudes au toucher et les fleurs naissent à l'aisselle des feuilles. Il croît dans toutes les Moluques où il porte le nom de *antjar* et dans le cœur des forêts de Java. Le poison est le suc laiteux qui découle de l'arbre quand on arrache ses fleurs au ses feuilles; il a la consistance de celui que produisent nos figuiers. Les Javanais prétendent qu'un morceau de sucre avalé au moment où l'on est atteint d'une flèche ou d'une arme empoisonnée arrête les progrès du mal en neutralisant le ve-

nin. Le naturaliste Rumphius raconte dans son ouvrage intitulé : *Flore d'Amboine*, qu'à l'époque de leur établissement aux Moluques les Hollandais atteints de flèches empoisonnées prenaient des excréments humains comme préservatif. Il est possible que la violence qu'il fallait se faire pour vaincre le dégoût causé par un tel remède, et que les nausées ou peut-être les évacuations qu'il produisait amenassent quelque crise salutaire.

On trouve aux Antilles un arbre de la grosseur et de la taille d'un pommier, dont les fruits ronds et vermeils comme la pomme d'api renferme un poison si actif qu'il se communique aux animaux qui en mangent, de sorte que ceux-ci deviennent eux-mêmes capables d'empoisonner. Les Français donnent à cet arbre le nom de mancelinier, les Espagnols l'appellent arbol de mançanillas (arbre à petites pommes). On reconnaît les poissons qui s'en sont nourris à leurs dents livides et noirâtres, et l'on a grand soin de s'en abstenir.

PHÉNOMÈNE LUMINEUX.

COOK décrit ainsi un phénomène qu'il a observé en traversant la mer des Moluques

pour se rendre à l'île de Java. « Tout à coup dit-il, nous vîmes une lueur rougeâtre, mais d'une teinte un peu sombre, s'élever de vingt degrés sur l'horizon. Son étendue ne restait pas toujours égale; on la voyait croître et diminuer par intervalles. A travers ce rideau magnifique déployé sous nos yeux passaient des rayons d'une vive lumière qui, semblables pour la durée à des éclairs rapides, brillaient un moment pour s'éteindre l'instant d'après, et reparaitre ensuite avec plus d'éclat : ce phénomène avait commencé de se montrer à dix heures du soir; il ne cessa qu'après minuit. »

FOURNEAU INDUSTRIEL DE SAVOU.

LES habitans de l'île de Savou, qu'on trouve au sud-ouest de l'île plus connue de Timor, construisent pour faire cuire leurs alimens et fabriquer leurs sucres et leurs sirops, un fourneau économique, bien simple et au moyen duquel avec peu de matières combustibles ils obtiennent à la fois plusieurs résultats. Ils choisissent auprès de leurs cases un lieu abrité des vents dominans, et ils creusent dans la terre un trou horizontal, long d'environ six ou sept pieds, à peu près com

me le terrier d'un lapin. L'une des ouvertures de ce trou est large et spacieuse ; c'est là qu'ils placent le feu ; l'ouverture opposée est petite et ne sert qu'à donner passage à l'air. Sur la partie supérieure de ce fourneau et dans le sens de la longueur, ils pratiquent plusieurs ouvertures rondes, destinées à recevoir les vases où les alimens doivent cuire. Ces vases sont faits en pointe de manière à ce qu'ils ferment hermétiquement l'ouverture sur laquelle on les place. Le feu agissant dans toute la longueur du fourneau, tous les vases sont chauffés en même temps. L'avantage réel que ces insulaires tirent de ces fournaux, c'est qu'ils ne consomment qu'une très-petite quantité de combustible. Quand une fois le feu a été allumé, quelques brins de bois, une tige de plante sèche, une feuille de palmier suffisent pour l'entretenir.

Les cases des Savouens sont construites sur des colonnes ou pieux de bois, hauts de quatre pieds. Des pièces de traverse qui portent par leurs bouts sur la tête de ces colonnes supportent un plancher composé de branches en guise de solives et recouvertes de planches et de nattes. Sur ce plancher s'élèvent verticalement d'autres colonnes qui soutiennent le toit auquel on donne une forte inclinaison, de sorte que l'intervalle du plancher

au toit, qui est de six ou sept pieds dans la partie la plus élevée, est réduit au tiers de cette hauteur à la partie la plus basse. Les côtés restent tout ouverts, soit pour favoriser la circulation de l'air, soit pour que le jour s'introduise dans l'intérieur. L'appartement des femmes occupe le centre de la case; tout autour sont de petites chambres qui ne s'éclairent que par la porte; l'espace qui reste de la porte des chambres à l'extrémité du plancher forme une galerie ouverte. Ces maisons sont toutes construites de la même manière; elles ne diffèrent entre elles que par l'étendue; quelques-unes n'ont que dix-huit ou vingt pieds de long, d'autres ont jusqu'à quatre cents pieds.

Les insulaires sont de petite taille; mais bien faits, vigoureux et agiles; leur teint est brun foncé; ils ont les cheveux noirs et plats leurs traits n'offrent point d'irrégularité. Deux pièces d'étoffe de coton teintes en bleu sur bleu, enveloppent leur corps; mais les bras, les pieds et les jambes ne sont point couverts.

Le sol de l'île est de la plus grande fertilité et son aspect est très beau. Diverses espèces de cocotiers croissent sur les bords de la mer; les collines qui occupent le centre de l'île sont richement boisées de la base au sommet, et les nombreuses plantations de

palmier éventail y forment partout des berceaux, des bocages où les rayons du soleil ne pénètrent point. Le tamarin, le limonier, l'oranger, le manguier, beaucoup d'autres arbres mêlent leurs fruits et leur feuillage à ceux du palmier, et sous leur frais ombrage croissent le maïs, la canne à sucre, le cotor, le tabac, le bétel, toutes les plantes qu'on trouve dans ces mers.

Le palmier-éventail est précieux pour les Savouens. Outre la liqueur qu'ils en tirent et qu'ils nomment *toddy*, ils savent en extraire un sirop agréable, dont les résidus donnent un sucre grossier et rougeâtre qui sert aux usages communs. Les feuilles donnent des paniers, des vases, des nattes, des pipes à fumer; on en couvre les toits des maisons. Le fruit contient trois amandes, bonnes à manger pourvu qu'elles ne soient pas entièrement mures.

Les Hollandais avaient un établissement dans l'île de Savou, ils y entretenaient un agent et quelques soldats.

CASES DE PULO-SÉLAM.

LES cases de cette île que les Européens nomment l'île du Prince, sont comme celles de Savou, construites sur des poteaux de

quatre ou cinq pieds ; mais leur plancher fait de cannes de bambou ne consiste qu'en un treillage solide et à jour. Une forte claie de bambou qui du plancher s'élève jusqu'au toit, sert de clôture. Chaque case a une grande croisée et une porte ; l'intérieur se divise en deux parties qui renferment deux chambres. La première pièce sert de cuisine la seconde est pour les enfans ; le maître et sa femme habitent la troisième ; la quatrième est réservée pour les étrangers. Cette disposition est la même dans toutes les cases ; elle prouve que les insulaires savent honorer et pratiquer l'hospitalité.

Les habitans de Pulo-Sélam ont dans leur idiome un grand nombre de mots qu'on retrouve dans celui de Madagascar. Cette circonstance qui semble indiquer sinon identité d'origine, du moins d'anciennes communications entre les deux peuples, étonne d'autant plus qu'ils diffèrent essentiellement entre eux par les traits et la conformation physique. L'habitant de Pulo, comme le Javanais son voisin, est de couleur olive, et a les cheveux longs ; l'insulaire de Madagascar est noir, et sa tête est couverte de laine, comme chez les Africains.

LA RIVIÈRE HUNTER.

LES côtes de la Nouvelle-Hollande n'en offrent point de plus considérable ; ses eaux sont douces et saines ; son lit large et profond forme une grande baie à l'abri des vents, et les vaisseaux y trouvent un bon mouillage. Mais tout indique ici comme dans les autres rivières de ces vastes contrées , que le Hunter n'a pas un cours bien étendu, et qu'à quelques lieues au-dessus de son embouchure, c'est-à-dire à quinze ou vingt lieues du rivage, il n'offre plus qu'un ruisseau formé des eaux qui tombent des montagnes Bleues. Dans le voisinage de la rivière, tout le pays est marécageux, preuve non équivoque de l'invasion de la mer dans les hautes marées, et l'on peut conclure de là que la baie elle-même n'est qu'un bras de mer. Ce n'est pas tout : les bords de la rivière sont ombragés de très grands arbres qui, à plusieurs marques tracées par les eaux sur leur écorce et aux mousses déposées sur leurs branches, montrent que la rivière, sujette à de grands débordemens, s'élève quelquefois de quarante à cinquante pieds au-dessus du niveau ordinaire. C'est ce qui arrive dans la saison des pluies et des orages ; c'est aussi peut-être ce qui contribue à rendre si fertile

le sol qui environne la baie, lequel s'élève en pente douce à mesure qu'il s'éloigne de l'Océan.

Ce canton est d'une grande importance pour la colonie anglaise de Sydney ; il renferme beaucoup de mines de charbon de terre, très-abondantes et de la meilleure qualité.

MAISON D'UN CHEF OTAÏTIEN.

UNE grande case sans meubles et sans ornemens, ayant vingt pieds de large et quatre-vingts de long ; quelques nattes pour s'asseoir ou pour se coucher : tels étaient l'habitation et les meubles d'Éréti, chef d'un canton de l'île d'Otaïti, quand les Français y abordèrent pour la première fois, vers le milieu du siècle passé. Seulement on remarquait suspendu au toit un cylindre d'osier, long d'environ une aune, et garni de plumes noires ; c'était sans doute une marque de dignité ou de commandement. Au fond de la case, on voyait deux figures de bois grossièrement faites, représentant un homme et une femme, probablement un dieu et une déesse. Elles tenaient l'une et l'autre un piédestal creux, orné de sculptures à jour. Le

bois dont ces idoles étaient formées ressemblait à l'ébène par la couleur et la dureté.

L'OISEAU *CLOCHE*. L'OISEAU *RIEUR*,
ET L'OISEAU *SIFFLEUR*.

PARMI les nombreux oiseaux qu'on trouve sur les côtes méridionales de la Nouvelle-Hollande, il en est qui méritent une mention particulière. L'un d'eux que les Anglais appellent *bell-bird*, est très ordinaire sous le rapport de sa forme et de son plumage ; mais son chant ressemble au tintement d'une clochette, au point de faire illusion à ceux qui l'entendent. Quand plusieurs sont réunis et qu'ils remplissent l'air de leurs cris, ou croirait entendre les nombreuses sonnettes d'un attelage de chevaux.

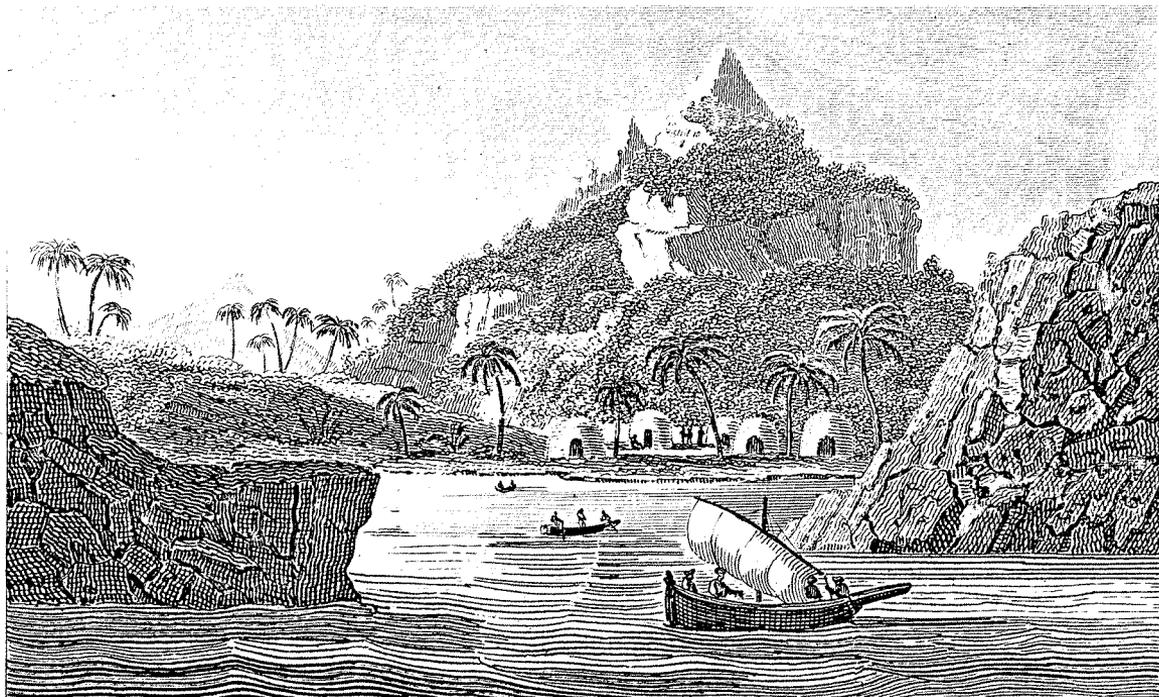
Un autre oiseau non moins extraordinaire, c'est le *laughing-bird* ou oiseau rieur, dont le chant ressemble parfaitement aux éclats de rire d'une personne qui se livre de tout son cœur à un accès de gaîté, et les ah ! ah ! ah ! de l'oiseau sont si frappans de ressemblance, qu'il faut voir ce petit animal et se trouver seul avec lui, pour pouvoir se persuader que c'est lui qui produit le son qui nous trompe. Ce qu'il y a de plus surprenant encore, c'est que ces éclats d'une grosse voix, ces sons

pleins et nourris sortent du corps d'un animal qui n'est pas plus gros qu'une grive. L'oiseau rieur salue tous les matins l'aurore par ses chants, et c'est toujours lui qu'on entend le premier.

L'oiseau siffleur est une espèce de canard plus petit que les nôtres. Quand il vole, il produit par le battement de ses ailes un long sifflement qui lui a valu le nom qu'il porte dans la Nouvelle-Hollande.

PORT OCCIDENTAL.

Ce port, situé sur la côte méridionale de la Nouvelle-Galles, sur le rivage septentrional du détroit de Bass, est parfaitement sûr et peut contenir plusieurs centaines de vaisseaux. Comme l'entrée n'en est pas très-large, il serait facile de le fortifier et d'en défendre l'accès. Il offre l'avantage bien rare que les vaisseaux peuvent y entrer et en sortir en tout temps, de quelque part que le vent souffle, il est d'ailleurs placé dans un pays très fertile, et sous un climat pur et sain. Les naturels ont dans le voisinage un assez grand nombre de gounnis, c'est le nom qu'ils donnent à leurs habitations; ils vivent principalement des produits de leur pêche, et le poisson qu'ils prennent est aussi bon qu'i



Le Port Occidental.

est abondant. La mer y fournit aussi de très gros coquillages.

Les seuls quadrupèdes qu'on trouve dans le pays sont des chiens de très-haute taille; ils ont le poil long et très-fin, mais ils ne se laissent point prendre; ils sont sauvages, presque féroces, et fuient à l'aspect de l'homme.

L'HOMME DES BOIS.

Les montagnes Bleues renferment dans leurs gorges profondes des tribus sauvages que les indigènes de la côte de Sydney regardent comme appartenant à une espèce inférieure; et dans la colonie on les distingue en effet par le nom d'*hommes des bois*. On peut dire que la nature elle-même les a marqués du sceau inaltérable, qui en fait réellement une race particulière; ils ont tous des jambes et des cuisses d'une longueur démesurée et sans proportion avec le reste de leur corps. Quand on les voit grimper sur les arbres ou escalader les rochers les plus escarpés, on dirait que c'est à de tels exercices qu'elle les a destinés en leur donnant de longs membres. Voici comment ils s'y prennent pour se hisser au sommet des arbres. Ils étendent les bras en haut autant

qu'ils le peuvent, et quand ils ont saisi de leurs mains une branche, une excroissance du tronc, ou une entaille qu'ils y ont faite, d'un seul élan ils portent leurs pieds là où ils tiennent les mains. Se relevant soudain, ils recommencent la même manœuvre, et d'élan en élan, ils arrivent bientôt au sommet.

Leur langage est tout-à-fait inintelligible pour les naturels eux-mêmes, et l'on dirait qu'ils poussent des sons inarticulés plutôt qu'ils ne prononcent des mots. Ces sons discordans et rudes sont tels, qu'il est presque impossible de les répéter en les imitant. Ils sont extrêmement voraces et sales, et ils ne portent aucune espèce de vêtement. Le colonel Paterson, qui durant son long séjour à Sydney a eu occasion de voir plusieurs de ces sauvages, les trouve si grossiers, si dépourvus d'intelligence, qu'il ne leur laisse qu'avec peine le nom d'homme qu'ils ne méritent guère mieux que l'orang-outang.

NAGEURS D'OTAITI.

ON a vu des enfans abandonnés dans les bois acquérir la force, la vigueur et l'agilité des animaux qui font leur séjour sur les arbres, grimper, sauter, courir, escalader les rochers les plus escarpés. Cela peut indiquer

jusqu'à quel point les forces de l'homme peuvent monter lorsqu'elles se développent par un long exercice. Les nageurs otâitiens fournissent à cette proposition un nouvel exemple et d'autres argumens. On les voit souvent s'élaner par plaisir au milieu des plus terribles vagues, lorsqu'elles viennent se briser contre les rochers qui presque partout ceignent les bords de leur île. Quand la lame est près d'eux, ils plongent et dans quelques instans, passant par-dessous le flot soulevé, ils se montrent derrière lui, courent au-devant d'une lame nouvelle, plongent encore et gagnent la pleine mer. Ensuite ils s'abandonnent aux vagues qui les portent sur le rivage avec une incroyable rapidité, et près d'être lancés sur les brisans ils recommencent leurs jeux avec une adresse et une vigueur sans exemple.

MONUMENT RELIGIEUX D'OTAITI.

LES Otâitiens ont un grand respect pour les morts; ils leur rendent des honneurs qui ne peuvent s'allier qu'avec des idées religieuses et la croyance d'une vie future, et ils n'ont jamais vu sans inquiétude les Européens s'approcher des lieux où sont déposés les restes de leurs parens et de leurs amis.

Ce sont en général des enclos fermés par des murailles de pierre. Quelques anglais de l'équipage de Cook ayant voulu démolir une de ces murailles pour lester leur vaisseau de ses débris, les naturels qui jusque-là s'étaient montrés doux et timides leur opposèrent une vive résistance ; les Anglais cédèrent. Le chirurgien du vaisseau fut aussi maltraité pour avoir cueilli une fleur sur un arbre qui ombrageait une tombe.

Les chefs de l'île construisent pour eux et pour leurs familles de véritables monumens funéraires. On en vit un de ce genre au nord-ouest de l'île. Il consistait en une plate-forme pavée en dalles de pierre, du milieu de laquelle s'élevait une pyramide haute de cinq pieds. Le sommet de la pyramide était couvert de fruits d'une espèce particulière. Il y avait à côté d'elle une statue de pierre assez mal faite, mais laissant toutefois distinguer les formes et la figure d'un homme ; c'était probablement la représentation de celui qu'on avait enseveli sous le monument. La statue était abritée par un toit de feuillage supporté par quelques pieux. Les Anglais ne trouvèrent pas d'autre exemple dans l'île de la sculpture en pierre.

Non loin de là on voyait une figure d'osier, de sept pieds de haut, ornée du haut en bas de plumes blanches et noires. Sa tête por-

tait une longue chevelure et quatre protubérances en forme de cornes, trois sur le front, une derrière. Les naturels lui donnaient le nom de *Manioc*. C'était une représentation de Mauwe, qui est un de leurs dieux ou *itouas* de seconde classe.

Mais le monument le plus remarquable ou pour mieux dire le seul monument de l'île, c'était le mausolée de la famille royale d'Oamo et d'Obéréa (1). Il se composait comme le précédent, d'une plate-forme et d'une pyramide. La première était carrée, pavée en pierres plates bien jointes et bien polies, entourée de murs de pierre et ombragée de tous les côtés par de grands arbres. La pyramide à quatre faces formait un parallélogramme dont les côtés longs avaient deux cent soixante-sept pieds d'étendue et les autres quatre-vingt-sept; le sommet était terminé en dos d'âne comme le toit d'une maison. On y arrivait par quatre rampes dont chacune avait onze pieds de haut, ce qui faisait quarante-quatre pieds pour tout le monument. Les rampes étaient de blocs de corail blanc, de deux pieds et demi à trois pieds et demi de long sur environ deux pieds de large. Le reste du monument était de cailloux ronds

(1) C'étaient les souverains de l'île au temps de Cook et le Bougainville.

placés par assises régulières. La partie la plus basse, servant de base, avait été construite en pierres carrées. Sur le milieu du sommet on voyait une grande figure d'oiseau sculptée en bois, et un poisson en pierre.

Ce qui étonna les Anglais en voyant cette masse, ce fut de penser que toutes ces pierres, tous ces blocs de corail avaient été taillés, façonnés, polis sans le secours d'aucun instrument de fer, et que les constructions semblaient très-solides quoique les pierres ne fussent jointes entre elles par aucun ciment. Ce qui ne les surprit pas moins, ce fut de ne trouver le corail qu'à trois ou quatre pieds au-dessous du niveau des eaux, et de ne voir dans le voisinage aucune carrière d'où les pierres pussent être tirées.

Au dehors de l'enceinte, du côté du couchant, on avait dressé des colonnes de bois qui portaient pour chapiteaux une petite table ronde; ces tables servaient à recevoir les offrandes destinées aux dieux.

FIN DE LA NOUVELLE-ZÉLANDE.

LES Nouveaux-Zélandais possèdent une plante précieuse qui leur tient lieu de chanvre et de lin, et mérite la première place parmi les végétaux fibreux propre à donner

des toiles et des cordages. C'est le *phormium tenax*, de Forster. Les modernes navigateurs en ont fait présent à l'Europe et l'on commence à le cultiver en quelques lieux de la France. Les Zélandais se vêtissent de ses feuilles sans aucune préparation; et des fils très-forts qu'ils en tirent ils fabriquent des filets, des cordons, des lignes à pêcher et des étoffes d'une excellente qualité,

De sa racine charnue et tuberculeuse sortent plusieurs œilletons d'où naissent à leur tour des touffes de feuilles longues et larges, semblables à des lames de sabre à deux tranchans. La longueur de chaque feuille varie de trois à quatre pieds; sa largeur est d'environ trois pouces à la partie inférieure; l'extrémité opposée se termine en pointe. Les feuilles prennent en se desséchant la couleur jaune de la paille. Elles se composent presque en entier de fibres longitudinales de couleur blanche, déliées comme des brins de soie, la force de ces fils surpasse de beaucoup ce qu'on croit d'abord pouvoir en attendre; la soie seule a plus de ténacité. La résistance du chanvre dans la Perse et dans l'Inde est moindre de moitié.

Une tige droite s'élève du milieu des touffes de feuilles; elle se couronne de fleurs d'un beau rouge, et les fleurs laissent à leur place les capsules pleines de graines noires, plates

et très-minces rangées les unes sur les autres. Une variété de cette plante à fleurs jaunes, ses qualités sont les mêmes.

Le phormium vient spontanément dans les îles de la Zélande et principalement sur les sables arides des rivages de la mer. M. Aiton; directeur des jardins du roi d'Angleterre, en a envoyé quelques plants à Paris en 1800, ils ont été placés et élevés dans le Jardin du Roi. On croit que le climat le plus analogue à la culture de cette plante est celui des côtes de la Provence. Les graines ne doivent être recueillies que lorsqu'elles sont parvenues à leur entière maturité; il est même bon de les laisser dans la capsule qui les renferme, jusqu'au moment où l'on doit les semer. Une terre meuble et substantielle, qu'on peut arroser à volonté et garantir au moins en partie des ardeurs du soleil, est celle qui convient le mieux à ces graines; encore ne faut-il couvrir le semis que d'une couche extrêmement mince et légère de terreau sablonneux.

L'Égypte fut autrefois renommée pour la finesse et la beauté de ses lins; mais de toute les substances végétales dont on tire du fil, des tissus et des cordages, il n'en est point qu'on puisse comparer au lin de la Nouvelle-Zélande sous le rapport de la solidité.

Diverses épreuves faites par M. de la Bil-

lardière sur le degré de force du fil de phormium, comparés aux fils des autres substances fibreuses; ont donné les résultats suivans. La force de la soie est comme trente-quatre; celle du phormium comme vingt-trois cinq onzièmes; celle du chanvre équivaut à seize un tiers et celle du lin, bien moins considérable, ne va qu'à onze trois quarts. Ainsi les cordages de phormium, plus forts que ceux du chanvre dans la proportion de trois à deux, sont évidemment les meilleurs que la marine puisse employer.

Les Nouveaux-Zélandais connaissent très-bien le prix qu'on doit attacher à l'utile plante que la nature leur a donnée. Dès qu'un vaisseau paraît sur leurs côtes, s'ils veulent procéder à des échanges, ils ne manquent pas de se présenter dans leurs pirogues tenant des faisceaux de phormium dans leurs mains.

MONUMENT FUNÈBRE DE L'ILE D'EOUA.

Au fond d'une vallée délicieuse revêtue de gazon et ombragée d'arbres touffus que peuplent mille essaims d'oiseaux, on trouve un sentier étroit mais riant par lequel on arrive à une espèce de grande plate-forme ceinte de montagnes élevées. Au centre de la plate-forme est un monticule artificiel, fait de blocs

de corail. Une palissade de bambou entoure ce monument, auquel une double allée circulaire de casuarines prête son ombrage. Sur le sommet de l'éminence on voit deux huttes. L'une renfermait un cadavre au moment où elle fut visitée par les Anglais. L'autre était vide; on l'avait probablement destinée à recevoir un autre cadavre.

LES ILES MARQUISES DE MENDOZA.

AINSI nommées par le marquis de Mendoza qui les découvrit dans les dernières années du seizième siècle, ces îles forment avec celles qu'y ont ajouté les découvertes plus récentes du navigateur Marchand un archipel d'environ soixante lieues de long sur une ligne droite qui va du nord-ouest au sud-ouest. Sainte-Christine l'une des plus considérables offre sur un sol fertile, embelli par une nature riche et complaisante, toutes les productions végétales qu'on trouve dans l'archipel de la Société, dans celui des Amis et dans les autres îles de la mer du Sud. Mais ce qu'on ne trouve nulle part comme aux îles Marquises, c'est une race d'hommes grands, bien faits, au teint blanc, aux yeux noirs, portant de beaux cheveux, pleins de manières aisées et gracieuses. Les femmes

n'y sont pas moins intéressantes ; plus d'une d'entre elles pourrait disputer de beauté avec les Européennes, et quoique les hommes se peignent le visage et le corps, elles attachent trop de prix à la blancheur et l'éclat de leur teint pour se tatouer et gâter ainsi en se barbouillant les dons qu'elles tiennent de la nature.

Il est fâcheux que des mœurs licencieuses corrompent leur cœur, et que le libertinage soit publiquement autorisé par l'exemple et les leçons mêmes de ceux qui dans tous les pays sont les plus intéressés à le réprimer. Dans les cinq îles que le capitaine Marchand a découvertes, la dissolution est moins générale et du moins elle n'est pas aussi déhontée ; au fond ce sont au moral les mêmes usages comme c'est dans le sol la même nature.

Ces insulaires se nourrissent de fruits, de volaille et de poisson, mais ces derniers articles ne sont que secondaires : les fruits sont pour eux la base de tous les repas.

Les Otaïtiens, selon Forster, connaissaient les îles de cet archipel bien long-temps avant les découvertes des Européens. On ne peut même douter qu'il n'y ait eu jadis des relations entre les deux peuples, puisque les Mendozais ont dans leur langue beaucoup de mots qui se trouvent dans celle d'Otaïti.

HABITS DE GUERRE DES OTAITIENS.

LORSQUE durant le cours de son second voyage le capitaine Cook se rendit à l'île d'Otaïti pour radouber son vaisseau, il y vit les préparatifs d'une grande expédition maritime, et les guerriers revêtus de leur habit de combat. La flotte consistait en cent soixante doubles pirogues, longues de quarante à cinquante pieds, bien équipées, bien munies d'armes, et de provisions. Toutes ces forces étaient destinées à porter la guerre dans l'île d'Éiméo dont le chef, vassal du roi d'Otaïti, venait de proclamer son indépendance.

L'habillement des chefs consistait en trois grandes pièces d'étoffe, percées dans le milieu d'un trou pour passer la tête, et placées l'une sur l'autre. Celle du dessous était la plus large et de couleur blanche, la seconde rouge, et la troisième, celle du dessus, brune et courte. Ils tenaient de la main un bouclier d'osier tout couvert de plumes et de dents de requin ; une cuirasse de la même matière couvrait leur estomac. Ils portaient aussi de casques ; quelques-uns avaient cinq pieds de haut ; c'étaient de longs bonnets cylindrique dont le devant était haut de quatre pieds, orné de plumes bleues et vertes avec un bordure de plumes blanches. Une immens

Quantité de longues plumes d'oiseaux du tropique sortaient en tout sens de ce bonnet, comme les rayons d'une gloire. Une touffe épaisse de plumes vertes et jaunes, attachées sur le derrière du casque, tombait sur leurs épaules. L'amiral portait cinq robes garnies de rangs de bourre de coco, entremêlée de plumes rouges; au lieu de casque il portait un turban. Des pavillons et des banderoles de toutes couleurs décoraient les pirogues, dans lesquelles on voyait les soldats armés de massues, de piques et de pierres. La pirogue de l'amiral occupait le centre de la flotte. L'habillement des soldats était à peu de chose près semblables à celui des officiers : ils les portaient de plumes blanches et de petites branches sèches.

MONUMENS FUNÉRAIRES DE TANNA.

Après d'un village qui se compose d'une vingtaine de maisons, on voit de nombreuses plantations de cocotiers et de bananiers; au lieu de ces plantations s'élèvent de petites cases consistant en un toit supporté par quelques pieux, et un fort treillage qui forme les parois. C'est dans ces cases, au sein de la terre, que les habitans de Tanna déposent les restes de leurs parens et de leurs amis.

Ces tombes n'ont qu'une entrée qui est fort étroite ; et qu'on bouche avec des nattes ; ils ne souffrent pas que les étrangers y pénètrent. Sur le devant de la porte ils suspendent une corbeille dans laquelle ils mettent des ignames grillés et des feuilles fraîchement cueillies. Presque tous les peuples, surtout dans l'enfance des sociétés, ont placé des alimens sur la tombe des morts. Cette coutume, toute grossière qu'elle est, prouve sans réplique quelles sont leurs idées sur la vie future. S'ils pouvaient penser que tout périt avec eux au moment de la mort, ils s'abstiendraient d'un soin qui ne serait que ridicule et sans objet. Tous ces insulaires témoignent le plus grand respect pour leurs morts. Quand ils perdent un de leurs proches, ils lui coupent les cheveux, les tressent en cordons et en font des colliers qu'ils ne céderaient à aucun prix.

Les tombes des morts sont presque toujours ombragées par de grands arbres, et principalement par des figuiers, dont l'immense feuillage forme une voûte épaisse que les rayons du soleil ne peuvent percer. Ces figuiers croissent d'ordinaire dans des proportions gigantesques ; le tronc ne part pas immédiatement du sol, mais il a pour bases d'énormes racines qui s'élèvent jusqu'à dix ou douze pieds au-dessus du sol ; on croirait voir plu

sieurs arbres qui nés ensemble continuent de croître jusqu'à ce qu'ils se réunissent en un seul corps. Le tronc a de huit à neuf pieds de diamètre, quelquefois davantage; et il s'élève en ligne droite jusqu'à la hauteur de quarante ou cinquante pieds, avant de produire des branches. Ces branches ne s'étendent pas horizontalement; elles montent toutes avec peu de divergence, jusqu'à la hauteur de cent cinquante pieds, où elles se divisent en un nombre infini de rameaux qui composent la tête de l'arbre. On conçoit que la structure particulière de ce figuier, permet de construire autour de son pied plusieurs cases, et que ces cases doivent jouir d'une ombre éternelle.

SOURCES CHAUDES DE TANNA.

SUR l'une des routes qui conduisent au cratère de Tanna, on trouve des sources chaudes ou pour mieux dire bouillantes. Le thermomètre y monte en peu d'instans à cent quatre-vingt-onze degrés de Farenheit. Des coquilles à coquille y sont cuits en trois minutes. Une pièce d'argent qu'on y plonge ne sortit très-brillante au bout d'une demi-heure. Le bassin qui reçoit les eaux renferme des êtres vivans. Ce sont des espèces de pois-

sous longs de deux pouces, qui portent les yeux sur le sommet de la tête. Ce qui rend le phénomène plus extraordinaire, c'est que ces animaux, du genre des blemmies, sont amphibies et vivent à l'air comme dans l'eau bouillante, de manière qu'ils peuvent supporter sans inconvénient le passage subit à deux degrés si éloignés de température. Quand ils sont sur terre, ils font des sauts de deux ou trois pieds au moyen des nageoires qu'ils ont sous la poitrine.

ARTS D'OTAÏTI.

Les progrès des arts chez un peuple sont toujours en rapport avec ceux de la civilisation. Les Otaitiens sont autant au-dessus des Nouveaux-Zélandais par le caractère, la douceur des mœurs et des habitudes et leurs qualités sociales, que les Européens sont eux-mêmes au-dessus des Otaitiens. Aussi les arts sont-ils chez ceux-ci beaucoup plus avancés que dans la Nouvelle-Zélande et beaucoup d'autres terres de l'Océan Pacifique, et parmi les ouvrages qui sortent de leurs mains il en est qu'un ouvrier européen ne dédaignerait pas d'avouer.

Ils fabriquent trois sortes d'étoffe : trois arbres différens en fournissent la matière. Le

mûrier (*morus papyrifera*) donne la plus blanche et la plus belle; elle reçoit d'ordinaire une riche couleur rouge. Celle qu'on tire de l'arbre à pain est moins blanche et moins souple. La troisième qualité vient d'une espèce de figuier sauvage; elle est rude et grossière, mais elle est beaucoup plus utile que les autres, parce qu'elle résiste à l'eau, ce que les premières ne sauraient faire. Les Otaïtiens ont le plus grand soin du mûrier que son écorce rend si précieux; ils le plantent sur les terres cultivées; dès qu'il a six ou sept pieds de hauteur et un pouce de diamètre à la tige, ils l'arrachent, en coupent la racine et la tête, et détachent l'écorce qu'ils plongent dans un ruisseau où ils la font rouir comme le chanvre. Lorsque cette écorce est bien macérée, ils séparent l'écorce intérieure de l'écorce verte. Cette opération se fait au moyen d'un coquillage avec lequel on ratisse légèrement la surface afin de mettre les fibres à découvert. Cela fait, on jette l'écorce dans l'eau; toutes les parties ligneuses se précipitant, les fibres seules restent. Alors on étend ces dernières l'une à côté de l'autre sur des feuilles de platane; sur cette première couche on en met une seconde et ensuite une troisième. Aussitôt que l'eau qui humecte les fibres est desséchée, elles s'unissent au point d'adhérer ensemble très forte-

ment, et elles forment une étoffe semblable à une feuille de papier. Pour lui donner de la souplesse et en même temps de la légèreté, ils placent chaque feuille sur une pièce de bois bien polie, et ils la battent avec un maillet, fait d'un bois dur légèrement strié. Ainsi battue, la feuille s'étend, s'amincit, devient douce et flexible, mais elle est peu solide. Les autres étoffes se fabriquent de même. Quand elles se déchirent, on rejoint les morceaux avec une colle végétale.

On teint en rouge l'étoffe de mûrier; celle de la seconde espèce se teint en jaune. Ces deux couleurs que fournissent divers végétaux ont beaucoup d'éclat et de vivacité. Les autres couleurs qu'on emploie sont médiocres.

Les nattes d'Otaïti méritent encore qu'on en fasse mention. Les unes se font avec l'écorce d'une espèce d'ortie en arbre, les autres avec des feuilles, des joncs et des brins d'herbe. Il y en a dont le tissu est très-fin et très-serré; les Otaïtiens s'en servent en guise de manteaux ou de pelisses pour se couvrir dans la saison pluvieuse; les plus grossières donnent des tapis, des sièges et des lits. Les ouvrages d'osier reçoivent les formes les plus variées, et non-seulement ils sont faits avec beaucoup d'art, mais encore avec beaucoup de promptitude, les feuilles de cocotier

entrelacées deviennent de grands chapeaux sous lesquels la tête se place à l'abri du soleil.

Les cordages de toute grosseur, jusqu'aux lignes à pêcher, sont faits de la même matière que les étoffes, c'est-à-dire de filamens fournis par les écorces de plusieurs arbres. Ils sont très forts et ils remplacent avec avantage les cordes de chauvre. Les hameçons consistent en un morceau de nacre de perle ou en un coquillage, façonné en crochet avec une lime de corail (1).

Il y a plusieurs sortes de pirogues; les unes destinées à la pêche, les autres aux voyages de longs cours ou aux expéditions guerrières. Les premières sont assez semblables à celles des autres insulaires de la mer du Sud, mais elles sont beaucoup moins travaillées. Les secondes ont la forme d'un demi-cercle, par l'élévation de la poupe et de la proue. Quand on veut s'en servir contre l'ennemi, on en attache plusieurs ensemble, et on garnit la proue d'un parapet haut de six pieds et soutenu par des pieux perpendiculaires. Les guerriers se placent derrière ce retranchement pour lancer les pierres et les zagaies; les rameurs se tiennent assis dans le milieu

(1) La lime de corail n'est pas autre chose qu'une branche boteuse de cette substance.

de la pirogue. On conserve ces barques sous des hangars. Une hache de pierre, épée de basalte grisâtre, un ciseau d'os et une râpe ou lime de corail sont les seuls outils que les Otâitiens emploient. C'est avec ces instrumens si bornés qu'ils taillent les pierres, les arbres; qu'ils travaillent le bois, le polissent et l'ornent de sculptures.

Les instrumens de musique des Otâitiens consistent en une flûte dans laquelle ils soufflent avec le nez, et un tambour d'une seule pièce de bois creuse, recouvert d'une peau de requin. Ils frappent ce tambour avec les mains. Ils savent mettre leurs flûtes à l'unisson, non leurs tambours. C'est en s'accompagnant de ces instrumens qu'ils chantent leurs airs de danse comme les airs de guerre. Les paroles de ces airs que souvent ils improvisent, sont assujéties à la rime.

Ils s'éclairent la nuit au moyen de noix huileuses qu'ils enflent à une baguette. Au surplus, ils n'ont guère besoin de cette lumière artificielle, parce qu'ils se couchent toujours peu de temps après la fin du crépuscule, et qu'ils se lèvent avec l'aurore. Leurs danses sont voluptueuses et lascives. Ils y exercent leurs filles dès leur bas âge, ils enseignent aux enfans mâles à tirer la javeline et lancer la flèche.

MAUSOLÉE D'OULIÉTÉA (1).

CE monument funèbre consiste en un enclos carré d'environ quinze ou dix-huit toises. L'intérieur n'offre qu'un amas de petites pierres, dont le sommet supporte cinq ou six planches droites chargées de sculpture, et un autel sur lequel on dépose les offrandes pieuses. Ce que ce monument offre de plus remarquable, c'est le mur d'enceinte tout construit en blocs de corail parfaitement taillés, et s'élevant à la hauteur de huit pieds: Le naturaliste Banks qui visita ce lieu, en 1769, y vit plusieurs coffres de bois que les naturels appellent maisons de Dieu (2). Il introduisit la main dans l'un d'eux, et il toucha un objet d'environ cinq pieds de long, tout enveloppé de nattes. Il ne put pousser plus loin ses investigations, parce que les naturels parurent très-offensés de cette liberté. Étaient-ce des idoles ou bien des cadavres? M. Banks se retira bien mortifié de ne pouvoir répondre à cette question qu'il se faisait lui-même. Le nom que porte le

(1) L'une des îles de la Société.

(2) Voyez l'article intitulé *Ewhari*, etc.

coffre, semble indiquer sa destination, et il est probable qu'il ne renfermait que des idoles.

FORTERESSE DE LA NOUVELLE-ZELANDE.

LES Nouveaux-Zélandais, divisés en tribus ennemies, sont presque toujours entre eux en état de guerre; aussi leurs villages offrent-ils souvent l'aspect de forteresses inhospitalières, d'où la paix et le repos sont à jamais bannis. Vers le quarantième degré de latitude méridionale, à peu de distance de la côte de l'est, on remarque les restes d'un fort dont la situation était des plus heureuses. Des rochers perpendiculaires l'enferment de trois côtés; un mur haut de huit pieds et un large fossé profond de quatorze, garnis l'un et l'autre de palissades, dont les pieux un peu inclinés du côté du fort entrent profondément dans la terre, défendent la partie accessible qui regarde la mer. Des bancs de sable sur lesquels la mer amonçèle d'excellentes huîtres, ferment à l'orient une large baie qui se trouve au-dessous de ce fort abandonné. Il paraît que les Zélandais ont voulu transporter leurs habitations sur le rivage même de la baie.

Là on voit deux villages bien fortifiés dont

l'un surtout est situé d'une manière non moins avantageuse pour la défense, que pittoresque. Il est bâti sur le sommet d'un rocher isolé que la mer entoure au moment des marées. Ce rocher est percé à sa base d'une grande ouverture dont la forme est semblable à l'arche d'un pont (1). La partie supérieure de cette arche naturelle, est à soixante pieds au moins au-dessus du niveau de la mer, mais au moment du flux, les eaux passent par-dessous, comme celles d'un fleuve. Le haut du rocher est garni de fortes palissades qui ne laissent entre elles qu'un espace de quelques toises; cinq ou six cases l'occupent. On n'y peut arriver que par un sentier fort étroit, qui s'élève presque perpendiculairement sur le flanc du rocher. L'autre village occupe de même les sommets d'un promontoire, dont deux côtés baignés par la mer sont inaccessibles. Le côté de la terre est défendu par des escarpemens de roche; et dans sa partie ouverte, par deux rangs de palissades et un double fossé garni de parapets, et profond de vingt-quatre pieds. Au delà de la seconde palissade, on a élevé sur des piliers de bois une plate-forme du haut de laquelle on pourrait accabler les as-

(1) Il y a dans cette partie de la Nouvelle-Zélande, beaucoup d'arches semblables. Voyez l'article intitulé *Arcade naturelle*.

saillans d'une grêle de dards et de pierres. Le sentier qui conduit au village est pareillement défendu par des fossés et des palissades. L'intérieur du village est disposé en amphithéâtre sur plusieurs plans tous palissadés de la même manière. Chacun de ces plans communique avec les autres par des sentiers étroits et fortifiés. Des palissades s'élèvent encore à la partie du rocher la plus élevée. Ce lieu très facile à défendre ne saurait être forcé qu'avec des peines infinies; mais le défaut d'eau pourrait contraindre les habitans à se rendre. Ils n'ont que celle d'un ruisseau qui coule au pied des rochers, et la provision qu'on pourrait en faire dans le village ne saurait suffire à de longs besoins.

LES PHILIPPINES.

PAR leur situation au milieu du vaste Océan, entre l'Asie et l'Amérique, près de la Chine et des îles Moluques, les Philippines semblent destinées de tout temps par la nature à devenir un centre commun où doivent se rendre les Américains et les habitans de l'Inde, pour y consommer l'échange de leurs richesses. Cependant les Espagnols ont eu plusieurs fois le dessein de les abandonner. Charles-Quint les avait cédées aux Portugais

pour une somme d'argent. Philippe II, il est vrai, les reprît, mais après la mort de ce prince la question fut de nouveau agitée à plusieurs reprises. La prédilection de l'Espagne pour l'Amérique qui vient aujourd'hui de lui échapper, était le prétexte de ces discussions impolitiques. Maintenant il n'est plus question de renoncer à ces possessions lointaines; il faudrait s'occuper seulement de leur prospérité; mais une réforme totale dans l'administration de ces colonies serait nécessaire, et cette réforme n'est pas près de s'opérer. C'est un malheur réel pour l'Espagne, qui ne possède pas hors du continent des contrées plus dignes d'exciter sa sollicitude.

Le sol de ces îles fournit toute espèce de fruits et de plantes. L'arbre à pain, le cocotier, le goyavier, le palmier sagou, mille arbres utiles y croissent en abondance. Les forêts qui couvrent une partie de leur surface donnent d'excellent bois de construction. Sur toutes les côtes, la nature et le temps ont creusé des baies profondes, des ports sûrs et commodes. Le climat est d'une douceur extrême, l'aspect du pays partout ravissant. La canne à sucre, les épiceries des Moluques, le précieux indigo n'ont besoin pour y réussir que d'être cultivés avec quelque soin; toutes les graines de l'Europe, de

l'Asie et de l'Amérique s'y acclimatent facilement; le tabac y croît partout spontanément; le riz y fournit une ressource inépuisable pour les besoins de la population. D'innombrables troupeaux de bœufs parcourent en tous sens d'immenses pâturages. Plusieurs rivières roulent des paillettes d'or; le sein des montagnes en renferme des mines encore vierges; on en trouve aussi de fer et de cuivre; ce dernier métal y est excellent. Son exploitation pourrait employer des forges, des ateliers d'où il sortirait façonné en ustensiles de plusieurs sortes. L'abaca, bel arbre originaire de Zébu (l'une des Philippines), fournirait dans ses filamens longs et soyeux, la matière des toiles et des cordages nécessaires à la marine.

Pour que les Philippines devinssent le centre d'un grand commerce, il ne faudrait qu'une administration sage, éclairée, ferme et constante. Les Malais qui peuplent cet archipel sont adroits, vifs, intelligens; ils imitent tout ce qu'ils voient: la pratique en ferait de très-bons ouvriers. On les voit exécuter avec de grossiers instrumens les ouvrages les plus délicats: que ne feraient-ils point si on plaçait dans leurs mains des instrumens perfectionnés? Presque tous sont propres à la navigation. Sans avoir d'autre maître que la nature, ils construisent des

barques solides sur lesquelles ils se confient à la grande mer quand ils veulent entreprendre des courses lointaines. Ce que leurs mœurs offrent encore d'agreste, disparaîtrait à mesure que la civilisation s'avancerait parmi eux, et s'ils étaient une fois convaincus que le gouvernement désire leur bonheur, ils deviendraient sujets soumis et fidèles.

Quant aux noirs des montagnes, ils mettraient peu d'obstacle à l'accomplissement des vues d'une administration bienfaisante. Ils sont, il est vrai, de mœurs sauvages, et ils repoussent l'offre d'une civilisation qui enchaînerait leur liberté; mais ils sont si jaloux de cette liberté, que presque toujours en guerre entre eux pour les plus minces sujets ils ne font que s'entre-détruire.

Pour ce qui est des Tagals, des Bissayes et des autres tribus malaises qui habitent les côtes de l'île de Luçon, ils sont en général l'un naturel doux et sociable. Amollis par l'oisiveté que leur procure l'extrême fertilité du sol, accoutumés à échanger leurs productions avec les étrangers, formés par le commerce à des besoins nouveaux, ils ont subi sans peine le joug des Espagnols qui, après les avoir soumis par les armes, leur ont appris à connaître les avantages d'une vie paisible.

On peut voir par-là qu'il y aurait peu de chose à faire pour assurer la prospérité de Philippines; mais il semble aussi qu'il n'y pas de milieu pour l'Espagne entre la nécessité d'y travailler d'une manière efficace et l'alternative de les voir tomber dans un déperissement progressif jusqu'au moment où elles sortiront de leurs mains pour devenir la proie d'un conquérant européen ou rentrer sous la domination de leurs anciens maîtres.

L'île de Luçon, d'environ cent vingt lieues de long sur une largeur inégale de quinze quarante est la plus considérable des Philippines. On assure qu'elle possède des mines d'or, d'aimant et de cuivre; mais sa principale récolte est celle du cacao. Elle fournit aussi beaucoup de cire; on trouve dans ses forêts le bois de fer, l'ébène et les bois de teinture. Les côtes produisent du coton et du riz en abondance; les montagnes donnent d'excellent bois de construction.

Mindanao ne le cède guère à Luçon par son étendue; le climat y est même plus tempéré mais le terrain y est moins productif, quoiqu'il soit coupé d'un grand nombre de rivières qui, en établissant des communications faciles entre les diverses parties de l'île, semblent devoir favoriser l'industrie des habitants. Les montagnes sont comme à Luçon

peuplées de noirs, qui vivent dans une indépendance absolue ; ils sont d'un naturel sauvage et féroce ; on les nomme Araforas. Les côtes sont habitées par des tribus de Malais auxquels les Espagnols donnent le nom de Maures parce qu'ils professent le mahométisme. Les Espagnols redoutent leur courage et leur audace.

L'île de Zébu n'est guère connue que par la fin tragique de Magellan qui périt victime de sa confiance dans ses habitans (1) et paya de son sang la gloire de ses découvertes. On trouve dans cette île l'abaca, arbre précieux qui produit un fil très-fort dont on fait des voiles et des cordages. Celle de Buglos ou de *Los Negros* (des noirs) fournit d'abondantes récoltes de riz ; celle de Panaï, plus fertile encore donne des produits aussi riches que variés.

Samar et Leyte ont beaucoup d'habitans parceque leur sol est fécond, et qu'il offre d'amples moissons de grains et de fruits sans qu'il ait besoin d'y être forcé par une culture opiniâtre. La dernière de ces deux îles est divisée dans sa longueur, comme celle de Luçon, par une chaîne de hautes montagnes. Elle doit à cette particularité d'avoir à la fois

(1) Quelques relations placent cet événement dans l'île de Matta, qui est peu éloignée de Zébu.

deux climats différens. De même qu'à Manille les vents amènent l'hiver et les orages à l'occident tandis qu'à l'autre côté de la chaîne on jouit de toutes les douceurs du printemps ; et lorsque les vents du sud-est viennent à leur tour frapper la côte orientale, le printemps se transporte sur la rive opposée.

Le renversement des saisons a lieu dans le mois d'octobre et quelquefois dans celui de septembre. Les vents sont toujours suivi d'abondante pluies. Toute la terre est couverte d'eau ; les moindres ruisseaux deviennent d'impétueux torrens ; les routes sont interceptées et l'on est souvent obligé d'aller en bateau d'un village à l'autre. Les volcans, assez communs dans ces îles, semblent se ressentir alors de l'agitation qui règne dans l'atmosphère ; ils vomissent d'épais tourbillons de fumée et de flamme ; la contrée environnante se couvre de lave, de pierres calcinées, de matières sulfureuses. Les ouragans renversent les cabanes, enlèvent les toitures, déracinent les plantes et les arbustes : les plus grands arbres cèdent souvent à leur violence. Mais la nature est là si active et si féconde qu'à peine l'orage s'est-il apaisé que déployant les ressources d'une végétation rapide, elle efface dans quelques heures la trace des ravages qu'il a causés.

Il n'est guère possible d'indiquer avec cer-

titude la population des Philipines. Tout ce qu'on peut dire c'est que le nombre des Indiens soumis et payant l'impôt ne monte pas au-dessus de cent cinquante mille, dont les deux tiers sont renfermés dans l'île de Manille. Quant aux naturels indépendans, noirs ou Malais, leur nombre est beaucoup plus considérable. Plusieurs tribus nombreuses, du fond des forêts ou du haut des montagnes qu'elles habitent, bravent impunément toute la puissance espagnole qui ne s'étend guère au-delà de l'enceinte des forêts. La force militaire des Espagnols répandue dans toutes les îles s'élève à peine à mille ou douze cents soldats; aussi quand on considère la faiblesse de ces moyens de domination, loin d'être surpris que les Espagnols n'aient pas fait de plus vastes conquêtes on doit être étonné qu'ils se maintiennent dans celles qu'ils ont faites, et qu'il serait si facile de leur ravir.

L'ILE DES PINS.

VERS l'extrémité orientale de la Nouvelle-Calédonie dont les habitans ont paru à Cook les meilleurs des hommes, et que La Billardière appelle franchement cannibales, il existe une île basse ou pour mieux dire un banc de sable d'une lieue de tour, lié par des

récifs à la grande terre, et dont le centre un peu élevé au-dessus de l'eau, engraisé des débris des végétaux que le flot y a déposés, s'est recouvert d'une couche légère de terre végétale qui, à son tour fécondée par les pluies, a produit insensiblement des plantes, des buissons, des arbustes et a fini par se couronner d'un bouquet de pins, excellens pour la mâturation des vaisseaux. Ces pins s'élèvent à la hauteur de soixante à soixante-dix pieds sur un diamètre de dix-huit à vingt pouces. Les branches naissent autour du tronc par petites touffes dont il est aisé de débarrasser, et le tronc ainsi dépouillé peut former un beau mât d'un bois blanc, dur, à grain serré, et en même temps fort léger. Ce qui ajoute du prix à ces arbres, c'est que les plus gros sont précisément ceux qui ont le moins de branches.

La côte voisine de la Calédonie paraît abonder en arbres de la même espèce.

L'ILE DE LA TRINITÉ.

UN horrible amas de roches brisées, jetées les unes sur les autres, brûlées par les feux d'un volcan, compose la terre à laquelle on donne le nom d'île de la Trinité (1). Sur tou

(1) On a long-temps confondu cette île avec celle d'Ascension que les recherches positives de La Pérouse ont

tes ces roches dominant une large montagne calcaire dont le sommet perce les nuages : c'est le seul lieu de l'île qui laisse voir quelque apparence de verdure. Au pied de ces rochers sont des monceaux de pierres noires et cavernueuses, résidu probable d'anciennes éruptions volcaniques. Entre ces pierres et la grève on voit une grande plaine couverte d'une terre rouge, sèche et déliée, que les vents chassent en tourbillons ; sur cette plaine s'élève une colline de lave de forme conique et de couleur rouge ; près de là sont des monceaux de lave brute, hérissée de pointes comme le verre cassé. Le rivage de la mer n'offre que des débris de coquillages d'un blanc si éclatant qu'on ne peut y porter les yeux, quand le soleil le frappe de ses rayons.

On ne trouve dans cette île que des frégates et des boubies qui vivent de poisson. Un petit nombre de chèvres sauvages habitent l'intérieur ; elles se nourrissent de l'herbe menue, âpre et sèche qui naît dans les fentes de la montagne calcaire qui seule dans l'île paraît garder encore son état primitif, puisque partout ailleurs l'action des feux souterrains a laissé des traces sensibles.

prouvé ne point exister. Ce navigateur célèbre pense que cette île de l'Ascension n'est pas autre que celle de la Trinité. Cook a partagé l'erreur commune.

MONUMENT D'HOULAIVA.

PARTOUT les hommes se ressemblent; quand on les considère indépendamment de ce qu'ils tiennent de la civilisation, on trouve chez eux dans tous les pays et dans tous les âges, nés des mêmes besoins et d'organes semblables, les mêmes désirs, les mêmes idées, les mêmes principes de conduite. Cette ressemblance se fait surtout remarquer entre les peuples nouveaux de nos temps modernes et les plus anciens peuples des temps passés, nouveaux à l'époque où ils vécurent.

L'une des idées le plus généralement répandues, c'est le respect pour les morts. De là est venue, avec des modifications plus ou moins remarquables, la coutume d'ériger des tombeaux et des mausolées, capables de braver l'effort des années, et de construire pour les vivans des habitations frêles et mesquines, telles qu'il les faut pour des voyageurs qui ne font que passer. Les Egyptiens, les Perses, les Hindous mirent tous leurs soins à construire des monumens durables pour conserver les restes de leurs proches, de leurs souverains, de leurs sages; ils négligèrent la construction de leurs propres demeures. Les insulaires de la mer du Sud qui, probablement, n'ont pas eu d'autre instituteur

que la nature, ou qui du moins ont perdu la mémoire des institutions primitives, ont élevé pour eux de faibles cabanes que chaque printemps voit reconstruire, et dans les monumens qu'ils ont érigés en l'honneur de leurs morts, ils ont tâché de donner à leurs constructions toute la solidité compatible avec leurs étroites ressources.

On a trouvé dans l'île d'Houlaïva (1) une colline élevée de main d'homme sous la forme pyramidale, de quarante pieds de hauteur et de trente pieds de diamètre au sommet. Des arbres antiques ornent cette plate-forme, et leurs rameaux entrelacés forment un large berceau de verdure sous lequel on remarque un rocher artificiel de corail. Les flancs de ce rocher renferment les restes d'un ancien roi du pays. De misérables huttes de feuillage servent seules d'asile à quelques pêcheurs, habitans de ces lieux.

Ces monumens portent à Otaïti le nom de *outapapaou*. Cook en vit un dans lequel on conservait le corps du dernier roi, mort depuis vingt mois. Chaque jour encore on y apportait des offrandes de fruits et de racines que l'on déposait sur une espèce d'autel, voisin du monument.

(1) Dans l'archipel des Amis.

LAC D'OTAÏTI.

LES Otaïtiens regardent ce lac comme une des merveilles de leur pays. Il est sur le sommet de l'une de leurs plus hautes montagnes, et d'une très-grande profondeur. Il renferme de grosses anguilles de fort bon goût. Les insulaires vont y pêcher sur de petits radeaux qu'ils composent en attachant ensemble deux ou trois bananiers.

MANTEAUX ET BONNETS DES ILES
SANDWICH.

CES manteaux de même que les bonnets sont fabriqués avec beaucoup d'art et d'élégance, ces deux mots employés sans restriction; on aurait peut-être bien de la peine à les imiter en Europe. Le fond du manteau consiste en un réseau sur lequel sont tissées des plumes jaunes et rouges, figurant par la manière dont elles sont entremêlées, des dessins assez variés. Ces plumes sont si bien unies entre elles, que l'étoffe a l'air d'un velours épais, moelleux et lustré. Sur quelques manteaux, les plumes offrent des compartimens rouges et jaunes en forme d'échiquier; d'autres ont le fond d'une couleur et la bordure de l'autre. Ces plumes ont beaucoup

d'éclat, soit qu'elles ne le doivent qu'à la nature, soit que leur lustre dépende de quelque procédé secret des insulaires. Ceux-ci se parent de ces manteaux dans les jours de grande fête.

Les bonnets ont la forme d'un casque avec deux trous sur les côtés, pour passer les oreilles. Sur la partie qui couvre le haut de la tête, on attache une espèce de crête. La charpente du casque est en osier; sur cet osier on place un réseau, et ce réseau sert de fond à un tissu très-serré de plumes d'un rouge très-vif, et rayé de bandes jaunes, vertes et noires.

ARAIGNÉES DE LA NOUVELLE-IRLANDE.

Cet hideux insecte se fait pardonner sa laideur par son industrie. Il en existe au havre Carteret plusieurs espèces qui méritent l'attention de l'observateur. On en voit qui fabriquent une sorte de cornet de sept à huit lignes de haut, d'un tissu très-serré tout-à-fait impénétrable à la pluie, et qui placent ensuite ce cornet au milieu de leur toile, de manière que la pointe soit inclinée vers le sud-est, parce que c'est de ce point que soufflent les vents qui dominent dans la contrée, et que viennent les pluies qui l'inondent. C'est au

fond de ce cornet où elle est à l'abri de l'inclemence du temps, que l'araignée attend patiemment sa proie. D'autres araignées naturellement moins fileuses ou plus avares de leur temps, se font une case artificielle, au moyen d'une feuille qu'elles roulent avec beaucoup d'art en forme de cône, et qu'elles placent de même au milieu de leur toile avec les mêmes précautions qu'elles prennent pour les cornets tissus.

Il y a une autre espèce d'araignées qui dédaignent de se ménager ainsi un abri par leur travail; c'est que la nature les en a dispensées par sa prévoyance : elle leur a donné une peau noire, dure et luisante, sur laquelle l'eau glisse sans s'arrêter.

VERRE VOLCANIQUE.

Les îles de l'Amirauté ont eu autrefois des volcans, ou elles ont souffert du moins à quelque époque éloignée d'éruptions volcaniques; on peut l'inférer de ce qu'on y rencontre une sorte de lave très-semblable au verre quoique moins fragile, susceptible de recevoir par le frottement le tranchant aigu d'un rasoir. Les insulaires se servent très-adroitement de ce verre en guise de couteaux, ils l'emploient aussi pour armer le bout de leurs

zagaies. C'est avec ces lames de lave ou verre volcanique qu'ils taillent et fabriquent tous leurs ustenciles, jusqu'à leurs bracelets de coquillages; il paraît même que dans l'usage où ils sont de se raser tout le corps, ils emploient au lieu de rasoirs des morceaux de ce verre. Les habitans des îles des Amis se servent pour cela de coquillages. Ils réservent la pierre volcanique pour fabriquer les haches et les instrumens de ce genre. C'est avec une hache pareille qu'ils abattent les arbres et qu'ils parviennent à les façonner suivant leurs besoins.

Les insulaires de la Nouvelle-Calédonie ont aussi des pierres très dures qu'ils aiguisent en pointe ou qu'ils arment d'un tranchant très aigu; ces pierres font pour eux l'office de haches et de poinçons.

LA GUIMBARDE DES PAPOUS.

LES mêmes besoins produisent toujours chez les hommes les mêmes résultats, sans qu'ils aient eu besoin de se communiquer leurs idées; on voit souvent chez des peuples qui n'ont eu aucun rapport entre eux les mêmes produits de l'industrie appliquée aux choses usuelles; plus d'une fois même cette identité se fait remarquer dans certains

objets qui, sans constituer un besoin réel, ne sont destinés qu'à procurer quelques jouissances. Ainsi partout où les hommes se sont montrés sensibles aux charmes de la musique, ils ont eu des instrumens à peu près semblables, parce que tous sont arrivés, en cherchant des sons harmonieux, à trouver la manière de les produire. La guimbarde de nos villageois s'est retrouvée dans la terre des Papous, avec la seule différence que chez les premiers elle est en fer, et chez les seconds de bambou. Au surplus, la forme est absolument la même; mais comme elle est taillée dans la partie la plus dure du bois, ce qui ne permet pas que la languette ait la souplesse nécessaire pour donner de longues vibrations, les Papous suppléent à ce défaut par le moyen d'une petite corde qu'ils attachent à l'extrémité de la languette, de sorte qu'en pinçant la corde ils font rendre à l'instrument un son qui se distingue à peine de celui des guimbardes en fer.

LE SAGOUTIER OU PALMIER *SAGOU* (1).

PARMI les diverses espèces de palmiers dont la nature a doté les îles de la mer du

(1) On ne doit pas confondre le sagoutier qui donne le pain avec le sagouer qui fournit une liqueur abondante.

Sud, il faut distinguer celui qui produit le sagou, substance farineuse dont les insulaires font d'assez bon pain. Le tronc de ce palmier a cinq ou six toises de hauteur, et un pied et demi environ de diamètre; on le coupe au pied pour en retirer le sagou qui est renfermé dans l'intérieur du tronc, lequel n'est qu'un gros cylindre d'un bois très dur dont l'épaisseur est à peine de quelques lignes.

La fécule qui remplit cette cavité est broyée entre deux pierres après son extraction, et mise ensuite dans des sacs d'un tissu clair comme celui d'un tamis. On verse à plusieurs reprises de l'eau dans les sacs, jusqu'à ce qu'il n'y reste que les parties ligneuses qui se trouvaient mêlées avec la fécule. Celle-ci se précipite au fond des sacs où l'on reçoit l'eau provenant de ce lavage. Les parties fibreuses que les sacs ouverts (1) n'avaient pu retenir surnagent à la surface et peuvent être facilement enlevées. Lorsqu'on veut avoir une fécule très pure, on la repasse encore deux ou trois fois de la même manière à travers plusieurs sacs dont le tissu est progressivement plus serré.

1) On les fabrique avec une sorte de fil tiré des pétioles et des feuilles du cocotier.

LIGNE A PÊCHER DES NOUVEAUX- ZÉLANDAIS.

LA ligne à pêcher des Nouveaux-Zélandais n'a rien de remarquable que son extrême longueur, et cette circonstance ne mériterait pas une mention particulière si elle ne se joignait à une autre qui prouve jusqu'où peuvent aller chez un peuple sauvage la patience et l'industrie réduite aux procédés primitifs. Comme leurs lignes sont destinées à descendre jusqu'au fond des mers, et que pour atteindre une grande profondeur elles ont besoin d'acquiescer une pesanteur capable de vaincre la résistance de l'eau, ils en font passer le bout à travers un morceau de serpentine extrêmement dure qu'ils ont l'art de percer d'un petit trou sans le secours de machines ou d'instrumens de ce genre, le fer et l'acier ne leur étant connus que par les objets de quincaillerie que leur ont fournis les navigateurs européens. Ils ne savent pas seulement trouver cette pierre, ils lui donnent encore une forme sphérique et un poli parfait. Ce qui augmente le prix de ce travail c'est que la pierre est surmontée à l'une de ses extrémités d'une petite protubérance que c'est au milieu de cette protubérance que le trou est pratiqué, ce qui lui donne

peu près la forme d'un œuf suspendu à un anneau.

On a bien de la peine à concevoir comment ces sauvages qui n'ont pour instrumens tranchans que des morceaux de coquillages peuvent venir à bout de percer la serpentine; ils doivent y employer incontestablement un temps prodigieux. Ils font encore avec la même pierre des pendants d'oreille, taillés en lames ovales très minces et longues de deux à trois pouces.

BARBIERS DES ILES DE LA MER DU SUD.

SE raser le menton avec un excellent rasoir, après que la barbe a été ramollie par le savon et l'eau chaude, c'est une opération très-facile, très prompte et qui ne mérite pas l'être remarquée : se raser avec les deux moitiés d'un coquillage, et se raser ainsi poil sec, voilà ce qui est difficile et pénible autant pour l'opérateur que pour l'opéré; voilà ce qui dans l'un comme dans l'autre exige surtout un fond de patience inépuisable : c'est pourtant de cette manière que se font raser les insulaires de la mer du Sud. Armés des deux valves d'un coquillage, le barbier se présente; celle qu'il tient de la main gauche s'appuie fortement sur la peau

dans une position très-oblique, afin que le tranchant ne fasse point de blessure, en même temps celle qu'il tient dans la main droite se promène sur la figure du patient, ratisant les poils un à un plutôt qu'elle ne les tranche. Cette seconde moitié est toujours portée du haut en bas, de sorte que les deux valves se croisent et que le poil se trouve pris entre les deux tranchans comme entre les deux branches d'une paire de ciseaux. On conçoit qu'il faut plusieurs heures pour conduire à terme une opération de ce genre, et qu'il faut encore pour s'y prêter ou pour l'entreprendre des hommes à qui leur temps soit peu nécessaire.

LIEU DE PLAISANCE DU ROI DE TONGATABOU.

UN chemin étroit et bordé de palissade conduit à une esplanade assez vaste. Au fond de cette esplanade, sur dix piliers rangés sur un plan demi-circulaire s'élève un toit à feuillage impénétrable à la pluie. Ce toit auquel on a donné à peu près la forme d'une voûte, s'abaisse vers la terre à partir du point où il repose sur les piliers; il se termine sur tous côtés à deux pieds au-dessus du sol; cette ouverture a été ménagée pour donner à l'a-

un libre passage. Le sol intérieur de cette espèce de tente dont la largeur est de deux toises et demie et la longueur de six ; est élevé d'environ vingt pouces au-dessus du sol environnant. Cette précaution a été prise pour que l'intérieur de la tente fût à l'abri des inondations durant la saison pluvieuse. Tel était le lieu de plaisance où Toubau, roi des îles des Amis, reçut le général d'Entrecasteaux, envoyé par le gouvernement français à la recherche de La Pérouse.

Ce prince avait un autre lieu de réunion où il se rendait souvent avec les principaux chefs pour prendre le kava. C'était une petite rotonde de deux toises de diamètre, formée par des palissades et des arbustes taillés avec assez d'art, située sur le sommet d'une colline. Autour de la rotonde étaient vingt-quatre petites cases, rangées en cercle et n'ayant d'autre ouverture qu'une longue fente au faite du toit ; des feuilles de cocotier enremêlées de manière à présenter un tissu très-épais, formaient tout le revêtement de ces cases, dans lesquelles le roi et ses convives se retiraient après le kava pour s'y livrer au sommeil.

MUSIQUE DES ILES DES AMIS.

Le goût et la faculté du chant ne sont ni une découverte ni une production de l'homme : ils sont nés avec lui, car les peuples qui sont encore le plus près de la nature chantent et jouissent en chantant. Si cette proposition est vraie, il sera conséquent peut-être de dire que plus la musique se complique et se charge d'accords et d'ornemens, plus elle s'éloigne du vœu de la nature qui a voulu seulement qu'elle servît à donner au sentiment plus d'expression, de sorte qu'aujourd'hui la musique consisterait moins dans cette faculté d'exprimer, qu'elle ne constituerait une science tout artificielle, où il ne s'agirait que de combiner des sons de manière à leur faire produire un ensemble harmonique sans aucun but, ou du moins sans aucun résultat bien réel.

Pour savoir jusqu'à quel point ce raisonnement peut être fondé, il suffit peut-être de comparer l'effet que produisent encore sur tous les hommes, en qui la civilisation n'a pas éteint les goûts simples et naturels, certains airs populaires, sans prétention, composés de trois ou quatre notes, avec celui qui peut naître dans l'âme des modernes amateurs de musique, de nos concertos chantés

avec l'assourdissant accompagnement d'un orchestre à quinze ou vingt parties. Je sais bien que les premiers sont vivement émus, je n'oserais dire ce que les autres éprouvent, parce que si je le disais ils n'en voudraient pas convenir.

Quoi qu'il en soit, comme il s'agit moins ici de faire ou d'analyser des théories que de rapporter des faits, je me contenterai de dire que le goût de la musique est généralement répandu dans toutes les îles de l'immense mer du Sud, et que partout cette musique est simple et monotone, ce qui ne laisse pas de charmer ceux à qui elle s'adresse, dans le seul style au reste qu'ils peuvent comprendre.

Dans une fête qui fut donnée par la reine Tiné à des navigateurs français, une jeune fille chanta pendant très long-temps un air qui ne consistait qu'en trois tons : la quinte, la tonique et l'octave basse de la quinte ou quinte renversée. Il n'était guère possible de rien concevoir qui pût offrir tant de monotonie ; mais la jeune chanteuse mit tant d'expression dans les inflexions de sa voix, tant de grace dans les mouvemens de bras et de mains qui accompagnaient la mesure, tant de précision et de justesse dans les intonations, qu'elle charma tous ses auditeurs. Ensuite le même air fut repris par deux autres

dulant sur divers tons. Il paraît même que soit par ignorance, soit par un effet de leur goût, ces chanteurs faisaient entendre des dissonances qui flattaient singulièrement les auditeurs.

Quelquefois les chanteurs ont un bien singulier accompagnement; ce sont quatre bambous sonores dont on se sert pour marquer la mesure en frappant contre terre. Le son de ces bambous ressemble assez à celui d'un tambourin. Les plus courts produisent la tonique, le second et le troisième d'égale mesure, donnent la quinte renversée, le quatrième, qui est le plus long, répond à la sixte ou tierce renversée, ce qui forme l'accord parfait sauf l'octave de la tonique. Pendant que les quatre porteurs de bambou battent la mesure en cadence, d'autres musiciens armés de deux petits bâtons de casuarina, frappent sur un bambou long de trois toises et couché horizontalement. Dans le même temps, trois musiciens placés au-devant des chanteurs, cherchent à expliquer par leurs mouvemens le sujet que les paroles expriment.

La danse fait toujours partie des fêtes de ces insulaires. Elle paraît être d'abord le partage exclusif des femmes; car elles commencent par se livrer seules à cet exercice, mais bientôt les hommes ont leur tour; ceux-

ci, par les mouvemens qu'ils exécutent avec beaucoup de précision, tantôt sur une mesure fort lente, tantôt sur une mesure vive et précipitée, décrivent d'une manière assez exacte les hauts faits et les exploits de leurs princes et de leurs guerriers; c'est une espèce de pantomime héroïque où ils mettent du naturel et même de la grâce. Les musiciens de leur côté ne restent point inactifs, et ils contribuent à l'expression du tableau, soit en redoublant le fracas de leurs bambous, soit en précipitant ou ralentissant la mesure, et en réglant leurs chants sur les indications de la pantomime.

OBÉLISQUES DE SANDWICH.

L'ARCHIPEL de Sandwich se compose de cinq îles principales et d'un grand nombre d'îlots qu'on n'a pas encore visités. Celle d'*Atoui*, l'une des plus considérables, renferme plusieurs villages, si l'on peut donner le nom de village à quelques huttes réunies sans ordre. Ce que ces lieux, quelque nom qu'ils reçoivent, ont de plus remarquable, ce sont les obélisques dont les naturels orientent leurs cimetières. Ces derniers consistent en un enclos assez étendu, ceint d'un mur de pierre de quatre ou cinq pieds de hauteur,

ombragé de beaux arbres et couvert dans l'intérieur de cailloux bien battus. L'obélisque s'élève à l'une des extrémités de l'enclos. Il est formé d'une espèce de treillage de bois soutenu par un mât qui occupe le centre. Ce treillage est revêtu du haut en bas d'une étoffe mince et légère, de couleur blanchâtre. Assez large à sa base, il se retrécit progressivement jusqu'au sommet qui se termine en pointe, à une hauteur de quarante ou cinquante pieds. Le pied de l'obélisque est toujours chargé de bananes et d'autres fruits, matière ordinaire des offrandes que les insulaires font à leurs dieux. L'entrée du cimetière est presque toujours décorée de statues de bois d'une seule pièce, hautes de trois pieds et passablement travaillées. On les couvre d'étoffes et on coiffe leur tête d'une espèce de casque ou bonnet cylindrique. On dépose à leurs pieds des tiges et des racines de fougère.

Les cimetières sont probablement les seuls temples où les naturels adorent leurs divinités. Outre ces statues dont je viens de parler, lesquelles représentent des déesses (*eatoua no reheina*), on voit encore dans l'intérieur de l'enclos un autel sur lequel on sacrifie des animaux et assez fréquemment des victimes humaines. Ces derniers sacrifices ont lieu à la mort des princes et même la mort

des chefs subalternes, de sorte qu'ils ne se renouvellent que trop souvent.

Dans l'île d'Otaïti dont les habitans de Sandwich ont les mœurs, la langue et la religion, on croit que la divinité suprême de qui tout émane est une femme. C'est là vraisemblablement dans les Otaïtiens le résultat d'une comparaison établie entre la création de l'univers et le mode particulier de reproduction des êtres. Cette idée qui fait Dieu du sexe féminin n'est rien moins que nouvelle ; on la retrouve plus ou moins modifiée dans toutes les religions des anciens peuples.

NATURELS DES ILES BOUGAINVILLE ET DE BOUKA.

LA couleur de ces insulaires est noire, mais peu foncée ; leur taille est moyenne, mais ils sont fortement musclés ; leurs traits ont beaucoup d'expression, mais ils manquent de régularité et d'agrément. Ils ont la tête grosse, le front large, le nez épaté, la bouche très-grande et le visage aplati ; ils portent aux oreilles de très-lourds anneaux faits de coquillages, dont le poids donne à la longue aux parties qui le supportent une extension démesurée. La grandeur des oreilles

est pour eux sans doute un caractère de beauté. Leurs cheveux sont frisés et très abondans ; leur corps est peint ou tatoué en partie ; ils ne font point usage de vêtemens , seulement ils se ceignent les reins avec une corde en plusieurs doubles , probablement pour augmenter leur force musculaire ; ils se font de même des ligatures autour des bras et vraisemblablement encore par un motif du même genre.

Leur caractère semble gai et traitable ; on a remarqué qu'ils se faisaient un jeu de répéter les mots qu'on prononçait devant eux. Au reste ils ont eu certainement des communications avec les Espagnols et les Anglais , puisqu'on les entendit désigner très distinctement la terre par le nom de *tzerra* et une flèche par celui d'*arrow*. Ils donnent à leur île le nom de Bouka.

Ils connaissent très-bien l'usage du fer , on le présume en voyant le prix qu'ils attachent aux articles de quincaillerie et de clouterie. Ils fabriquent leurs arcs et leurs flèches avec autant d'élégance que de solidité. La corde , de filamens tressés qu'ils tirent de leurs plantes , est ordinairement enduite de résine afin de donner plus d'adhérence aux fils dont elle se compose. Ils attachent un morceau d'écorce de rotin vers le milieu afin que la corde ne s'use point par le frottement de la

flèche. Celle-ci se compose de deux parties de longueur égale. La première moitié est extrêmement légère et ne consiste qu'en un morceau de roseau; l'autre moitié se fait d'un bois très-dur aiguisé en pointe. Le lieu où les deux moitiés se joignent est garni de plusieurs tours de ficelle très-forte faite de brins ou filamens tirés de l'écorce du rotain. Le bas de la flèche est garni de la même manière.

L'ILE DES COCOS DE LA NOUVELLE-IRLANDE.

CETTE île qui se touche presque avec la Nouvelle-Irlande a été le produit de quelque une de ces révolutions qui de temps en temps agitent le globe et qui en ont souvent altéré ou bouleversé la surface. Elle n'est qu'un amas de pierres calcaires d'une grande blancheur, mêlées de madrépores jusque dans les parties qui s'élèvent le plus aujourd'hui sur le niveau de la mer, c'est-à-dire à soixante ou quatre-vingts toises de hauteur. Sur ces débris du sol des temps primitifs les vents ont porté une couche légère de terre végétale. La nature en a profité pour y faire croître des cocotiers et d'autres beaux arbres

que les botanistes appellent *barringtonia speciosa*.

Ces derniers surtout contribuent à rendre cette île un lieu de délices qu'on croirait embellir par la main d'une Armide nouvelle. Ces arbres croissent sur le bord même de la mer, et comme ils aiment beaucoup l'humidité, ils se penchent naturellement du côté de l'eau, et poussant leurs rameaux à une grande distance ils forment un véritable berceau de verdure qui couvre tout le rivage. Dans l'intérieur, des figuiers de plusieurs espèces mêlent leurs branches à celles du cocotier, mais c'est à peu près là tout ce que produit l'île. On n'y trouve aucune plante, aucune graminée qui puisse fournir à l'homme sa subsistance : aussi n'y voit-on pas d'habitans ; elle a au surplus si peu d'étendue qu'elle n'en pourrait contenir qu'un bien petit nombre. Cette île est comme un jardin planté au milieu des mers pour attirer un instant les regards des navigateurs.

Parmi les arbres qui croissent dans l'île des Cocos, il y a une sorte d'arecquier bien extraordinaire ; son tronc qui s'élève jusqu'à quinze ou dix-huit toises n'a guère que quatre ou cinq pouces de diamètre, encore porte-t-il dans l'intérieur une espèce de substance amilacée sous la forme de moëlle, de sorte que le tronc abattu et dépouillé de cette subs-

tance n'offre plus qu'un cylindre dont le bois n'a que quelques lignes d'épaisseur : il est vrai que ce bois est d'une si grande dureté qu'il faut le frapper à coups redoublés pour pouvoir l'entailler ; et l'on sait que les mécaniciens prétendent qu'un cylindre quoique creux jouit d'une grande propriété de dureté et de force. Le fruit de cet arequier est rouge , et il a la grosseur et la forme d'une olive ordinaire.

LE PALMIER *CYCAS CIRCINALIS*.

Ce palmier croît abondamment dans l'île de la Nouvelle-Irlande ; mais comme il craint la trop grande chaleur , il cherche l'ombrage et l'abri des grands arbres. Le fruit du cycas consiste en une amande que les naturels mangent grillée. Le feu lui ôte son amertume et surtout ses propriétés malfaisantes et nauséabondes. Prises crues et sans préparation , ces amandes font l'office d'un puissant émétique. Les habitans des Moluques enlèvent au cycas ses qualités nuisibles par la macération. Les pelures de l'amande ont une forte odeur de pomme , et leur infusion à l'eau simple fournit une assez bonne liqueur spiritueuse.

NAGEURS DE LA MER DU SUD.

Les insulaires de la mer du Sud sont en général excellens nageurs, et il n'est pas rare de les voir traverser à la nage des bras de mer de plus de mille toises de large, malgré la rapidité des vents ou l'effort des vagues qui vont se briser sur la côte. Ils nagent constamment sur le ventre, tenant la tête et le cou hors de l'eau. La main gauche, toujours en avant, n'exécute que des mouvemens très courts auxquels le bras ne prend aucune part; mais la main droite parcourt tout l'espace qu'elle peut atteindre en se portant alternativement d'avant en arrière. Le corps est un peu incliné sur le côté gauche, afin qu'il offre moins de surface et que par suite il trouve moins de résistance. Ces insulaires fendent ainsi les eaux avec beaucoup de vitesse, et il n'est peut-être point le nageur européen qui fût capable de les suivre.

 LE *KAVA* OU LIQUEUR DU POIVRIER.

Les insulaires de l'archipel des Amis ont une espèce de poivrier dont la tige, d'un diamètre environ de diamètre, s'élève perpen-

didulairement et se soutient assez bien d'elle-même sans qu'il soit nécessaire de l'étayer. Cette tige est divisée par des nœuds en plusieurs sections ; pour multiplier la plante ils coupent de petits morceaux dans l'intervalle d'un nœud à l'autre et ils mettent ces morceaux dans la terre en guise de bouture. Le kava s'élève à la hauteur de cinq ou six pieds ; ses feuilles sont larges et ont la forme d'un cœur.

Les insulaires font le plus grand cas de ce poivrier à cause de la liqueur qu'ils en retirent et de laquelle ils font leurs délices, bien qu'elle ne puisse être que de très-mauvais goût. Pour préparer ce breuvage, ils prennent la racine qui est charnue et fort tendre. Après l'avoir bien nettoyée et lavée, ils la coupent par morceaux qu'ils mâchent jusqu'à réduire en pâte ; ils en forment ensuite des boulettes de la grosseur d'un œuf. Ces boulettes sont placées à quelque distance l'une de l'autre au fond d'un grand vase de bois qu'on emplit d'eau, dès que le nombre des boulettes est suffisant. Il ne s'agit ensuite que d'agiter l'eau dans le vase, et la liqueur se trouve faite. On la sert dans les tasses de coco ou dans une feuille de bananier roulée en cornet.

Les racines qui ont servi à faire le kava sont remplies intérieurement de fibres ligneu

ses que la mastication a séparées de la pulpe. Après que les boulettes ont été délayées dans l'eau du vase, ces fibres se précipitent et se déposent au fond. Celui qui doit distribuer la liqueur les retire avec soin et en forme une espèce de pinceau ou d'éponge dont il se sert pour remplir les tasses, en le plongeant dans le vase et en l'exprimant ensuite entre les doigts.

Tous les navigateurs qui ont mouillé dans ces parages ont vu préparer le kava ; aucun ne se vante d'y avoir goûté (1) ; on sent assez que la délicatesse d'un estomac européen se voit révoltée par la préparation plus encore que par la saveur de cette liqueur enivrante. Mais il en est qui, voulant connaître le goût qu'elle pouvait avoir, ont mâché la racine de poivrier : ils l'ont trouvée âcre et stimulante.

CASCADE DE LA BAIE OBSCURE.

Au fond de la baie Obscure (2), sur la côte orientale de la Nouvelle-Zélande, s'élève une

1) On assure que le goût en est si détestable que les naturels eux-mêmes n'en boivent jamais sans faire une laide grimace ; mais telle est pour eux la force de l'habitude qu'ils font un usage continuel, et qu'ils n'auraient point de scrupules dans leurs fêtes, s'ils n'en buvaient jusqu'au point de perdre la raison.

2) Voyez *baie Duski*.

masse de montagnes escarpées dont les sommets sont toujours couverts de neige. Du haut de ces montagnes s'élançe une rivière qui paraît peu considérable quand on la voit de la plaine, mais qui semble augmenter de volume à mesure que pour l'observer on monte sur les hauteurs voisines. Pressée au moment de sa chute entre deux rochers qui s'ouvrent à peine pour lui donner un passage, l'eau se précipite à deux cents pieds de hauteur perpendiculaire sous la forme arrondie d'une colonne de dix pieds de diamètre. Elle tombe sur un second rocher d'environ cent pieds d'élévation et dont le plan incliné la force à s'étendre comme une vaste nappe. Au bas du rocher est un sol rocailleux, hérissé de pointes qui la divisent, la brisent et produisent des torrens d'écume. Là, elle semble fuir et se disperser par mille canaux mais retenue par une enceinte presque circulaire de roche, elle va se réunir dans un vaste bassin où elle s'entasse et s'élève jusqu'à ce que, trouvant une issue, elle s'échappe en murmurant, suit le penchant des collines et va se mêler aux flots de la mer.

Au lieu de sa chute, l'eau qui s'élève et retombe en vapeurs sous un soleil sans nuages, se peint des vives couleurs de l'iris. Le bruit qu'elle fait en tombant retentit à

loin ; quand on est sur les bords du bassin , on peut à peine s'entendre. Les rochers qui forment l'enceinte de ce bassin sont tous de granit ou de talc ; des arbustes touffus ornent leurs cimes ; des mousses verdoyantes , des fleurs champêtres , des buissons de fougère tapissent leurs flancs. Le cours de la rivière est ensuite ombragé de beaux arbres ; la baie où elle entre est toute couverte d'îlots qui n'offrent à l'œil que des massifs de verdure. Dans le lointain , de hautes montagnes couronnent le paysage , l'un des plus beaux qu'on puisse rencontrer sur la terre.

TEMPLE DE TONGATABOU.

IL ne faut point chercher des chefs-d'œuvre d'architecture chez des peuples qui n'ont point d'architecture. Mais les temples fameux de Persépolis et de Thèbes , où l'art avait prodigué toutes ses ressources , n'étaient pas plus merveilleux dans leur genre que ne le sont les simples monumens des sauvages qui , sans arts , sans principes , sans objets de comparaison , sans aucun moyen de rectifier leurs idées , conduits seulement par un sentiment qui diffère peu de l'instinct , ont érigé des trophées pour leurs souverains ou des temples pour leurs divinités. Dans l'île de

Tougatabou, à l'angle d'une verte prairie, s'élève une montagne artificielle. Des blocs de pierre transportés ou roulés à force de bras, des masses de corail (1) entassées les unes sur les autres, de la terre qui lie et unit tous ces quartiers de roche compose cette montagne, autour de laquelle un mur de corail s'étend comme une large ceinture. Le temple repose sur la cime aplatie de la montagne; il a vingt pieds de long et quinze de large. Une pente douce y conduit; une allée bien sablée l'entoure; on y arrive par une avenue de beaux arbres qu'on nomme *étoas* et qui ressemblent à des cyprès.

La construction de ce temple est semblable à celle des maisons; seulement on voit qu'elle est plus soignée. Des pièces de bois très-solides, supportent la charpente du toit qui n'a pour couverture que des feuilles de palmier; des nattes épaisses des mêmes feuilles artistement tressées et formant un tissu très serré, impénétrable à l'air, tombent du toit jusqu'au sol et font la clôture de l'édifice. Le sol est couvert de gravier battu; au centre est un carré long, élevé de six pouces et recouvert de cailloux bleus. Deux figures de bois, assez mal sculptées, occupent les deux angles du fond. C'est sur les ca

(1) Quelques-unes de ces masses ont neuf pieds de long sur quatre de large.

oux bleus que les dévots déposent leurs offrandes.

De beaux arbres plantés tout le long de l'enceinte de corail, vont ombrager de leurs cimes le sommet de la montagne, le temple et les trois édifices voisins qui servent de tombeaux aux princes de Tongatabou et aux membres de leur famille.

Il y a dans cette île beaucoup d'autres temples, tous placés dans les sites les plus pittoresques et les plus riants, au milieu des bosquets, entourés de verdure et de fleurs. Parmi les arbres qui leur prêtent leur ombre, on distingue surtout les casuarinas aux rameaux pendans; ils ont été choisis dans l'archipel du Sud comme le saule pleureur en Europe, pour orner la demeure des morts ou les lieux consacrés à la religion.

L'ILE DU MONUMENT.

C'EST le nom donné par le navigateur Cook à un îlot qu'il trouva sur sa route dans l'archipel des Nouvelles-Hébrides, remarquable par sa forme extraordinaire. C'est un rocher noir, haut de cent cinquante pieds s'élançant du sein de la mer comme une rampe, accessible pour les seuls habitans de l'air. Ses flancs presque perpendicu-

lares offrent quelques mousses d'un beau vert.

Auprès de ce rocher est un autre flot qu'on appelle *les Deux-Collines*, parce qu'il se compose en effet de deux roches taillées à pic, unies par un isthme très étroit et assez bas. Tous ces rochers offrent à leur base des cavités profondes que la violence des flots et les siècles y ont creusées.

VOLCAN DE TANNA.

VERS le centre de l'île de Tanna, située entre l'archipel des Nouvelles-Hébrides et la Nouvelle-Calédonie, on aperçoit une colline assez élevée dont le sommet se termine par un cratère de couleur rouge-brun. Une colonne de fumée jaillit du fond du cratère sous la forme d'un arbre dont la tête s'élargit mesure qu'elle s'éloigne du tronc. De temps en temps un bruit sourd semblable à celui d'un tonnerre lointain se fait entendre bientôt la fumée devient plus épaisse; elle s'élance en colonne blanche, mêlée de rouge. La flamme ne tarde point à paraître, elle brûle par intervalles de cinq en cinq minutes; il se fait une explosion violente et rapide; l'atmosphère se charge de particules de cendre et de fumée; tout le terrain environnant est couvert de cendres noires.

Quelquefois la fumée s'élevant à une hauteur prodigieuse forme des nuages noirâtres qui parcourent rapidement de grandes distances ; ils s'abaissent et se condensent en se refroidissant. Ces nuages éclairés en dessous par la flamme qui sort du volcan, offrent pendant la nuit aux navigateurs un magnifique spectacle, surtout lorsque dans les emps de calme ils se peignent, tout brillans de lumière, sur la surface unie de la mer.

Quand il vient à pleuvoir dans un moment où le volcan menace d'une éruption violente, l'activité du feu s'accroît d'une manière effrayante. Alors la fumée s'échappe en tourbillons épais teints de jaune, de pourpre, d'orange et de cramoisi ; ils se terminent par une espèce de nuage gris mêlé de rouge et de brun. Tout le pays d'alentour, éclairé par ces feux, prend les mêmes teintes que le volcan produit, et la campagne paraît tour à tour jaune, orange, pourpre et couleur de feu.

Quelquefois le volcan gronde avec un fracas horrible : c'est le signal d'un surcroît d'activité. On voit des torrens de fumée et de feu jaillir jusqu'aux nues ; plus d'une fois des pierres d'une grosseur prodigieuse s'évent dans les airs et vont retomber à de grandes distances ; tous les nuages prennent

une couleur rouge extrêmement vive ; mais cette violence dure assez peu ; au bout de quelques heures tout rentre dans l'état ordinaire.

Il paraît que ce volcan occupe dans le sein de la terre un très grand espace, ou que le réservoir où s'élaborent les matières qui l'alimentent s'étend fort loin sous la terre. A plus de deux lieues du cratère, la terre est brûlante, elle exhale une forte odeur de soufre des nuages légers formés des vapeurs chaudes qui sortent du sol, s'élèvent dans l'air où ils se condensent ; tout le terrain a une forte teinte verdâtre, ce qui annonce la présence du soufre. Cela n'empêche pas le sol de produire et d'être partout couvert de plantes et de grands arbres, surtout de cocotiers. La verdure tapisse même les flancs de la colline embrasée.

Parmi les matières que le volcan vomit presque sans interruption, on distingue des schorls (1) en forme d'aiguille, à demi transparents, mêlés à des torrens de cendres qui s'épanchant sur la terre, lui communiquent une fertilité prodigieuse. Il est impossible de voir nulle part une végétation plus active, plus prompte et plus vigoureuse. Presque toutes les plantes ont dans ces lieux le double de

(1) C'est une espèce de cristal noir qui se trouve dans les granits.

proportions ordinaires; leur tige est plus haute, la feuille plus large, la fleur plus odorante, la couleur plus belle.

Le figuier surtout semble se plaire sur ce sol brûlant où l'on peut à peine tenir les pieds. Le thermomètre ne monte à l'air libre qu'à 21 ou 22 degrés, plongé dans la terre, il s'élève rapidement jusqu'à 68 ou 69.

La partie du sol que les cendres ne couvrent pas offrent à une assez grande distance du cratère une croûte sulfureuse sur laquelle on aperçoit des fragmens d'une substance alumineuse et vitriolique. Partout ailleurs que sur la colline et dans ses environs, le sol se cache sous la verdure : rien n'annonce le terrible voisinage d'un volcan; ses éruptions au reste paraissent peu dangereuses, et les naturels, accoutumés à tous ses effets, s'en inquiètent peu.

Les habitans de Tanna sont de petite taille, mais assez bien proportionnés. Ils ont le teint couleur de bronze, le visage peint en noir ou en rouge, les cheveux bouclés et un peu laineux. Ils paraissent audacieux et guerriers; on les voit toujours armés, prêts à attaquer pour peu qu'ils puissent compter sur le succès; les Anglais, en abordant sur leurs rivages, éprouvèrent qu'ils étaient perfides et traîtres.

SUPPLÉMENT A L'ASIE.

LA MONTAGNE-BLANCHE.

UNE haute chaîne de montagnes sépare la Corée du pays des Mandchoux ; la neige dont elle est couverte en tout temps lui a fait donner par les naturels le nom de *Grande-Montagne-Blanche*. Cette contrée n'était guère mieux connue des Chinois que des Européens qui n'y ont jamais pénétré, si ce n'est quelques jésuites que l'empereur Khang-Hy chargea dans le commencement du dernier siècle de lever la carte de la Tartarie orientale. Quelques années auparavant (1), le même empereur, sur le motif que ses ancêtres étaient sortis de ce canton ignoré, avait chargé un de ces officiers de visiter la Montagne-Blanche afin d'en avoir une description exacte.

Cet officier étant de retour rapporta qu'il n'était parvenu au pied de la plus haute montagne qu'avec des peines infinies. Il fallut d'abord se frayer un chemin avec la hache à travers une épaisse forêt ; ensuite on s'avança, par un pays coupé, vers le pic qu'on

(1) En 1677, suivant une relation mandchoue, traduit par M. Klaproth

avait aperçu de très-loin entouré de nuages ; ce ne fut qu'après une marche d'environ trois jours qu'on y arriva ; mais d'épais brouillards couvraient la terre et l'on fut obligé de s'engager au hasard dans un sentier qui semblait tracé par les cerfs. Ce sentier conduisit au milieu d'un bois ; on y trouva une petite prairie, et un peu plus loin un espace entouré de grands arbres qu'on jugea plantés de mains d'homme. Ces arbres étaient entremêlés d'arbrisseaux aromatiques, et des fleurs d'un beau jaune naissaient abondamment sur le sol. On laissa les chevaux à cette place, et quand les brouillards furent dissipés, on se remit en marche.

Le flanc de la montagne était tout couvert de neige incrustée de glace ; la montée d'abord assez douce ne tarda pas à devenir rude et pénible. Parvenus au sommet, les Chinois aperçurent une plaine entourée de cinq pics, entre lesquels il y avait un lac rempli d'eau l'environ deux lieues de tour. Quatre de ces pics ont leurs cimes si fortement penchées, qu'elles paraissent près de tomber ; l'autre pic est perpendiculaire et moins haut que les premiers. De plusieurs endroits de la montagne on voyait jaillir des sources qui formaient des ruisseaux prenant leur cours vers les points opposés. Les Chinois n'aperçurent dans ces lieux déserts qu'un ours qui se te-

naît au bord du lac, et un troupeau de cerfs qui dans leur fuite rapide se précipitèrent parmi les rochers.

MONUMENT ANTIQUE DE LA SIBÉRIE.

LES voyages de Pallas et de quelques autres savans ont fait découvrir dans la Sibérie beaucoup de monumens antiques, et surtout de tombeaux. Dans un mémoire lu par M. Klaproth à la société asiatique de Paris en 1822, sont décrits quelques objets singuliers qu'on a tirés d'anciens tombeaux situés dans le voisinage d'Abakansk à peu de distance du Jenisseï.

Un morceau en bronze représente un guerrier se débattant contre un monstre ; il est d'un travail fini et qui ne manque pas de goût. Deux grandes clochettes du même métal sont surmontées par le *musimon*, espèce de bouquetin fort commun dans les montagnes de Sayansk, désigné par Linné sous le nom de *capra ammon*, et par les Russes sous celui de *mouton des rochers*.

Le savant orientaliste décrit aussi deux colonnes en pierre, chargées d'inscriptions dont les caractères sont inconnus. Ces colonnes se sont trouvées sur les sommets de deux petites collines voisines du Jenisseï. Sur le dos d'une de ces colonnes est empreint

ou sculptée assez grossièrement une figure humaine. Quant aux caractères dont se composent les inscriptions, M. Klaproth leur trouve un air plutôt européen qu'asiatique, parce qu'on y reconnaît aisément plusieurs lettres grecques et esclavonnes.

CARACTÈRES CHINOIS.

LES Chinois n'ont ni lettres ni alphabet; ils y suppléent par un nombre infini de caractères ou signes de convention, qui expriment chacun une idée particulière. « Ces caractères, dit M. Klaproth, étaient dans l'origine des images représentant les objets qu'on voulait désigner. L'invention de cette écriture se perd dans la nuit des siècles.... La forme primitive des signes représentatifs s'effaçait à mesure que l'art se propageait; les traits indiquant les contours s'altéraient; alors, pour donner plus de régularité à l'écriture, on rendit les traits plus raides et plus uniformes. Les caractères cessèrent ainsi d'être des images, et ils devinrent des signes de convention. Le nombre des signes primitifs paraît avoir été très limité dans le commencement.... mais la barrière de l'image une fois franchie, et les élémens des caractères rendus plus réguliers et plus faciles à tracer,

les groupes augmentèrent avec rapidité. »

Ce ne fut sans doute que dans les premiers siècles de la monarchie chinoise, qu'on employa les signes primitifs, car dans les inscriptions les plus anciennes de la Chine, on ne voit que très peu de caractères qui forment image réelle; les contours seuls de l'image, bien que sensiblement altérés, peuvent s'y montrer encore aux yeux attentifs. En se régularisant davantage dans le huitième siècle avant l'ère vulgaire, les caractères s'éloignèrent encore plus de la forme primitive; cette forme avait totalement disparu quatre ou cinq cents ans plus tard.

L'ARCHIPEL DE LIEOU-KHIEOU.

CET archipel, situé entre les îles du Japon et l'île Formose, se compose de plusieurs groupes qui forment ensemble trente-six îles, dont une seule a quelque étendue; c'est le *Ta-liou* ou Grande Lieou, au centre de l'archipel. Sa plus grande longueur paraît être d'une cinquantaine de lieues sur une largeur moyenne de huit ou neuf.

La ville capitale, résidence du souverain, porte le nom de *Tziou li* ou *Cheou-li*; elle est située à l'occident d'une montagne élevée, du haut de laquelle la vue s'étend au loin sur

la mer à droite et à gauche. Parmi les édifices que cette ville renferme, on distingue celui qui est consacré à la sépulture des rois. On voit au frontispice une inscription gravée sur la pierre, indiquant la destination de ce monument. Hors de l'enceinte des murs, il existe un temple fameux; c'est celui des ancêtres divinisés du souverain; un insulaire ne passerait pas en ce lieu sans donner des signes d'une extrême vénération; on y voit un assez grand nombre de tablettes de pierre, portant chacune le nom d'un prince décédé. Le palais du roi s'appuie sur une éminence qu'on appelle le *Mont-des-Tigres*: on voit à la base un petit temple sans idoles; on y brûle de l'encens en l'honneur de la terre.

Dans la cour du palais est une grande muraille de pierre qui s'étend sur une longueur de vingt ou vingt-cinq toises et qui en a cinq ou six de hauteur; au milieu de ce mur on voit une tête de dragon, par la gueule duquel coule l'eau d'une source si abondante qu'elle ne tarit pas, même durant les plus fortes chaleurs. Cette eau vient de l'étang du Dragon à l'ouest de la ville; on voit au milieu deux rochers dont l'un a la forme d'un bambou. A certain jour de l'année, es habitans se rendent à ce bassin dont mille bateaux sillonnent la surface. Tous

ces bateaux sont ornés de figures de dragons.

Le principal port de l'île est celui de *Naka Kou*, ou Nakapa Kiang; il est à quatre ou cinq lieues à l'ouest de la capitale. Il forme un vaste bassin rond dont l'entrée est très-étroite. Au milieu de cette baie il y a une île sur laquelle s'élève une ville petite, mais populeuse; l'île se joint au continent par un pont. A peu de distance de l'entrée du port, on a bâti un palais pour les ambassadeurs chinois; il est composé d'une infinité de pièces, salles, chambres, terrasses; les jardins sont ornés de tours, de jets d'eau, de kiosques de pavillons. L'édifice renferme une bibliothèque; on voit au dehors une grande table de pierre sur laquelle on a gravé en caractère chinois les noms et les actions de tous les insulaires célèbres. Devant ce monument national, il y a une pelouse immense où tous les jours, à midi, les femmes de tout âge se rassemblent, soit pour exposer en vente plusieurs petits ouvrages sortis de leurs mains soit pour se livrer entre elles à différents jeux.

A une demi-lieue du port sont deux énormes pins qui ont, dit-on, deux cents pieds de hauteur: on remarque derrière ces pins un palais, un très-beau temple consacré à la *princesse céleste*, et plus loin le pont d

l'*Arc-en-Ciel* large de cinq pieds et long d'une lieue, sur lequel on traverse d'une rive à l'autre le lac de *Man-Hon* qui communique avec la mer. A l'extrémité du pont s'élève la montagne de *Soung-Ling*, toute couverte de pins et de sapins dont le feuillage d'un vert un peu sombre n'est pas le moindre ornement de ces lieux.

Dans une petite île au nord-est de la grande Liéou on recueille du soufre naturel en grande quantité. Le volcan qui le produit vomit constamment de la fumée et des vapeurs épaisses qui rendent la montagne inaccessible du côté opposé à celui d'où le vent souffle. Le cratère a la forme d'une chaudière; les rochers qui l'entourent sont de couleur jaune mêlée de bandes brunes. Les rochers de la côte méridionale de l'île sont d'un rouge foncé; le rivage est partout si escarpé que le débarquement n'est possible qu'en très-peu d'endroits. Cette île n'a pour habitans que quelques familles de bannis qu'on emploie à faire la récolte du soufre; on est obligé de leur apporter des vivres de la grande Liéou; le sol ne produit rien, toutefois la mer est très-poissonneuse.

Le port d'Ou-Ting, dans l'île principale est un des plus beaux, des plus sûrs et des plus commodes que la nature ait formés sans le secours de l'art. On voit d'abord une

pointe de roche longue et étroite s'avancer du rivage dans la mer comme une jetée. Vers l'extrémité occidentale de cette pointe, s'élève du milieu de la mer une très-haute montagne qu'on aperçoit, dit-on, à la distance de vingt-cinq lieues marines; elle sert aux navires de point de reconnaissance, et de tous les côtés elle se présente sous le même aspect. Le pied de cette montagne jusqu'au tiers de sa hauteur, est tout couvert de maisons et d'arbres; on dirait que l'île est un jardin qui sort de la mer. Au-delà, vers le nord-est, un groupe d'îlots, se rapprochant de la côte et joignant l'île de *Koui*, achève de fermer la baie dont la profondeur du nord au midi est d'environ deux milles sur une largeur inégale.

Une flotte nombreuse pourrait mouiller dans ce vaste port, qui sur tous les points est à l'abri des lames du large et presque partout garanti du souffle des vents. Le mouillage est bon, le débarquement facile, et en beaucoup d'endroits le rivage paraît disposé pour qu'on puisse y radouber les vaisseaux. Le port a deux entrées; la première est entre la grande île et le groupe d'îlots; la seconde se trouve entre ce même groupe et l'île de *Koui*. Cette dernière passe est étroite, mais non dangereuse, et aussitôt après qu'ils l'ont franchie les navires trouvent un fond de dix-

sept à vingt brasses. Au fond de la baie on remarque deux grands bassins circulaires à fond vaseux, où la profondeur varie de neuf à quinze et même à vingt brasses.

Il y a autour de la baie un grand nombre de villages, celui de Ou-Ting, sur la rive septentrionale, est le plus considérable. Toute cette contrée paraît fertile et bien cultivée.

Les îles qui composent l'archipel de Lieou-Kieou fournissent au commerce un grand nombre d'articles, du camphre, du vin, du soufre, du cuivre jaune d'une qualité supérieure, du zinc, du poivre, d'excellent tabac, du brésillet que les Portugais nomment *bois de Japon*, et dont ils se servent pour teindre en rouge, du papier, des étoffes, du sel, etc.

Dans les îles du groupe septentrional on trouve un arbre que les naturels nomment *iseki*, et les Japonais *kian-mou*; il ressemble au cèdre; donne un bois très-dur et qui passe pour incorruptible, comme autrefois le sycamore sur les bords du Nil. Le *theou-le-chou* ressemble à l'oranger, mais ses feuilles sont plus épaisses. Les extrémités de ses branches se terminent en filamens aussi déliés que des cheveux, retombant en paquet comme les frins d'une frange.

Le *kin-king* n'est ni moins estimé ni moins précieux que le *kian-mou*. Son bois a la couleur de l'or, et son intérieur offre de belles veines dont les ramifications imitent et souvent surpassent la broderie la plus délicate. Comme il s'en exhale une odeur très-suave les naturels en font des espèces d'oreillers sur lesquels ils reposent leur tête. Ce bois, employé dans l'ébénisterie, se distingue difficilement du sandal.

Les insulaires fabriquent des étoffes communes avec les fibres de la tige du bananier ou avec une grande espèce de chanvre qui croît dans leurs îles; ils font aussi des toiles de coton et quelques étoffes de soie; mais ces dernières ont peu de prix parce que leur soie est rude et grossière, en revanche ils se servent des cocons pour fabriquer un papier qui est si fort qu'on peut le teindre et en substituer l'usage à celui de la toile; ils ont un autre papier moins solide, dont la matière est l'écorce du mûrier. Les plantes marines sont employées pour la fabrication de nattes; on en fait aussi des manteaux contre la pluie.

Le procédé des insulaires pour extraire le sel des eaux de la mer est simple, mais ingénieux. Ils commencent par applanir une portion du rivage, et ils battent le sol jusqu'à ce qu'il ait acquis beaucoup de dureté. En

suite ils étendent par dessus une couche de sable noirâtre de trois ou quatre lignes d'épaisseur ; ils en unissent la surface avec des rouleaux et d'autres instrumens, afin qu'il n'y reste point d'inégalité, mais ils ont grand soin de ne pas la fouler, de peur que ses particules n'adhèrent entre elles. Ces préparations terminées, on arrose ou plutôt on asperge d'eau de mer, à l'heure où le soleil a le plus de force. Quand l'eau est évaporée on ramasse le sable, on le met dans des fosses profondes et l'on recommence l'opération jusqu'à ce que les fosses soient pleines. Cela fait, on verse de l'eau de mer dans les fosses. Cette eau dissout le sel dont le sable est chargé, et, en s'écoulant par un petit trou, elle l'entraîne dans les vaisseaux où elle est reçue. Après une seconde évaporation, on trouve au fond des vaisseaux une croûte de très bon sel d'un pouce à un pouce et demi d'épaisseur.

La religion des insulaires est celle de Fou Bouddha; pour honorer la divinité, ils se contentent de brûler des parfums sur une pierre qui lui est consacrée, et de lui offrir les fruits. Ils ont pour les morts le plus grand respect; ils traitent presque à l'égal de leurs lieux. Leurs armes, leurs vêtemens, leurs neubles, leurs ustenciles sont faits comme au Japon; ils sont plus Japonais que Chinois,

quoique ceux-ci prétendent à la suzeraineté. On assure qu'ils sont d'un naturel doux et humain, et qu'ils ne sont pas moins civilisés que leurs voisins.

On dit encore que les prêtres bouddhistes, venus de la Chine, apportèrent dans ces îles les caractères de l'écriture chinoise, de manière que les Chinois peuvent s'entendre avec les insulaires et les insulaires avec les Chinois, quoique les uns ne comprennent pas la langue des autres; il est vrai que c'est seulement par écrit qu'ils peuvent s'entendre de cette sorte. Quant à la langue même de Lieou-Khieou, il paraît qu'elle est un dialecte de celle du Japon (1).

LA MONTAGNE BRULANTE DE BICH-BALIK.

DANS les temps postérieurs à celui d'Houlakou, on a donné le nom de Bich-Balik à tous les pays qui avoisinent la chaîne du Thian-Khan ou *Montagne-Céleste*, qui traverse la Bucharie de l'est à l'ouest au-dessus de Kaschgar. Les montagnes qui composent cette chaîne sont très-volcaniques, surtout dans leur revers septentrional. Les géogra-

(1) Cet article est extrait de la description de cet archipel faite par M. Klaproth sur divers ouvrages japonais et chinois.

phes chinois parlent du Mont-Blanc ou *Pé-han* d'où sortent sans cesse de la fumée et des flammes, et du lac de *Je-haï* ou Témourtou, la mer chaude. Des voyageurs modernes ont reconnu l'existence de ce lac, de quelques volcans et de plusieurs solfatares, au nord des villes oreigouriennes de Karachar et de Koutché.

La solfatare du pays d'Oroumti, à trois lieues de Bourgos, est la plus considérable de toutes et en même temps celle on l'on remarque les effets les plus singuliers. Elle peut avoir neuf ou dix lieues de circonférence, et le sol est tout couvert de cendres volantes. Si l'on y jette quelque objet combustible, on voit sur-le-champ monter un jet de flamme qui l'entoure, le brûle et le réduit en cendres; si c'est un corps dur, tel qu'un caillou, au lieu de flamme on voit jaillir un tourbillon de fumée noire qui ne se dissipe qu'au bout de quelque temps. En hiver, par les temps les plus rigoureux, la neige fond à mesure qu'elle tombe, quoiqu'elle couvre par grandes masses toutes les montagnes voisines. On ajoute que jamais on n'a vu d'oiseau voler à travers ce terrain.

Le *Ho-chan* ou Montagne-de-Feu fait partie de la même chaîne, et se trouve vers le quarante-deuxième degré de latitude. Elle brûle, dit-on, nuit et jour depuis dix-huit

cents ans. Les pierres mêmes, ajoute-t-on, sont en combustion, se liquifient et coulent en torrens de lave à plusieurs lieues du cratère.

Tout ce pays est sujet aux tremblemens de terre; au commencement du dix-huitième siècle, la ville d'Aksou fut renversée et détruite de fond en comble par un de ces terribles bouleversemens qui sont presque toujours le résultat d'une conflagration intérieure.

LA VILLE DE KHOTAN.

CETTE ville, située vers l'extrémité du Turkestan, a été dans le moyen âge l'une des plus célèbres de l'Asie centrale. Quoique bien déchue de son importance, elle fait encore un commerce considérable en toile, en soie et en blé. Son territoire est borné au nord par des montagnes si escarpées qu'elles forment une barrière qu'on ne saurait franchir; à l'orient sont des terrains sablonneux coupés de marais; au midi et à l'occident, le sol, fécondé par de fréquens arrosemens, produit en abondance des grains et du fruit. On recueille dans les environs la pierre de yu des Chinois, que, dans une savante dissertation, M. Abel de Remusat a prouvé ne

pas être autre chose que le jaspé des anciens, *yeseb* ou *yeches* des Persans et des Arabes (1).

Les habitans de Khotan passent pour être de mœurs simples et d'un caractère assez doux. Ils sont laborieux et leur vie s'écoule dans le travail des champs tandis que leurs femmes s'occupent d'élever les vers à soie, et de tous les soins domestiques. On fabrique à Khotan de très-belles étoffes que les Asiatiques recherchent.

TEMPLE SIAMOIS.

Les temples des Siamois sont en général des édifices non moins somptueux que solides. Très insoucians pour eux-mêmes, et se contentant des plus simples cases où ils trouvent à peine un abri contre les ardeurs du soleil et les pluies continuelles de leur hiver, ils ne négligent rien pour embellir la demeure de leurs idoles et leur donner en même temps la plus grande durée. Ces temples sont ordinairement de forme carrée, et précédés

(1) Plusieurs savans avaient prétendu que la pierre de jaspé fait la matière de ces vases *murrhins* dont les Romains faisaient tant de cas. Le même écrivain démontre le contraire, et il croit que ces vases se fabriquaient avec le *spathum* ou fluats de chaux.

d'une vaste cour. L'intérieur du temple est orné de peintures, mais très-peu éclairé. La lumière n'y entre que par des lucarnes ménagées dans l'épaisseur des murs. L'autel occupe le fond du sanctuaire ; on y monte par plusieurs degrés disposés en amphithéâtre et tout chargés d'idoles.

A une lieue de Siam, sur une éminence, on voit un temple célèbre qui attire sans cesse une grande affluence de pèlerins et de dévots. Outre les idoles communes aux autres temples, on y voit l'effigie d'un pied humain d'une grandeur extraordinaire (1). Le talapoins qui desservent la pagode prétendent que cette effigie est la trace réelle de la plante du pied du premier homme. Son pied, disent-ils, s'imprima sur le rocher lorsque d'un seul pas il sauta de ce lieu à l'île de Ceylan ; la pierre qu'on garde dans le temple a été détachée de la roche. Il ne faut pas leur faire de représentations inutiles : on observe qu'un homme qui d'une enjambée pouvait asseoir ses deux pieds sur deux montagnes que sépare un espace de mille lieues devait avoir une bien plus grande taille que ne permet de le supposer un pied tel que celui dont ils montrent l'empreinte ; ils se scandalisent, murmurent et n'en gardent pas moins leur conviction.

(1) Trois pieds environ de long sur quinze poices de large.

Les talapoins portent une tunique jaune, une écharpe de toile rouge qui couvre l'estomac, et un grand éventail de feuilles de palmier (1); ils ont les pieds et la tête nus. Leurs habitations sont d'ordinaire voisines des temples; elles ont la forme de nos anciens cloîtres, et sont ornées d'une multitude d'idoles à figure humaine. Au milieu de la cour intérieure, on voit presque toujours une pyramide de brique très élevée et couverte de haut en bas d'une dorure très bien appliquée. Les pyramides ne sont pour l'ordinaire que les monumens sépulchraux où sont renfermés les restes de quelque personnage éminent.

Comme les Siamois sont persuadés que l'âme survit au corps, mais qu'à cette croyance ils mêlent de grossières superstitions, ils ont grand soin d'amasser durant leur vie le plus qu'ils peuvent et d'enfouir sous terre ce fruit de leurs épargnes en un lieu qu'eux seuls connaissent et dont en mourant ils emportent le secret. Ils pensent que ce fonds de réserve leur servira dans l'autre vie. Les riches bâtissent des pyramides dont ils confient la garde aux talapoins; c'est une précaution qu'ils prennent pour reconnaître plus aisément.

(1) Ce sont les Portugais qui leur ont donné le nom de talapoins.

ment le lieu qui renferme leur trésor. Quand les Birmans ont fait la conquête de ce pays, ils ont dépouillé sans scrupule tous les monumens de ce genre ; il n'y avait pas d'exemple avant eux que l'argent des morts eût été enlevé.

SÉMIRAMACERTE.

APRÈS que la fameuse Sémiramis eut fait la conquête de l'Arménie, vers le milieu du dix-huitième siècle avant l'ère vulgaire (1) elle voulut visiter la contrée qu'elle venait d'ajouter à son vaste empire. Arrivée sur les bords d'un lac salé (2), elle s'arrêta sur une colline qui s'étend de l'orient à l'occident sur la rive méridionale du lac. De là elle contemplait avec admiration la beauté du paysage qui se déroulait sous ses yeux, les vallées couvertes de verdure et de fleurs, les rivières qui serpentent dans la plaine, les sources

(1) Moïse de Chorène a qui ces détails sont empruntés était un écrivain arménien du cinquième siècle. Il a laissé plusieurs ouvrages parmi lesquels on distingue son Histoire de l'Arménie jusqu'à l'an 440, temps auquel il écrivait. Il se distingue par l'élégance et la chaleur de son style plus qu'il ne se distingue par l'esprit de saine critique qui doit présider aux travaux d'un historien. Son livre ne laisse pas de renfermer beaucoup de détails aussi curieux qu'intéressans.

(2) Le lac de Van.

abondantes qui jaillissent de la montagne. Au nord une pente douce descend jusqu'au lac, au midi c'est un précipice dont les flancs nus et perpendiculaires ajoutent par le contraste aux délices de ce lieu.

Soudain elle conçut le projet d'y bâtir une ville ; un nombre prodigieux d'ouvriers fut tiré du champ rassemblé, et les travaux commencèrent. Elle fit d'abord élever une large haute terrasse, pour les constructions de laquelle on n'employa que des blocs énormes de pierre, unis entre eux avec du ciment. Ce monument existait encore au temps de Moïse de Chorène, c'est-à-dire plus de vingt siècles après, et les malfaiteurs trouvaient dans ses cavités une retraite aussi sûre que les anfrs mêmes des montagnes. Les assises des pierres étaient disposées avec un art infini, et elles étaient si bien jointes qu'on ne pouvait en détacher le plus léger fragment.

Ces travaux qui couvraient un espace de plusieurs stades, se prolongèrent jusqu'au emplacement qu'elle destinait à sa ville. Lors elle divisa les ouvriers en plusieurs troupes, afin qu'on pût à la fois construire divers quartiers que la ville devait avoir. En un bout de peu d'années tout fut terminé. Niramacerte fut entourée de remparts et garnie de portes d'airain. Les maisons, à

deux ou trois étages, étaient toutes bâties en pierres de plusieurs couleurs. Des places publiques, des bains, des édifices somptueux embellirent la ville que traversait un bras du fleuve, des jardins ornèrent ses alentours et les deux rives du lac se couvrirent de villages et de plantations; les côtes reçurent des ceps de vigne. Une population nombreuse vint habiter Sémiramacerte.

Sur les sommets de la colline on construisit des palais, ceints de fossés et de retranchemens; sous les bâtimens on avait creusé de vastes souterrains solidement voûtés. Ici, du côté du midi, où la roche est si dure qu'il faut à peine le ciseau y laisse-t-il son empreinte, la reine érigea des temples et des hospices. Chacun de ces édifices était entouré de fossés. Elle fit graver un grand nombre d'inscriptions sur la pierre; elles étaient destinées à transmettre son nom à la postérité.

De tous ces travaux immenses, de la ville de Sémiramis, il ne reste qu'une petite bougade qui, ainsi que le lac, porte le nom de Van et ne possède pas même des ruines capables d'attester sa grandeur passée.

PALAIS DE TÉHÉRAN.

Le souverain actuel de la Perse fait sa

lence à Théhéran. Son palais n'offre rien extraordinaire à l'extérieur, mais il n'est pas possible de décrire avec exactitude la richesse, l'élégance, les ornemens dont l'intérieur est décoré. Partout des tapis de soie et de brocard d'or, relevés de broderies en brocade, couvrent les murs et le sol; partout des plafonds de cristal, des colonnes revêtues de glaces répètent mille fois l'image des objets. Le prince donne ses audiences dans un magnifique pavillon carré, entouré de jardins et de pièces d'eau; au fond est un dôme d'albâtre. Les grands officiers se tiennent sur les côtés, portant dans leurs mains des vases d'or et des pipes garnies de bijoux. Au milieu de la salle on voit plusieurs fontaines de marbre, du milieu desquelles s'échappent des jets d'eau qui retombent en cascades; des lustres de cristal, ornés d'or et de pierreries, sont attachés au plafond. Le prince ne paraît jamais dans cette salle, que revêtu d'une robe de drap d'or enrichie de pierres précieuses; il porte sur la tête une couronne de diamans, ornement réservé au souverain.

AMASIE.

CETTE ville de l'Asie-Mineure, patrie du

géographe Strabon, est bâtie au fond d'une gorge où la chaleur se fait vivement sentir dans l'été; elle compte, dit-on, quatre mille maisons, et parmi ses habitans beaucoup d'Arméniens, une rivière bordée de beaux arbres coule au pied de ses murs. On n'arrive à la ville que par un long défilé entre deux rochers nus, dont la couleur noirâtre attriste d'abord le voyageur, mais rend plus vive ensuite la sensation délicieuse qu'il éprouve à l'aspect des jardins et des bosquets, au milieu desquels Amasie s'élève. Ses approches sont défendues par une forteresse bâtie autrefois par les Grecs sur le sommet d'une roche escarpée.

LE MOIS BLANC

ou LE NOUVEL AN DES CHINOIS.

Le nouvel an est toujours pour les Chinois l'occasion d'une fête solennelle, à laquelle tous prennent part. Les rues et les maisons sont ornées de pavillons et de banderoles de papier de couleur, sur lesquelles on écrit des caractères qui expriment des vœux pour le bonheur de l'année où l'on entre. Sur les places publiques et à l'extrémité des grandes rues, on construit de petites chapelles où l'on place des idoles; on offre à ces idoles

ruits et des pâtisseries, au bruit des chants, les tambours et des flûtes. Devant les chapelles on expose des bandes de papier rouge chargées d'inscriptions en l'honneur des trois principes, qu'on représente sous la forme de trois vieillards, *chang youan*, mandarin du ciel; *tchoung youan*, mandarin de terre, et *kia youan*, mandarin de l'eau. Dans l'intérieur des chapelles de même que dans les maisons, on brûle des essences, des bois d'odeur, afin d'honorer les idoles; dans les rues on tire des pétards. La nuit on fait des illuminations brillantes; des millions de lanternes éclairent le sol; de brillans feux artificielles éclatent au sein des airs.

DIARBÉKIR.

CETTE ville, extrêmement ancienne, autrefois capitale de la Mésopotamie, bâtie sur une éminence, s'élève sur la rive droite du Tigre. Ses remparts sont de pierre de taille, ils ont pour fondement la roche vive. Des tours antiques la défendent à l'occident, le mur en interdit l'approche du côté de l'est. Le château qui sert de résidence au pacha est entouré de très-hautes murailles. On fabrique à Diarbékir des toiles de coton, et principalement des maroquins. Les bois des

environs produisent en abondance la noix de galle. Comme les eaux du Tigre coulent avec beaucoup de rapidité, les habitans se servent au lieu de barques de radeaux carrés qu'ils nomment *keleks*, et que quelquefois on soutient au moyen d'outrés ou de peaux de bouc pleines de vent.

Entre Diarbékir et Gézir le lit du fleuve est semé de rochers qui en rendent la navigation dangereuse. Sur un de ces rochers on aperçoit un village dont la situation est très pittoresque.

CHÈVRES PORTEUSES.

ENTRE Schiraz et Ispahan le pays est coupé de hautes montagnes, d'un accès difficile et qu'on ne franchit que par des sentiers rudes et étroits où les chevaux ne peuvent monter. On assure que ces contrées sauvages nourrissent en certains lieux de très-grandes chèvres que les naturels ont accoutumées à porter des fardeaux proportionnés à leurs forces et que ce sont là les seules bêtes de somme qu'on peut avoir. Encore trouve-t-on des passages si escarpés que les chèvres elles-mêmes ne peuvent s'y soutenir; elles sont remplacées par des hommes qui habitent au pied de ces montagnes, et gagnent leur vie

à porter sur leurs épaules les voyageurs et leurs équipages. On ajoute que ces porteurs prennent la précaution d'envelopper d'une pièce d'étoffe la tête des voyageurs, afin qu'ils ne puissent voir les affreux précipices qui les entourent; la crainte involontaire dont ils seraient saisis en se voyant suspendus sur les abîmes, pourrait causer en eux quelque agitation qui se communiquant au porteur serait capable de lui faire perdre l'équilibre.

LE PONT MAZULIPATNAM.

MAZULIPATNAM est le nom d'une ville autrefois populeuse et commerçante, située sur la côte de Coromandel. Comme cette partie de la côte est fort basse, les marées y sont très-sensibles; et il n'y a pas encore deux cents ans que chaque jour le flux inondait toute la campagne et formait de la ville une mer véritable où l'on ne pouvait entrer qu'au moyen d'un pont long de six ou sept cents toises. Ce pont était de bois et entretenu avec soin. Il a été remplacé dans les temps postérieurs par des chaussées que protègent de fortes digues; et le sol s'est exhaussé en beaucoup de parties.

L'air de cette ville est peu sain; les eaux sont mauvaises; les habitans font usage

d'une liqueur produite par une espèce de palmier dont leur pays abonde.

INONDATIONS PÉRIODIQUES DU ROYAUME DE SIAM.

L'ÉGYPTE n'est point le seul pays que fécondent les eaux du fleuve qui le traverse. On sait qu'en général toutes les rivières de l'Asie sont sujettes à des débordemens périodiques, causés par les pluies qui tombent par torrens dans les montagnes à des époques assez régulières, et c'est à ces débordemens, aux limons qu'ils déposent sur le sol qu'ils inondent, qu'on doit attribuer la prodigieuse fertilité des contrées de l'Orient. Celles dont se compose l'ancien royaume de Siam ou pour mieux dire de Joudia, nom que les naturels lui donnent (1), ne sont pas moins favorisées de la nature que les bords du Sind, du Gange ou du Nil. On peut même dire que les inondations y offrent des avantages qui manquent à l'Égypte. Dans ce dernier pays il faut que la crue ne soit ni trop forte ni trop basse pour que les récoltes soient bonnes; dans le Siam, elle produit toujours son effet, et l'excès même, loin d'être un mal, produit de plus riches moissons.

(1) Il fait aujourd'hui partie de l'empire birman.

Le riz croît au milieu de l'eau , et de même que dans l'Inde il montre toujours sa tête au-dessus du niveau, à quelque hauteur qu'il s'élève : le tuyau qui porte l'épi s'allonge à mesure que les eaux sont plus hautes.

Ces inondations ont encore un autre résultat ; c'est de tempérer les chaleurs, qui sont bien moins fortes à Siam qu'en beaucoup d'autres lieux dont la latitude est la même. Mais elles ont aussi un inconvénient, c'est que les naturels qui sont très-paresseux, se reposant sur la nature du soin de leur subsistance, négligent de cultiver leurs superbes plaines partout où, l'inondation ne s'étendant pas, ils seraient obligés de leur procurer l'arrosement par leur industrie et des soins qu'ils ne veulent point prendre. Aussi la plus grande partie de leur pays n'est-elle peuplée que de bêtes fauves.

EFFET SINGULIER DE LA Foudre.

QUAND nos missionnaires, dont on ne saurait trop admirer le zèle, allaient au péril de leur vie prêcher l'Évangile aux nations qui habitent au-delà du Gange, il arriva à l'un d'eux un événement singulier ; tandis que le

vaisseau qui le transportait s'approchait de Kescho, capitale du Tonquin, un orage mêlé de vent, de pluie et de tonnerre vint à éclater sur la ville et sur la rivière, dont les eaux agitées menaçaient les matelots du naufrage. Le missionnaire se mit en prières, tenant sa tête appuyée contre le grand mât. Soudain la foudre tombe avec un épouvantable fracas; elle atteint le mât, le coupe en deux, brise douze ou quinze cercles de fer dont il était lié, divise en deux portions longitudinales la moitié qui tenait au vaisseau, rompt en mille pièces l'une de ces portions, laisse intacte celle qui soutenait le missionnaire, soulève un ais qui se trouve à deux pas du mât, le pose en travers au-dessus de la tête du religieux, l'environne d'une épaisse fumée et s'éteint sans lui faire d'autre mal que la peur. L'ais déplacé par la foudre l'avait garanti de la chute de la grande voile et de tous les agrès qui la soutenaient.

L'ILE OLKHON.

CETTE île, longue mais étroite, se trouve dans le lac Baikal auquel les peuples de l'Asie donnent le nom de *Mer-des-Pins* ou *Petite Mer*; elle est près de la rive nord-est; une chaîne de hautes montagnes la traverse; elle

fourrit beaucoup de gibier et ses bords abondent en poissons. Elle est habitée par cinquante ou soixante familles mongoles qui ont pour tous biens que leurs troupeaux. Le climat y est très-rude et à la fin de l'automne le lac commence à se prendre, de sorte que tout l'hiver on peut le traverser à pied ou à cheval. Plusieurs rivières apportent au lac le tribut de leurs eaux.

LE FORT DE HAGHAPAD.

LA position de cette forteresse est naturellement très-forte; elle est placée sur le sommet d'une haute montagne. du côté de l'occident et au sud ses approches sont défendues par des précipices et des abîmes. Au fond de la vallée coulent avec une étonnante rapidité les eaux d'une rivière où l'on prend l'excellent poisson. A l'orient et au nord sont des forêts d'arbres fruitiers de toute espèce; dans les environs croît la vigne sauvage. Le chemin qui conduit à la forteresse est taillé en entier dans le roc, mais il est si étroit qu'un cheval chargé n'y passe qu'avec peine. Quand on est parvenu sur la hauteur, on n'est pas peu surpris de trouver une plaine bien cultivée sur laquelle s'élèvent cinq églises qui dépendent du monastère voisin

de Haghpad, l'un des plus fameux de l'Arménie, fondé sur la fin du dixième siècle par la femme d'Achod III, roi de cette contrée.

Ces cinq églises sont renfermées dans une enceinte commune; elles ont été construites en pierres de taille de la même couleur et du même grain; les autels sont formés d'un seul bloc. Tous ces édifices, aujourd'hui abandonnés, commencent à dé périr, et dans peu d'années peut-être ils tomberont en ruine. Quant au couvent, il a été restauré en 1801 par les soins de l'archevêque arménien Johannès.

LE TEMPLE D'ONCO.

Ce temple, situé dans l'intérieur du royaume de Camboje, consiste en un vaste édifice d'une construction extrêmement simple, car les habitans n'ont de l'architecture que des idées très-imparfaites; mais il renferme de grandes richesses, fruit de la piété des pèlerins qui s'y rendent de toutes parts, non-seulement de Camboje mais encore des états voisins; c'est le Sumnaut ou Jaggernaut de Camboje. Il faut faire au moins une fois dans la vie le pèlerinage d'Onco, de même que les musulmans font celui de la Mecke.

LES RUINES DE SIGÉE ET LA PLAINE
DE TROIE.

La ville de Sigée s'élevait sur une éminence qui domine sur l'antique plaine d'Ilium ; on t'y voit aujourd'hui qu'un misérable hameau qu'habitent qu'elques familles grecques. On a trouvé dans les environs beaucoup de ruines, et notamment la fameuse inscription dont il est fait mention dans l'Écriture. Lord Elgin, ambassadeur d'Angleterre dans les dernières années du dix-huitième siècle, obtint de la Porte la permission de l'enlever, malgré la résistance des Grecs qui se montraient convaincus de l'efficacité de la pierre sur laquelle est gravée l'inscription, pour la guérison des fièvres les plus opiniâtres. Cette pierre paraît avoir fait partie d'une colonne ; au-dessous de l'inscription était un bas-relief représentant cinq figures d'un travail fini ; quatre sont mutilées. Ces deux précieux vestes d'antiquité furent transportés à Londres.

Les habitans font remarquer trois monumens funèbres qui, suivant leurs traditions ont les tombeaux d'Achille, de Patrocle et l'Ajax.

La plaine est assez bien cultivée ; elle peut voir quatre lieues de long sur deux lieues de large ; elle renferme d'abondans patura-

ges qui nourrissent de nombreux troupeaux. Les rivières de Scamandre et de Simocis traversent la plaine en serpentant; à leur confluent est le village de Bournabaschi, construit, dit-on, sur l'emplacement même qu'occupait la ville troyenne. A peu de distance de Bourna, on voit les ruines d'un temple d'Apollon. C'est tout ce qui reste de Troie; quand au *fleuve fameux* qui baignait ses remparts, ce n'est qu'un petit ruisseau dont les bords sont couverts d'herbages, et qui manque d'eau la moitié de l'année.

INSCRIPTION HÉBRAÏQUE DE SIN.

THOMAS de Novara, dans ses notes sur Kircher, dit qu'il a vu dans le désert de Sin, où les Israélites reçurent la manne céleste, une inscription en caractères hébreux, gravée sur une grande pierre en mémoire du prodige, et signifiant : *pluie de la manne*. Au-dessous de l'inscription, ajoute-t-il, il y a la représentation de la mesure qui servait à déterminer la quantité de manne que chacun pouvait prendre. Cette figure est accompagnée d'autres inscriptions, mais les lettres en sont si effacées qu'il est impossible de les lire. A quelque distance on aperçoit beaucoup d'autres pierres chargées pareillement

d'inscriptions sur toutes les faces, elles se trouvent à l'entrée même de la vallée qui conduit à Raphiddim.

LES RUINES DE LAODICÉE.

LAODICÉE, lit-on dans Strabon, ville de la Syrie, sur le bord de la mer, est très-bien bâtie et elle a un bon port; la campagne abonde en vins et en fruits. Ce fut là que, suivant le témoignage de Cicéron, se réfugia Dolabella, chassé d'Antioche. On la reconnaissait de loin aux rochers blancs qui s'élèvent dans les environs. La ville moderne qui l'a remplacée, porte le nom de Latikéa; elle est construite sur une éminence et défendue par une citadelle.

Parmi les ruines qui couvrent le sol voisin, on remarque les restes d'un grand aqueduc, dont l'historien Joseph attribue la construction à Hérode; il est sans arches et d'une structure massive. On voit non loin de l'aqueduc un grand arc de triomphe dont les colonnes, d'ordre corinthien, supportent une architrave chargée de sculptures et de trophées guerriers; plusieurs rangs de colonnes de granit et de porphyre, des tables de marbre portant des inscriptions grecques ou la-

tiues, indiquent encore des monumens qui n'existent plus.

A l'occident de Latikéa on trouve les ruines d'un port construit en amphithéâtre, et qui semble avoir été assez vaste pour contenir des flottes nombreuses. Il est aujourd'hui comblé presque en entier par les sables que les vagues y déposent quand elles sont agitées par le vent d'ouest, et la passe n'a guère plus de cinq ou six toises de largeur. Vers le nord on a découvert un grand nombre de sarcophages de pierre; quelques-uns sont ornés de sculptures qui représentent des bustes humains, des têtes de bœuf, des satyres, des coquillages. Le sol sur lequel on voit tous ces sarcophages est rempli d'excavations profondes et souterraines, où plutôt de vastes chambres sépulchrales, dans lesquelles il y a de chaque côté une rangée de cellules, qui probablement furent destinées à recevoir les cadavres et leurs cercueils. On y descendait par des galeries dont les parois étaient tout ornées de sculptures du même genre que celles des sarcophages. Les Grecs modernes ont la plus grande vénération pour un de ces cavaux qui, disent-ils, a servi longtemps de retraite à sainte Thècle. Une source jaillit du fond du caveau; ses eaux possèdent des propriétés merveilleuses, et quoique l'expérience ne confirme pas les louanges que les

Grecs leur donnent, leurs vertus n'en passent pas moins pour constantes.

LE ROCHER DE MÉRIBAH.

A l'occident du mont Sinaï se trouve la vallée de *Raphidim*, dont il est fait mention dans l'Écriture. Au milieu de cette vallée s'élève un bloc carré de granit d'environ six toises de hauteur, ne portant sur le sol que par une petite portion de sa base. *Les eaux qui*, suivant le psalmiste, *coulèrent en torrents de ce rocher*, ont laissé empreinte sur ses flancs la trace de leur passage; on y voit un canal large de vingt pouces, sur deux pouces de profondeur, revêtu intérieurement d'une espèce de croûte semblable à celle qui s'attache aux parois des vases à eau. Ce canal est percé d'un grand nombre de trous de deux pouces de diamètre; c'était par ces trous, ajoute-t-on, que les eaux jaillissaient.

Il est probable que la roche de Méribah s'est détachée du mont Sinaï, qui de ce côté présente des escarpemens d'une hauteur prodigieuse, et des rochers saillans perpendiculairement suspendus sur le vallon.

EFFET SINGULIER DES VENTS
LEVANTINS.

ON donne le nom de levantins à tous les vents qui soufflent dans la Syrie du nord-est au sud est. Comme leur violence est extrême, ils chassent les eaux de la côte et les refoulent si loin dans la mer, qu'ils mettent à découvert une portion du rivage. Aristote, et Pline après lui parlant du *cæcias* (1), disent que ce vent a la *propriété d'attirer les nuages*, expression que le philosophe grec explique lui-même de cette manière : « Le *cæcias* remplit l'air de nuages, parce qu'il se retourne sur lui-même en tourbillonnant, et que tenant du borée et de l'eurus il est extrêmement froid. Par là, il force les vapeurs de la terre à se condenser. D'un autre côté, comme il vient de l'orient, il arrive chargé de vapeurs. »

Des voyageurs modernes et digne de foi affirment que lorsque ces vents d'est se font sentir, on voit tous les objets un peu éloignés beaucoup plus gros qu'ils ne le sont réellement.

Ce qui paraît certain, c'est que dans les temps orageux, surtout si des vents contraires se combattent, les vaisseaux de la côte sont

(1) C'est le vent du nord-est.

exposés à être surpris par des trombes très-dangereuses. Ces trombes ont l'apparence de cylindres attachés aux nuages, quoique la réflexion des rayons lumineux et la chute des gouttes d'eau qui s'en détachent, semblent indiquer qu'elles montent de la mer même.

LES SOURCES DE BELLMONT.

A deux lieues au sud de Tripoli de Syrie, au-dessous du village de Bellmont, sur le bord de la mer, on voit sortir du milieu des sables plusieurs sources d'eau douce qui sont alimentées, à ce qu'on présume, par les eaux d'une autre source très-abondante qui naît au fond d'une grotte peu distante, vers l'orient, et se perd dans la terre presque aussitôt après qu'elle en est sortie. Cette grotte, ouvrage de la nature, a cinq cents pas de profondeur sur cents pas environ de large; la voûte en est si régulière qu'on dirait qu'elle a été taillée au ciseau.

On voit à Bellmont un fameux monastère de kaloyers (1), lequel fut construit au temps des croisades. Près de là, sur le penchant d'une colline, on découvre les ruines d'une ville qu'on croit être l'ancienne Trieris.

(1) C'est le nom qu'on donne aux moines grecs.

LES MINES DE GOKHP.

Non loin du village de Gokhp situé sur la frontière du Pachalick de Kars s'élève une montagne dont les flancs recèlent d'abondantes mines de sel gemme que les Arméniens exploitent. C'est de ces mines que la Géorgie et la moitié de l'Arménie tirent le sel nécessaire à la consommation de leurs habitans. En remontant vers le nord-ouest, on trouve le lac d'Aighergol, auquel on ne voit aucun écoulement et dont on ne trouve pas le fond; près de là est un marais dont le nom arménien signifie *eau noire*; il en sort une rivière du même nom, extrêmement poissonneuse. Si l'on continue d'avancer en se rapprochant du fameux monastère d'Etchmiazin, on découvre près du village de GourDougouli une haute colline que les traditions arméniennes ont rendue fameuse, ce fut là, suivant elles, que se livra la bataille où Julien l'apostat fut mortellement blessé.

LES CAILLES DE KARAYAS.

La plaine de Karayas qu'arrose le fleuve Kour est vaste et fertile, mais elle n'a point

d'habitans. Des hordes de Turkomans y avaient autrefois quelques villages ; l'insalubrité de l'air, causée par les émanations putrides qui s'élèvent des marais, les a obligées d'abandonner le pays qui d'ailleurs est infesté de reptiles et de serpens très-dangereux. Ces inconvéniens disparaissent en partie durant l'hiver, et comme cette saison y est assez douce la campagne se couvre de verdure et fournit aux troupeaux qui s'y rendent d'excellens pâturages. On y trouve alors beaucoup de faisans ; les Géorgiens les chassent avec des faucons ; mais de tout le gibier que cette plaine offre aux chasseurs, il n'en est pas qu'ils recherchent autant que les cailles. Les oiseaux sont d'un goût exquis ; on prend qu'ils deviennent si gras que leurs poids les empêchant de voler, on les prend à la main.

Avec des habitans industrieux la plaine de Karayas, favorisée de la nature, deviendrait un lieu de délices. Les marais qu'elle renferme se forment des eaux que les inondations périodiques du fleuve laissent dans les lieux bas ; il serait aisé de procurer un écoulement à ces eaux superflues et d'assainir ainsi la contrée ; mais il faudrait pour cela du temps, du travail et de la persévérance : les Turkomans ont préféré vivre sans fatigue de ce que la nature leur donne elle-même.

LES FORETS DE THELWI.

LA ville de Thelwi, autrefois capitale du petit royaume de Kakhétie dans la Géorgie, eut, dit-on, des palais somptueux et des édifices publics, ouvrage de ses souverains; elle ne consiste aujourd'hui qu'en trois forteresses qu'entourent de hautes murailles et qui sont séparées l'une de l'autre par de profonds ravins; ce qui donne à ces lieux un aspect non moins singulier que pittoresque. Le fort du milieu a sept cents pas de circuit; une muraille élevée divise l'intérieur en deux parties dont l'une renferme le palais, l'église et quelques autres édifices; les maisons des habitants sont dans l'autre partie. Les boutiques de marchands arméniens sont hors de la forteresse du côté du midi; un chemin couvert conduit à une fontaine de très-bonne eau qui jaillit de terre au fond du ravin. Les autres forts sont moins considérables; celui qui est l'orient renferme les maisons des habitants cultivateurs.

 LES MONTAGNES DE FORMOSE.

UNE très-haute chaîne de montagnes traverse dans sa longueur du midi au nord l'île de Formose; les Chinois la désignent sous

om de *Ta-Chan* ou la Grande-Montagne. d'un de ses pics principaux le *Moukang-Chan* mont boisé), se montre toujours couronné de nuages; il est très-escarpé, ses flancs relient dans leurs cavités les habitations des indigènes; un autre pic non moins élevé a de loin l'apparence d'un mur; il sert de point de reconnaissance aux vaisseaux qui fréquentent ces parages.

Le *Mont-de-l'Eau-Bouillante* s'élève à l'extrémité d'une petite plaine du milieu de laquelle on voit s'élançer avec force un jet d'eau sulfureuse, presque brûlante. A peu de distance de la source elle forme un petit étang d'une lieue à peu près de circuit. Dans cet étang sont trois îlots qu'ombragent des arbres d'une hauteur prodigieuse. La couleur de ces eaux est d'un blanc azuré; les indigènes s'en servent pour l'arrosement de leurs champs.

Le pic de *Phi-nan-my-chan* est couvert de neiges. On dit que pendant la nuit on voit sur son sommet une lueur assez vive qui éclaire les cimes des arbres. Près de là croît le grand gouet (*arum majus*), dont les feuilles sont d'une grandeur prodigieuse, et peuvent couvrir chacune une maison; aussi les jusulaires en font-ils très-grands.

Le *Mont-des-Saints* termine la chaîne au

midi; il sert à guider dans leur route les vaisseaux de Manille. Ses flancs sont taillés à pic; la mer en baigne le pied. Quand la mer est basse, on aperçoit tout le long de la côte de petits rochers auxquels les Chinois trouvent l'apparence de chevaux.

Le *Mont-du-Feu* a beaucoup d'élévation il est tout couvert de pierres à travers lesquelles coulent les eaux de plusieurs sources chaudes. Des flammes jaillissent constamment de ces sources et semblent voltiger sur les eaux, ce qui indique, dit le savant M. Klaproth à qui j'emprunte le fond de ce article, « que la terre contient beaucoup de naphte, ou que ses exhalaisons sont du genre de celles de *pietra mala* dans les Apennins ou du voisinage de Bakou sur les bords de la mer Caspienne, qui donnent continuellement du feu. »

Le *Mont-du-Poulailler* est à la pointe nord de Formose, au milieu de la mer. Les Hollandais y avaient établi un fort palissade. Entre l'île et la montagne est un port spacieux et commode où une trentaine de navires peuvent trouver un abri contre la tempête.

Le *Mont-du-Soufre* est ainsi nommé parce qu'on voit sa base sans cesse entourée de flammes bleuâtres, et qu'il en sort des exhalaisons sulfureuses si fortes qu'on ne saura

s'y exposer sans danger de la vie. Sur un pic voisin du Mont-du-Soufre il existe, dit-on, un bloc de fer fondu qui a la forme d'un chat, et qu'on regarde comme un monument très-ancien. Près de là croissent en abondance des camphriers et des chataigniers dont les insulaires tirent parti pour la construction de leurs mâts. Il y avait dans ce lieu quelques Chinois qui en furent chassés par des pirates. A peu de distance on voit un grand nombre de villages qu'habitent les naturels.

LE CUIR-MONNAIE.

VERS l'an 119 de l'ère vulgaire, sous le règne de Ou-ti, de la grande dynastie de *Han*, l'empereur de la Chine, la rareté du numéraire métallique obligea le gouvernement chinois à recourir aux valeurs idéales. On nourrissait dans un parc intérieur du palais, des cerfs blancs; la peau de ces animaux, lavée, préparée et coupée en pièces carrées environ neuf pouces, devint le signe représentatif de ces valeurs. Ces pièces de peau étaient ornées de peintures et de broderies d'une extrême finesse; on les appela *phipi* (valeur en peau). On avait fixé le taux de *phipi* à quarante mille deniers, équivalant trois cents francs de notre monnaie. Toutes

les fois que les grands ou les membres de la famille impériale étaient invités à quelque cérémonie ou que seulement le désir de faire leur cour à l'empereur les attirait au palais, ils étaient obligés de payer d'une de ces peaux l'honneur qu'ils recevaient. Cette monnaie au reste n'avait cours que parmi les grands personnages ; le peuple ne s'en servait pas.

Plus tard et en une infinité d'occasions les Chinois ont eu du papier-monnaie, de véritables assignats. Tantôt ils étaient fabriqués avec l'écorce de l'arbre *tchu*, tantôt on se servait de papier fait avec plusieurs sortes de plantes. Les premiers ne consistaient qu'en une feuille imprimée et munie du sceau impérial les autres avaient des bordures et des ornemens plus ou moins recherchés.

THAY-OUAN-FOU, VILLE CHINOISE.

CETTE ville est le chef-lieu des établissemens que les Chinois ont dans l'île de Formose ; elle a pour défense un rempart de dix pieds d'épaisseur construit de la même manière que la grande muraille : deux murs parallèles et l'intervalle rempli de terre. Huit portes, dont quatre sont fort petites, établissent la communication du dedans au dehors ; chacune de ces portes a un corps de garde en forme de

tour qui s'élève par-dessus les remparts. L'enceinte a plus de trois cent cinquante toises de circonférence, un fossé profond règne à l'entour. Suivant la coutume des Chinois, l'artillerie reste dans l'arsenal, les murs en sont dégarnis. Les principales rues se coupent à angles droits; elles sont d'ordinaire larges de trente-six à quarante pieds, et la plupart ont des boutiques de toute espèce, très bien pourvues. Pendant la saison des chaleurs qui durent les deux tiers de l'année, on tend des toiles d'un côté de rue à l'autre; on se garantit ainsi des rayons brûlans du soleil. La plus grande partie des maisons sont construites de terre et de bambou; le toit est le paille.

Quand les Hollandais étaient maîtres de île, ils avaient, comme les Chinois, choisi et emplacement pour bâtir leur principal comptoir. L'édifice existe encore; il est à trois étages, et entouré d'une enceinte flanquée de quatre demi-bastions. Ils avaient pareillement construit une église assez vaste; les Chinois ont conservée.

LA TOUR DE LÉANDRE.

A peu de distance de l'ancienne ville d'Aldos et des châteaux modernes de Chenne-

cally, entre Constantinople et Scutari, sur un rocher qui s'éclance du milieu de la mer, est une tour antique et à demi-ruinée que les traditions locales décorent du nom fameux de *tour de Léandre*. D'anciennes médailles trouvées dans Abydos représentent l'infortuné jeune homme traversant le détroit, en luttant contre les vagues au milieu de la nuit. On prétend que la tour actuelle a été construite sur les ruines de celle où Héraclès plaçait la torche dont les clartés propice éclairaient la marche de Léandre. On construisit plus tard, dans ce même lieu, un phare dont les ruines se montrent encore près de la mer. Quant à la source d'eaux vives qui jaillissait du rocher, s'il faut en croire les poètes, on n'en voit absolument aujourd'hui aucun vestige, et il n'y a pas d'apparence que cette source ait jamais existé; c'était probablement quelque dépôt formé par les eaux pluviales. Les personnes qui habitent dans cette tour sont obligées de se pourvoir d'eau sur le continent.

On jouit en ce lieu du plus magnifique spectacle que l'imagination même puisse concevoir. D'un côté c'est Constantinople qui déploie ses tours, ses monumens, ses palais sous les yeux de l'observateur; de l'autre ce sont les délicieux rivages de l'Asie, ses plaines fleuries, ses bosquets, ses montagnes couvertes de verdure.

LE PLATANE DE STANCHO.

Il y a dans l'île de Stancho (l'ancienne Cos, voisine d'Halycarnasse), près de l'entrée du fort moderne, un énorme platane qui attire de loin les regards du navigateur. C'est une masse de verdure de cent vingt-neuf pieds anglais de diamètre; le tronc qui la supporte en a trente-quatre de circonférence. Une vingtaine de colonnes de marbre ou de granit soutiennent par-dessous les pesantes branches du colosse. Entre les colonnes on a établi plusieurs cafés turcs; on y voit aussi le tombeau d'un santou musulman, et une belle fontaine qui reçoit ses eaux d'un aqueduc par lequel elles arrivent d'une source distante d'environ deux lieues. Cette source sort d'un rocher qui forme la cime d'une haute montagne, dont les côtés sont si escarpés qu'en plusieurs endroits on a été obligé de construire des galeries en maçonnerie.

L'île de Stancho abonde en fruits de toute espèce; le sol est riche et fécond; le caprier y croît naturellement et sans culture; d'excellens pâturages nourrissent de nombreux troupeaux. La ville est peu considérable; ses habitans sont en partie Turcs, Grecs en partie. Elle renferme de beaux fragmens antiques, des tronçons de colonne, des statues mutilées.

LE VENT DE JAFFA.

LA ville de Jaffa, dont le nom se trouve désormais lié à nos annales par un événement sur lequel les opinions sont loin de s'accorder et que la postérité seule pourra juger sainement, s'élève sur une éminence qu'entour un rempart de pierre, flanqué de distance en distance de tours rondes et de tours carrées. Au milieu de la ville est la citadelle ancien édifice qui tombe en ruine et qui pour donjon une tour casematée, dont les créneaux laissent voir deux ou trois pièces de canon. Les approches de la ville sont très difficiles du côté de la mer, dont les flots brisent violemment sur le rivage. Le port est l'un des plus mauvais de la côte qui, dans cette partie est toute hérissée de rochers. La ville est petite, mal percée, obscure ; mais on vantait la beauté des jardins qui l'entouraient du côté de l'orient. Ils ont été complètement dévastés dans les dernières guerres.

On remarque à Jaffa un singulier phénomène. Tous les jours, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, le vent souffle constamment du sud-ouest, c'est-à-dire qu'il vient de la mer ; mais à peine la nuit est-elle arrivée, qu'il se lève une brise de terre qui se

fle dans la direction opposée, et qui se fait sentir jusqu'à deux ou trois lieues du rivage. Ne peut-on pas dire que la raréfaction de l'air, causée sur le continent par la chaleur du jour, produit dans l'atmosphère un vide où l'air environnant doit se précipiter, et que la condensation qui s'opère ensuite par le froid des nuits, en le refoulant vers l'ouest, occasionne une espèce de flux et de reflux qui donne alternativement le vent de mer et le vent de terre.

LE ROCHER DE SAMSON.

ENTRE Jérusalem et la mer est une petite plaine entourée de collines. Cette plaine renferme plusieurs villes jadis célèbres, Ramla, Yebna, Ekron, Ascalon, Ashdod ou Azotus. Ce fut à Ramla (l'ancien Ramah) que David se réfugia auprès de Samuel pour éviter les persécutions de Saül; ce fut dans les environs d'Akrom que les enfans d'Israël remportèrent sur les Philistins une grande victoire. Le roc *Étam* où Samson fut surpris par ses ennemis, se voit à très-peu de distance d'Yebna. Les naturels l'indiquent aux voyageurs comme la merveille de leur pays; il n'a d'extraordinaire que la tradition qui s'y est attachée. Quant au lieu où Samson périt et fit

périr avec lui trois mille Philistins sous les débris du temple que ses mains renversèrent, on le montre près de Gaza.

LES CHAMPS SUR LES TOITS.

IL existe aux environs de Gaza une espèce de phénomène de l'aspect le plus singulier et en même temps le plus pittoresque. Les murs des maisons, extrêmement épais, sont de brique séchée au soleil, et ces murs supportent un toit composé de plusieurs trunks d'arbres placés les uns contre les autres, et couverts d'une forte couche de terre. C'est sur ces couches que les habitans sèment et recueillent les légumes dont ils se nourrissent. On y remarque principalement la mauve commune dont ils mangent les racines et les feuilles bouillies. Le toit de la mosquée est enseveli lui-même sous la verdure ; le minaret seul s'élève au-dessus des édifices et à cent pas de distance il est presque impossible de distinguer du sol.

LA GROTTÉ DE SAINT-JEAN.

C'EST une petite caverne creusée dans le roc, au sommet d'une haute montagne de

l'île de Pathmos. Ce fut là que le saint évangéliste reçut d'en haut les révélations dont il a formé son apocalypse, à ce que prétendent les moines d'un couvent qui lui est dédié, et qui occupent le centre de la ville. La ville elle-même est bâtie sur le quartier le plus élevé de l'île, à cinq cents pieds au moins au-dessus du niveau de la mer. Les maisons sont toutes construites de pierre blanche. Le chemin par lequel on y arrive est rude et fatigant. L'île n'a point de terres cultivables, et les habitans sont obligés de se pourvoir aux îles voisines de tout ce qui leur est nécessaire.

CASTEL-ROSO ou CISTHÈNE.

LES Grecs donnèrent le nom de Cisthène à une île ou plutôt un rocher situé dans la mer sur la pointe méridionale de la côte de Lycie, dans l'Asie-Mineure. Ils y avaient bâti une ville à cause de la bonté du port que la nature a placé entre l'île et le continent. Les Vénitiens s'étaient rendus maîtres de ce poste et avaient fortifié; les Turcs à leur tour s'en emparèrent sur les Vénitiens, et ils l'ont conservé. La ville est d'une construction vraiment extraordinaire; les maisons bâties sur les pointes de rocher, et l'on ne peut circu-

ler entre elles que par des passages très-étroits taillés dans la roche vive, et formant des degrés comme un escalier. Ce que l'île offre d'avantageux à ses habitans ; ce sont de vastes réservoirs, en grande partie dus à la nature, qui s'emplissent durant l'hiver des eaux pluviales, et qui la conservent pour les besoins de l'été.

L'ÉCOLE D'HOMÈRE.

L'EXISTENCE d'Homère est regardée aujourd'hui par quelques savans comme problématique ; ses immortels poèmes ne sont, dit-on, que des recueils de poésies que chantaient les rhapsodes et qu'on a réunies en des temps postérieurs au siècle où l'on suppose qu'Homère a vécu. Quoiqu'il en soit de cette question, il est certain qu'il existe à Scio un monument que les habitans, héritiers des traditions de leurs pères, soutiennent avoir été le lieu où le poète donnait ses leçons à ses disciples. A deux lieues environ de la ville, du côté du septentrion, non loin du rivage de la mer, on voit un rocher dans le flanc duquel existe une excavation naturelle ou artificielle. Au milieu de cette excavation, il y a une grande pierre en forme de table ; c'était la place du maître ; on distingue à

l'entour des fragmens d'autres pierres qu'on peut appeler des bancs; c'était, suivant les Sciotes, la place des adeptes. A quelque distance de ce rocher, un groupe de beaux arbres prête son ombrage aux voyageurs qui vont visiter ce monument. Une source d'eau douce et abondante naît auprès des arbres, et répand dans ces lieux une agréable fraîcheur. Les Turcs, habitans de la ville, s'y rendent en foule durant la saison des chaleurs.

COMBAT D'UN ÉLÉPHANT ET D'UN CROCODILE.

PENDANT que les Portugais avaient un établissement dans la presqu'île de Malaca, on prit dans l'intérieur des terres un jeune éléphant que l'on apprivoisa. Le gouverneur l'envoya aux îles Philippines. Cet animal était d'un naturel si doux qu'on le laissait courir librement dans la campagne. Un jour que l'animal paissait sur les bords de la rivière Paganua, pressé par la soif il entra dans l'eau pour la satisfaire. Il n'y fut pas plus tôt qu'un crocodile le saisit par un pied, et ce fut avec tant de force que l'éléphant ne put lui faire lâcher prise. Mais celui-ci enfonçant dans l'eau sa trompe saisit à son tour l'amphibie et le déposa sur le rivage. Là un nouveau com-

bat s'engagea, mais à la fin l'éléphant, plaçant sur le crocodile le pied qu'il avait libre, parvint non sans peine à le mettre en pièces avec sa trompe.

NIDS D'OISEAUX.

PERSONNE n'ignore que les Chinois sont très-friands de certains nids d'oiseaux qu'ils prétendent être non seulement un bon mets, mais encore un aliment sain et stomachique. Ces nids se tirent principalement du pays de Champa situé entre le royaume de Camboje et la Cochinchine. Les oiseaux qui les font sont à peu près de la forme et de la grosseur de nos hirondelles. Vers l'époque de la ponte ils rendent par le bec une humeur glutineuse et abondante; c'est de cette sorte de glu qu'ils attachent contre les rochers, et qui se durcit à l'air qu'ils fabriquent leurs nids auxquels ils font prendre la forme d'une cuiller. C'est là que les femelles couvent leurs œufs. Comme ces oiseaux se réunissent par bandes innombrables, le nombre des nids est tel qu'on en recueille tous les ans de quoi composer la cargaison de plusieurs barques. Plusieurs Européens qui en ont mangé prétendent qu'ils ne sont point mauvais. Ce qui est certain c'est qu'il s'en fait un commerce consi-

lérable et que les Chinois les paient assez cher.

LA GOMME ARABIQUE.

L'ARBRE qui porte cette substance si recherchée dans le commerce, ressemble par la forme et le feuillage à l'acacia; il est comme lui hérissé de piquans et surchargé de branches, mais il conserve sa verdure toute l'année et sa hauteur est beaucoup moins considérable. Sa fleur, faite en forme de cloche, enferme un pistile entouré de filets, et un vaisseau qui contient la semence. Le fruit qui lui succède, vert en naissant, prend à mesure que la maturité s'avance une teinte de pourpre morte; il est rempli de petits grains blancs, assez durs. La récolte de la gomme se fait deux fois tous les ans. Les morceaux fraîchement cueillis s'ouvrent en deux comme un abricot, et la partie intérieure, tendre et juteuse, a le goût de ce fruit. Les Arabes s'en nourrissent, de même que les nègres du Sénégal, où l'arbre à gomme est commun. C'est un aliment sain, pectoral et rafraîchissant.

LES CHAMEAUX ARABES.

LE chameau que les Arabes appellent *l'navire du désert* et que les Egyptiens dans leurs hiéroglyphes auraient dû représenter comme l'emblème de la résignation et de la patience, a été si souvent décrit qu'il n'est personne qui ne le connaisse. Je ne ferai ici qu'une réflexion. Quand on voit le chameau sans armes, sans griffes, sans défenses, d'un naturel doux et timide, dénué en un mot de tous moyens de résistance, on est tenté de croire que la nature en le formant l'a destiné à la servitude; on dirait même qu'elle lui a donné le sentiment de la reconnaissance et de l'affection pour l'homme qui le protège contre ses ennemis.

Les chameaux des Arabes Bédouins sont plus petits et moins forts que les autres, mais ils endurent mieux la fatigue et les privations. Ils sont doués de beaucoup d'intelligence, et comme l'éléphant, ils reconnaissent les bons traitemens et gardent le souvenir des injures; ils cherchent même à se venger, attendant, s'il le faut, pendant plusieurs mois l'occasion de le faire; mais aussitôt que leur vengeance est satisfaite, ils reprennent avec leur douceur leurs habitudes de soumission et d'obéissance. Leurs maîtres qui connais-

sent très-bien leur naturel, ne manquent jamais de leur offrir les moyens de se venger, sans danger pour eux-mêmes. Lorsqu'ils ont maltraité un de ces animaux, s'ils craignent qu'il n'en gardent le souvenir, ils placent leurs vêtemens sur le lieu où il doit passer. L'animal qui les reconnaît, les saisit avec ses dents, les secoue avec fureur et les foule aux pieds. Quand il a ainsi épuisé sa colère, il se laisse conduire avec la même docilité qu'auparavant.

LE FERGANAH.

ON donne le nom de Fergânah à une vaste contrée de l'Asie centrale, dépendante de la Bucharie et située entre les villes de Kaschgar à l'orient, de Samarcand à l'occident, de Badakchân au sud et une haute chaîne de montagnes au nord. Ce pays forma le patrimoine du sultan Badour qui jeta dans l'Inde les premiers fondemens de la puissance mogole, au commencement du seizième siècle de notre ère. Ce prince qui joignait aux vertus royales un amour éclairé des lettres a écrit lui-même l'histoire de sa vie. Dans cet intéressant ouvrage que les orientaux regardent presque comme sacré on trouve de ses états héréditaires une description que je mettrai,

en l'abrégeant, sous les yeux des lecteurs; elle se recommande autant par son exactitude que par le nom de son auteur.

La ville d'Andoudjân était la résidence du prince; elle est bâtie au milieu d'un pays abondant en fruits délicieux; parmi ces fruits les melons et les raisins occupent la première place. Cette ville fermée de murailles a dans son enceinte neuf réservoirs qui, par autant d'aqueducs, reçoivent les eaux de neuf sources différentes. La forteresse est entourée d'un large fossé. On trouve dans le voisinage beaucoup d'oiseaux de proie dont quelques-uns sont dressés pour la chasse. On y prend des aigles très-gras. A quelque distance de la ville vers le midi, est une montagne escarpée sur le sommet de laquelle il existe un édifice en pierre construit par ordre du sultan Mahmoud, l'un des prédécesseurs de Babour; ce dernier fit bâtir sur un point saillant de la même montagne un très beau portique d'où l'on découvre la ville, la campagne et beaucoup de villages.

La rivière de Kech passe entre la montagne et la ville; ses deux rives sont toutes couvertes de jardins que fertilisent les eaux sagement distribuées. Ces jardins produisent toute sorte de fleurs, principalement des tulipes, des roses et des violettes; celles-ci sont remarquables par l'extrême suavité de

leurs parfums. Plus près de la ville on aperçoit le temple ou *Mesdjid-des-Djous*, devant lequel s'étend une très-belle plaine abritée du soleil du midi, et ornée de trois étangs dont l'eau claire et limpide laisse voir les innombrables poissons qu'ils contiennent.

On a découvert sur cette montagne, il y a peu d'années, ajoute Babour, des pierres dont l'intérieur offre des bandes ondulées, rouges et blanches; on en fait de petits vases, des manches de couteau et d'autres choses semblables. Ces pierres acquièrent un très-beau poli.

A deux lieues d'Andoudjân, près de Marghinân, on trouve les meilleures grenades et le plus beau jasmin de la contrée; il y a aussi un petit fruit à noyau, semblable à la prune; ce noyau roulé dans la bouche prend une couleur rouge très-foncée. A l'est de Marghinân on trouve une plaine déserte sur laquelle règne constamment un vent fort et mal sain que les voyageurs redoutent.

La plus forte place du pays de Fergânah est celle d'Aksia, située au pied d'une montagne escarpée et défendue par des fossés larges et profonds. Le Sihoun coule au pied de la ville (1). Les melons que les environs

(1) Babour dit que le sihoun, qui est l'ancien Jaxrates, se perd dans les sables sans s'être mêlé avec aucun autre

produisent sont les meilleurs du pays et sans doute de l'univers. Les montagnes voisines nourrissent beaucoup de cerfs blancs, d'aigles et de lièvres.

La température de Fergânah n'est point partout égale, ce qui dépend du plus ou moins d'élévation du sol. Il croît sur les hauteurs une espèce particulière de peupliers dont l'écorce s'emploie à fabriquer des bâtons rouges, des cages d'oiseau, des manches de fouet, etc. Le bois est très beau et l'on en fait des ouvrages de menuiserie que les Turcs et les étrangers paient très-bien. Presque toutes les montagnes sont couvertes d'herbe; les troupeaux y trouvent de bons pâturages; quelques-unes renferment des mines de fer et des turquoises.

LA VILLE DE JARKAND.

CETTE ville heureusement située dans le pays de Kaschgar, est l'une des plus considérables de l'Asie centrale. Elle fut d'abord grande et populeuse; les guerres qu'elle essuya la ruinèrent complètement; les bêtes

fleuve. C'est une erreur. Le Sihoun, qu'il ne faut pas confondre avec le Djihoun (l'ancien Oxus), après avoir reçu le tribut de plusieurs rivières, se jette dans la mer d'Aral, à l'est de la mer Caspienne. L'Oxus s'y décharge également.

fauves habitèrent parmi ses débris ; plus tard , elle fut restaurée , ou pour mieux dire reconstruite. Elle fut entourée d'une forte muraille haute de trente coudées ; dans l'intérieur on vit s'élever de beaux édifices , et les eaux y furent conduites des montagnes voisines par des aqueducs ; tous les alentours furent plantés de jardins. Le territoire de Jarkand est le plus beau de la contrée comme il en est aussi le plus fertile. Ses murs sont baignés par une rivière qui diminue au printemps , dit-on , et qui croît dans l'été. La température y est assez froide , ce qui n'empêche pas qu'il n'y vienne beaucoup de fruits. Au-delà de Jarkand on traverse un pays coupé de rivières , et tout couvert d'arbres et de jardins.

LE TEMPLE DES DIEUX-RATS.

LES Egyptiens ne sont pas le seul peuple chez qui les animaux ont eu des autels ; on trouve au milieu de l'Asie des traces de ce culte insensé ; ce qui doit paraître bien surprenant c'est de voir que les rats ont joué un rôle important en des circonstances à peu près semblables dans l'Egypte et dans le Thibet.

On lit dans l'histoire de Khotun , traduite des Chinois par M. Abel de Remusat qu'une armée de Turcs , Hioung-nou , ayant envahi

la contrée, le roi qui se trouvait hors d'état de résister s'adressa aux rats du désert, et qu'il leur offrit des sacrifices pour se les rendre favorables. La nuit venue, le prince étant couché vit en songe un gros rat qui lui promit que les rats combattraient pour lui contre les Turcs. Le roi plein de confiance dans cette promesse fit donner le signal de l'attaque dès l'aube du jour. Les Turcs, pris à l'improviste, coururent aux armes; mais ils ne purent en faire usage; les cordes des arcs, les courroies des cuirasses, leurs propres vêtements avaient été rongés par les rats et réduits en lambeaux, de sorte que privés de tous moyens de défense les Turcs furent obligés de se rendre aux ennemis dont ils s'étaient flattés qu'ils emporteraient les dépouilles. Le roi de Khotun, voulant montrer aux dieux-rats sa reconnaissance, construisit un temple en leur honneur et leur fit offrir des sacrifices.

Pendant le règne de Séthos, raconte Hérodote, Sennachérib, roi des Assyriens et de Arabes, envahit l'Égypte avec une armée nombreuse. La tribu des guerriers refusa de marcher; dans cette extrémité Séthos eut recours à Vulcain dont il avait été prêtre avant de monter sur le trône et Vulcain lui promit de le secourir. En effet une multitude infinie de rats s'étant répandue dans le cam

ssyrien , toutes les cordes des arcs , des bouliers , des carquois furent rongées dans une nuit , de sorte que les Assyriens saisi de terreur , lorsqu'il se virent ainsi désarmés en présence de l'ennemi qui s'avavançait pour combattre , prirent la fuite et se dispersèrent. Un mémoire de ce grand événement , ajoute l'historien grec , on érigea dans le temple de Vulcain une statue qui représentait Séthos tenant un rat dans sa main ; il y avait l'inscription suivante : En me voyant , apprenez respecter les dieux.

LA FRONTIÈRE RUSSE ET CHINOÏSE.

Un traité de 1728 , confirmé quarante ans après sous le règne de Catherine , a déterminé sur des bases encore subsistantes la ligne démarcation qui sépare les deux plus vastes empires de l'univers , celui des Oros est le nom que les Asiatiques donnent aux Russes (1) , et celui de la Chine ; elle s'étend depuis la rivière Bouktourna du côté l'ouest , jusqu'aux rivages de la mer d'Otsch à l'orient. Cette ligne a sur toute son étendue de cinq à trente toises de largeur , suivant la nature du pays qu'elle traverse ;

(1) Ils appellent *khan blanc* l'empereur de Russie.

elle n'appartient en propre à aucune des deux puissances et elle forme la véritable limite.

Les commissaires chargés de tracer la ligne divisoire commencèrent leurs opérations au ruisseau de Kiakhtha qui se jette dans la rivière de Selenga. On y éleva deux colonnes de pierre ou plutôt deux pyramides de trois toises d'élévation sur une largeur égale à la base ; des inscriptions russes et mongoles furent enterrées au pied de ces colonnes. Des colonnes semblables, *Mayaks*, ont été ensuite érigées du côté de l'est en soixante-trois lieux différens, et du côté opposé en vingt-quatre places, parmi lesquelles on remarque celle où le khan mogol Loodzang fait tailler dans le roc un passage, le seul qui conduise de la Mongolie dans la Sibérie ; c'est au midi de ce passage qu'on ne franchit pas sans fatigue qu'on aperçoit les limites, au sommet d'un rocher escarpé.

La frontière doit être également protégée par les deux puissances, et l'on ne peut s'introduire d'un pays dans l'autre que par les lieux de passages déterminés. Pour garder ces passages on a établi des corps de garde des deux côtés de la ligne, de manière à ce qu'ils puissent réciproquement s'observer. Des patrouilles parcourent la ligne chaque jour et veillent à ce que nul

a puisse franchir. Cette mesure a pour but l'empêcher que les communications ne s'établissent entre les peuplades limitrophes. Dans ces endroits où les limites sont à de grandes distances on a élevé dans l'intervalle des pyramides de terre ou de pierre qui indiquent la direction de la frontière.

LE TEMPLE DE GEZURKAN.

GEZURKHAN fut un héros mongol qui vivait au commencement du troisième siècle de l'ère vulgaire ; les Chinois qui lui donnent le nom de Kouan-Yu prétendent qu'il naquit dans leur pays. On raconte de lui beaucoup de prouesses et l'on vante par-dessus tout son courage et sa valeur, qui toutefois ne empêchèrent pas de tomber dans les mains de ses ennemis. Ceux-ci le firent périr, mais les Chinois disent qu'il n'est pas mort et qu'il est allé prendre place au ciel parmi les dieux. Les Mandchoux qui occupent aujourd'hui le trône impérial le regardent comme le génie tutélaire de leur race.

On le représente ordinairement assis, avec son fils Kouan-Ping, et son écuyer dont la couleur est d'un brun noir. Gezur a un temple célèbre, à Mai-Mai-Tchin, lieu d'entrepôt du commerce chinois sur la frontière

en face de Kiakhta. Ce temple, que les Chinois seuls fréquentent, renferme plusieurs images difformes de demi-dieux et de démons, auxquels on offre chaque jour des sacrifices. Il y a près de l'entrée un autel couvert d'un tapis de soie jaune, et sur lequel on place des fruits, des confitures et des mets de toute sorte avec une tablette dont l'inscription signifie : Au grand et sublime empereur régnant de *Thaïhsing*, dix mille dix mille années (1).

Dans la partie méridionale de la ville on voit un autre temple, consacré au dieu que les Mongols appellent *Ergetou-Khomchim*, le même, à ce qu'on croit, que l'Ischouara des Hindous, sorti des rives du Gange avec le culte bouddhique.

LE MAMENTOWA ou MAMMOUTH.

Il n'est personne qui n'ait entendu parler du mammouth, le plus grand de tous les animaux que la terre ait portés. La race de ce quadrupède s'est éteinte depuis longtemps, s'il est vrai qu'elle ait jamais existé, et que les os qu'on a souvent trouvés à de grandes profondeurs dans les régions septentrionales

(1) Daïtting ou Thaïthling, nom de la dynastie Mandchoue qui règne actuellement sur la Chine.

de l'Asie, de dimensions et de formes colossales, appartiennent à cette espèce. Toutefois les Tongouses, et ce qui est assez singulier les sauvages du nord de l'Amérique prétendent que le mammoth vit encore. Dans une description chinoise de la Russie, dont M. de Klaproth a donné une description, on lit le passage suivant :

« Le mamentowa est un rat qui se trouve dans le pays de Yakoutsk, très avant vers le nord, près de la mer septentrionale. Son corps est grand comme celui d'un éléphant; il pèse dix mille livres. Il marche sous terre et meurt dès qu'il est atteint par l'air extérieur. On le trouve dans la terre au bord des rivières. Les rats sont faciles à travailler, prennent un beau poli et sont très-blancs. C'est une espèce d'ivoire. Les gens du pays en font des tasses, des vases, des peignes et autres ustensiles inénumérables. La nature de la viande de cet animal est très froide, et celui qui en mange ne peut résister à la chaleur.

L'auteur de la description ajoute, en parlant du Yakoutsk, que le climat y est très-froid, que les jours sont fort longs et les nuits très-courtes. Quand le soleil se couche, dit-il, la nuit commence; mais à peine quelques instants d'heure se sont-ils écoulés que le ciel se claircit à l'orient, c'est que dans ces contrées on est proche de l'endroit où le soleil se couche.

FRUITS DE SIAM.

Un sol riche et fécond fournit en abondance aux Siamois tout ce qui est nécessaire aux besoins de la vie ; parmi ses productions les plus remarquables, il faut placer les fruits, qui plus substantiels que ceux de l'Europe, offrent un aliment sain, nourrissant, et d'un goût agréable.

Le premier de ces fruits est de la grosseur et presque de la forme d'un melon ordinaire ; il croît sur le tronc d'un grand arbre au-dessous de la naissance des branches. Il est recouvert d'une écorce très-dure qui s'entr'ouvre d'elle-même, lorsqu'il est parvenu à sa maturité. Cette écorce renferme plusieurs cellules remplies d'une pulpe blanche, délicate et d'une saveur exquise. Une circonstance particulière, c'est qu'autant ce fruit paraît bon quand on le mange, autant l'odeur qui s'en exhale est désagréable ; elle ressemble à celle d'une pomme pourrie. Ce fruit est très échauffant, et les Européens surtout doivent en être fort sobres.

Un autre fruit qui naît pareillement sur le tronc de l'arbre qui le produit, a la forme d'une citrouille ; il renferme une pulpe ferme et jaunâtre, d'un goût aigrelet comme la groseille. Cette pulpe contient un grand

nombre de noyaux ou pepins de la grosseur l'une amande ; on les mange rôtis. On assure même qu'on en recommande l'usage à ceux qui se nourrissent du fruit , dont la vertu purgative est corrigée par les vertus contraires des pepins.

Le figuier d'Adam est très-commun dans la contrée. Les figues qu'il donne y sont peu estimées, quoiqu'elles soient très-bonnes, et u'il en existe un grand nombre de variétés qui toutes l'emportent en qualité les unes sur les autres. L'ananas, le coco, les mangues, les oranges et généralement tous les fruits de l'Asie et des mers du Sud se trouvent à l'iam.

LA VILLE DE TONQUIN ou *KESCHO*.

Cette ville, située sur les bords d'une grande rivière que les vaisseaux peuvent monter, est tout ouverte et n'a point de murailles. Elle s'étend le long du rivage sur un espace de deux grandes lieues ; sa largeur, est vraie, répond peu à cette longueur ; encore faut-il ajouter que l'intérieur de Kescho est rempli de marais et d'étangs formés par les eaux de la rivière dans le temps des crues. Ses rues sont fort larges et dans certains quartiers l'affluence est considérable. Les maisons

sont construites, comme à Siam, de branches de bambou enduites d'argile, et couvertes de feuillage ou de chaume; celles des personnes riches ou qualifiées ont les murs revêtus de chaux et le toit garni de tuiles.

Il y a dans la ville et dans les environs un grand nombre de temples; l'un des plus fameux est celui de Tchoua-Lhép. On y voit une idole de stature colossale, assise sur une espèce d'estrade et touchant de sa tête la voûte du temple. Comme elle n'est que de brique et de plâtre, elle a besoin d'être soutenue par derrière; on l'étaie au moyen de colonnes de bois. Cette masse informe est vernie et dorée; l'industrie des Tonquinois ne va pas plus loin.

LE MENAN OU RIVIÈRE DE CAMBOJE.

CETTE rivière, l'une des plus considérables de l'Asie méridionale, coule du nord à sud à travers un pays fertile et des forêts peuplées d'éléphants, de tigres et d'autres bêtes féroces. Elle se décharge dans la mer par quatre larges canaux tous navigables, dont on prétend que deux sont l'ouvrage de l'arc qui doit paraître peu vraisemblable. Cette rivière sort presque tous les ans de son lit inondant une immense étendue de terrain

mais ses débordemens sont moins l'effet de sa propre crue que la jonction qui s'opère entre elle et la rivière de Laos. Cette dernière, qui dans le temps des pluies grossit considérablement, se jette dans le Camboje, non obliquement, mais en ligne droite et avec tant d'impétuosité qu'elle arrête le cours plus lent de ses flots, et le force même à rétrograder vers sa source jusqu'à plus de soixante ou soixante-dix lieues au-dessus du confluent

CABAR-HOUD, ou LE TOMBEAU D'HÉBER.

ON voit sur la côte de l'Yémen, à peu de distance de la ville de Merbat, une bourgade qui porte le nom de Cabar-Houd, ou sépulcre l'Houd, à cause d'un petit monument qui s'y rouve, consistant en une espèce de mausolée couvert d'un dôme, et dans lequel les Arabes prétendent que sont renfermés les restes d'Houd, nom par lequel ils désignent le patriarche Héber de qui les Israélites prient celui d'Hébreux. Ce fut en ce lieu même, suivant leurs traditions, qu'après avoir enseigné à leurs pères la connaissance du vrai Dieu, le patriarche termina sa carrière et qu'il fut enseveli.

Merbat ou Mirbath est située en face de

l'île de Zocolora ; ses montagnes, dit Aboulféda , produisent l'arbre qui donne l'encens.

LE CADRAN DE SAMARKAND.

OULOUG-BEG Mirza-Mehemet, petit-fils du fameux Timur-Leng, a laissé en Asie un nom vénéré autant par les infortunes peu méritées qui l'assaillirent que par son amour pour la science, phénomène moral dans un prince tartare, et surtout par les tables astronomiques, *Zidgé-il-cani*, que dressèrent par son ordre les meilleurs astronomes de son temps (1) réunis par ses soins à Samarcande. Pour composer ces tables il fallait construire divers instrumens ; entre autres choses, on fit un cadran solaire d'une grandeur prodigieuse. Voici ce qu'en dit un savant anglais. Il assure que durant son séjour à Constantinople, plusieurs astronomes turcs, qui ne tarissaient point sur les louanges d'Oulong-Beg, lui dirent que le style du cadran égalait au moins en longueur la hauteur du dôme de Sainte-Sophie ; e

(1) Ces tables, très-renommées dans tout l'Orient, sont de l'an 840 de l'hégire (1436) ; il ne faut pas les confondre avec celles que dressa vers l'an 1289 par ordre du fameux Houlakou-Khand Nasser-eddin-ben-hassan, originaire de Khorassan. Ces deux monumens littéraires, conservés par Aboulféda, furent d'abord connus en Europe par la version latine du savant Greaves, professeur de l'université d'Oxford.

comme il laissait voir des doutes sur la vérité du fait, attendu que ce style aurait dû avoir une longueur de cent quatre-vingts pieds romains, ces turcs affirmèrent qu'ils l'avaient ouï dire ainsi très souvent à des Persans dignes de foi.

LE BENGH D'ARABIE.

On sait que les Orientaux font un usage immodéré de l'opium. A les entendre, cette substance ne produit pas seulement l'ivresse, mais encore elle procure de douces rêveries, d'agréables illusions où l'on croit posséder les biens qu'on désire, des souvenirs pleins de charmes, l'oubli des maux, enfin des jouissances qui ne sont pas moins vives que si elles étaient réelles. Les Arabes du désert remplacent l'opium qu'ils n'ont pas, par une autre plante qui produit les mêmes effets; c'est une espèce de jusquiame qu'ils appellent bengh; ils en forment de petites boules de la grosseur d'une noix; une de ces boules suffit pour les mettre dans cet état qu'ils regardent comme le plus heureux. Si le bengh leur manque, ils y suppléent par les feuilles préparées du chanvre.

Il faut que réellement l'usage de cette substance soit accompagné de résultats qui plai-

sent aux Orientaux : l'assoupissement, le sommeil et les rêves ; mais il n'en est pas moins certain qu'en agissant fortement sur les organes, elle les affaiblit, les use et qu'à la longue elle produit des accidens funestes qui se terminent par la mort. Les Musulmans rigides proscrivent l'opium et le bengh, mais ils ne sont point écoutés, et malgré leurs effets désastreux, ces drogues sont toujours recherchées.

MAREB ou L'ANCIEN SABA.

LES Arabes donnent le nom de Mareb à une ville de l'Yémen, jadis très-florissante, siège du gouvernement, aujourd'hui tombant en ruine. Elle est située à l'extrémité des montagnes d'Hadramont (1). On prétend qu'elle a été construite du débris de la ville fameuse de Saba, dont la reine Balkis alla visiter Salomon. On voyait encore au temps d'Aboulféda, dans les environs de la ville moderne, les restes d'une digue immense : c'était là tout ce qui restait de Saba.

Cette ville de Saba fut célèbre dans l'Écri-

(1) On croit que ce nom d'Hadramont vient d'Harsamont, fils de Jactan et petit-fils d'Heber ; Saba, fondateur de la ville de ce nom était aussi fils ou suivant quelques-uns descendant au quatrième degré du même Jactan ou Cahtan.

ture de même que dans les auteurs profanes. Suivant Ezéchiél, chap. 27, il s'y faisait un grand commerce, et l'on en tirait beaucoup d'or. Diodore de Sicile et Pline après lui ont rendu témoignage du même fait. Ce dernier met au nombre des richesses des Sabéens les parfums, les essences aromatiques, l'or et les fruits de la terre. Les montagnes d'Hadramont renferment, dit-on, encore, plusieurs sortes de pierres précieuses; on y trouve principalement des agathes et des cornalines. Le pays a pour capitale la ville ou plutôt le château de Schaban, que sa position sur les montagnes fait regarder comme inexpugnable.

LA CITERNE DE NAHAHMONI.

LES Grecs ont dans la ville de Scio un fameux monastère auquel on donne le nom de Nahahmoni, et dont on attribue la fondation

à Constantin. Ce couvent est très-riche, et tous ses édifices sont construits avec autant de solidité que de magnificence. Les étrangers y admirent une vaste citerne de cinquante pieds de carré, sur trente pieds de profondeur. La voûte qui la recouvre est supportée par deux rangs de colonnes. Ce réservoir suffit aux besoins des nombreux habitans du monas-

tère, qui sont, dit-on, au nombre de trois cents, parmi lesquels on compte quarante prêtres.

LES PIERRES DU MONT CARMEL.

ON trouve sur le mont Carmel une grande quantité de pierres ou cailloux de diverses formes et de toutes sortes de dimensions. Ces pierres imitent assez grossièrement la figure de plusieurs fruits, et c'en est assez pour que les naturels leur donnent le nom de ces fruits et qu'ils leur attribuent des vertus secrètes pour la guérison de beaucoup de maladies. Aussi les recueillent-ils avec soin, soit pour les vendre aux étrangers comme des objets de curiosité, soit pour les appliquer à leur propre usage, car ils sont de bonne foi lorsqu'ils en vantent les propriétés. Les petits cailloux, de forme arrondie et oblongue, sont appelés *olives*; on les regarde comme un spécifique infailible contre le calcul, et on les livre au commerce sous le nom de *lapides judaïci* (pierres de Judée). Prosper Alpin, dans son Histoire naturelle de l'Égypte en parle comme d'un remède efficace que les Égyptiens employaient de son temps, après avoir broyé la pierre avec l'eau distillée de l'écorce de la racine de la bugrane. D'autre

font dissoudre la pierre de Judée avec du jus de citron.

Quelques-uns de ces cailloux portent le nom de *pêche* et de *melon*, ils sont ronds et creux, de différentes grandeurs; on trouve dans leurs cavités de petits stalactites, qui tiennent la place de pepins ou de noyaux; mais les naturels ne savent pas trop eux-mêmes quelles sont leurs propriétés. Ils ramassent aussi sur la montagne d'autres petits cailloux tout ronds, qu'ils appellent *pois de la vierge*. Ils en vendent aux pèlerins, ainsi que de l'eau du Jourdain, des roses de Jéricho, et d'autres choses semblables.

La roche vive qui sert de base aux montagnes de cette contrée, est presque partout couverte d'une couche ou de plusieurs couches d'une craie molle et blanchâtre, où l'on trouve en fouillant, des coraux, des coquilles, et même des poissons fossiles. Ces derniers sont ordinairement très-aplatis, de même que la fougère fossile, mais en général ils sont si bien conservés, que non-seulement on retrouve toutes leurs formes, mais qu'on reconnaît encore jusqu'aux écailles et jusqu'aux moindres traits des nageoires.

LE FEU SAINT-ELME.

PERSONNE n'ignore qu'il arrive souvent aux

marins, dans les temps orageux, de voir des feux brillans voltiger sur les antennes et sur les mâts de leurs vaisseaux ; on leur donne le nom de feux Saint-Elme. Il arrive aussi plus d'une fois aux voyageurs qui traversent des climats chauds, d'avoir durant la nuit un spectacle semblable. Le docteur Shaw raconte que, voyageant un soir dans les vallées du mont Ephraïm, il fut accompagné ou suivi pendant plus d'une heure par un de ces météores, qui prit successivement toutes sortes de formes. Tantôt, dit-il, c'était un globe de feu, roulant sur lui-même, tantôt c'était un cylindre terminé en pointe comme la flamme d'un flambeau. Quelquefois ils'étendait comme une nappe, et entourait toute la troupe des voyageurs, mais sans offenser personne, ensuite il diminuait insensiblement, ou il s'éteignait tout d'un coup ; au bout d'une minute il se rallumait comme un éclair, courait d'une prodigieuse vitesse, et allait se montrer au sommet des montagnes, ou bieu il occupait le fond des vallées.

Shaw remarque en terminant son récit que pendant la journée l'atmosphère avait été très-chargée, et qu'au commencement de la nuit il était tombé une espèce de rosée onctueuse et gluante.

LE DÉSERT D'ÉDOM.

UN pays composé d'immenses plaines de sable et de montagnes arides qui n'offrent que des rochers perpendiculaires, un sol nu, décharné, privé de végétation, un soleil brûlant pendant le jour, un froid piquant toutes les nuits, des vents violens qui dans leur course rapide se chargent de nuées de sable et de poussière : tel est aujourd'hui, tel fut probablement toujours le désert d'Édom, où les Israélites furent contraints de passer plusieurs années après leur sortie d'Égypte.

Une particularité remarquable de ce désert, c'est que là où les sables unis forment les vastes plaines dont l'œil ne saurait saisir les limites, il s'opère une illusion d'optique telle qu'on se croit sur les bords d'un grand lac. A mesure qu'on avance le lac marche aussi, et l'illusion se prolonge jusqu'au moment où le soleil est descendu sous l'horizon. Ce prestige est peut-être produit par le mouvement ondoyant des vapeurs qui s'exhalent de la terre, attirées par les feux du soleil. Ce qui semble appuyer cette présomption, c'est que tous les objets qu'on voit d'un peu loin paraissent beaucoup plus volumineux qu'ils le sont réellement. On prendrait une gabelle pour un chameau, un simple arbuste

pour un grand arbre. Ces vapeurs en se condensant sous une forme arrondie, et se plaçant entre l'objet et l'œil du voyageur font vraisemblablement l'effet d'un verre convexe.

Le premier phénomène, auquel on a donné le nom de mirage, a été de tout temps commun en Afrique.

On éprouve, en traversant le désert d'Edom, tous les inconvéniens qui naissent des transitions subites du froid au chaud, de la sécheresse à l'humidité, et l'on ne saurait prendre trop de précautions contre ces variations fréquentes de température. La grande fraîcheur des nuits, après des jours brûlans, produit d'abondantes rosées et des brouillards malsains; une heure de soleil les dissipe, et les traces de la rosée disparaissent complètement; une chaleur étouffante se développe, et le voyageur inondé de sueur, regrette le froid qui, deux heures plus tôt, lui faisait désirer le retour du soleil.

C'est à ces grandes chaleurs qu'il faut attribuer la prompte dissécatation des cadavres des hommes et des animaux qui meurent en ces lieux, surpris par le kamsin ou victime d'un accident. Un voyageur instruit dit que plusieurs Arabes lui assurèrent qu'à Saïbah nom d'un lieu de station pour les caravanes il y avait un grand nombre de corps d'hom

mes, de chameaux et d'ânes qui se conservaient depuis un temps immémorial ; ils ajoutèrent que tous ces cadavres appartenaient à une caravane qui avait été suffoquée par les vents et les sables. Si ce fait eût été bien constaté, il rendrait moins douteux ce que Hérodote raconte de l'armée de Cambyse que les sables de la Libye ensevelirent.

La plupart des sources que l'on trouve dans ces déserts et principalement dans le voisinage du bord oriental de la mer Rouge, sont vitrioliques, saumâtres ou sulfureuses ; quelques-unes sont tièdes, d'autres presque brûlantes. Il s'exhale de toutes ces sources des vapeurs épaisses qui répandent autour d'elles une odeur de soufre ; le soleil et la lune vus à travers ces vapeurs paraissent tout rouges.

Dans les montagnes de la côte on trouve beaucoup de fossiles, des sélénites de plusieurs formes et des couleurs les plus variées, une espèce de craie brillante que les naturalistes nomment *pseudo-fluor*, du marbre granit, d'un gris clair, brun ou rougeâtre, parsemé de petits points noirs et d'un grain très-serré.

On tire de la montagne de Sainte-Catherine qui borne à l'occident la vallée de Raphiddim, une espèce particulière de marbre très-dur et ressemblant au porphyre ; il offre dans ses cassures des taches et des lignes déliées qui

représentent des buissons et des arbres. Quelques naturalistes anglais lui ont donné le nom de *marbre à buisson*. Buxtorff, l'un d'eux, affirme que lorsqu'on brise un morceau de ce marbre, chaque fragment présente intérieurement la figure d'un buisson.

LE POUVOIR DE L'INDUSTRIE.

VIRGILE a dit qu'un travail opiniâtre surmonte tous les obstacles, et que la nécessité produit l'industrie (1); mille exemples prouvent que Virgile ne faisait pas seulement de beaux vers, mais qu'il savait encore exprimer poétiquement de grandes et d'utiles vérités. De tout ce que le génie de l'homme peut concevoir, de tout ce que son cœur peut justement désirer, il n'est rien qu'il ne puisse obtenir d'un travail assidu, rien que la constance appliquée à l'industrie ne puisse enfanter. Les moines du mont Sinaï habitent sur le sommet d'un rocher, le plus affreux, le plus stérile qu'il soit possible de voir; aussi l'Écriture employait-elle pour désigner cette montagne le mot de *horeb*, qui signifie désolation et ruine. Toutefois on voit naître quelques arbustes dans les fentes de la roche

(1) *Labor omnia vincit*

Improbis, et duris urgens in rebus egestas. I. Georg.

où les vents ont déposé un peu de poussière ; nulle part on n'aperçoit de terre végétale : l'aspect de ces plantes inspira aux premiers habitans du monastère, l'heureuse idée de forcer la nature à produire au milieu de ces rochers nus, en lui offrant par leur industrie un sol nouveau sur lequel sa puissance pût s'exercer. Ils choisirent d'abord près de leur couvent un emplacement qu'ils aplanirent ; recueillant ensuite toute la poussière qu'ils purent trouver dans les fentes de la montagne ; ils la déposèrent en ce lieu ; ils y ajoutèrent toutes les balayures, toutes les immondices du couvent, le fumier des chameaux et des chevaux ; ils parvinrent ainsi à créer un jardin d'environ quatre arpens, et ce jardin, ouvrage de leurs mains, ne tarda pas à leur fournir d'excellens légumes, des fruits exquis, des olives, des prunes, des pommes, des poires ; à produire même des fleurs pour embellir leur demeure.

FIN.

TABLE.

La Nouvelle-Hollande.	<i>pag.</i> 1
Le port Jackson.	12
Les Igolotes, les Malais et les Noirs de la mer du Sud.	14
La baie Dusky, ou la baie Obscure.	21
Musique zélandaise.	24
Temple d'Otaïti-Piha.	25
Le Casuarina.	26
L'île Maouna.	27
Composition inflammable des Nouveaux-Guinéens.	31
Temple d'Owhihée.	34
Plongeurs de Sandwich.	37
Arcade naturelle.	39
Fourmis vertes, blanches et noires.	41
Sentiers suspendus.	43
Les Nouveaux-Zélandais.	46
Le Kangourou.	51
Le Baringtonia.	53
Taille d'un insulaire de la mer du Sud.	54
Armes des îles des Amis.	55
Flûte de la mer du Sud.	57
Cases de l'archipel de la reine Charlotte.	58
L'île Norfolk.	60

La force du naturel chez les Nouveaux-Hollandais.	62
L'île Waigiou.	63
Idoles de la Nouvelle Zélande.	64
Moustiques de Guaham.	66
Iles des cocos de l'Archipel des Navigateurs.	67
Archipel des Amis.	68
Industrie des insulaires de la mer du Sud.	70
Arbres de la Nouvelle-Zélande.	73
Sauvages de Botany-Bai.	74
Ile Palmerston.	75
Concert de l'île d'Happäi.	77
Ouvriers des îles Sandwich.	78
Les Marianes ou îles des Larrons.	80
L'île Bourou ou Boëro.	81
Fétiches de Sandwich.	83
L'île King et ses productions rares.	lb.
Le juif du port Jackson.	85
L'île d'Otaïti.	86
Indices de terre dans l'Océan pacifique.	91
Ile des Lépreux.	92
Poisson à quatre ailes.	93
L'Ewari ou la Maison de Dieu.	lb.
L'île de Tinian.	94
Pirogue extraordinaire.	96
La ville de Macassar.	97
Iles Pallisser.	98
Iles du roi George.	100
L'île des Lanciers.	103
Pyramide naturelle d'Otaïti.	104
Port du roi George dans la Nouvelle-Hollande.	105

TABLE.

367

Arbres de Van-Diémen.	110
Hàvre de Van-Diémen.	113
Merveilleux ouvrages des polypes.	115
Rocher d'Eddy-Stone.	117
Monumens funèbres des Nouveaux-Hollandais.	118
Les îles Hoorn.	120
Les puits de l'île Nicobar.	Ib.
Arbres de Célèbes.	121
Arbre à pain des Marianes.	122
Le teck des Moluques.	123
Jeu de dames.	Ib.
Les Otaïtiens.	125
L'arbre à serpent.	133
Superbe point de vue.	Ib.
Ile de Guaham.	134
Ile de Timor.	137
Manille.	140
Cygnés noirs.	144
Paravens et cases des Van-Diéménois.	145
Effets de la musique sur les insulaires de Bouka.	146
Figuiers d'Otaïti.	148
Ile de Ohétéroa.	149
Productions végétales de la Nouvelle-Zélande.	150
Archipel des îles basses ou de la mer Mauvaise.	152
Cascade d'Otaïti	153
Ile d'Ana-Moka.	154
Palmier <i>sagouer</i> .	155
Le dragon volant.	157
L'écrevisse des Moluques.	158
Le briquet de bois des îles de la mer du Sud.	Ib.
Instrument singulier de musique.	159
Amandes du <i>Jatrofa Curcas</i> .	161

Torches de résine.	161
Cygnés gris.	162
Archipel des Navigateurs.	163
Insulaires de Mowi.	166
Couteau des antropophages de la mer du Sud.	168
Masques de guerre.	170
Adresse des sauvages à lancer leurs zagaies.	171
Pirogues de la mer du Sud.	171
Volcan de la Nouvelle-Bretagne.	171
Les Nouveaux-Hollandais.	171
Particularités des îles Moluques	178
Fruits des Marianes.	178
Exemple d'affection mutuelle dans les animaux.	178
Sel marin à cent toises d'élévation.	178
<i>Le leptospermum.</i>	178
Ressources de l'industrie.	178
Village calédonien.	179
Archipel de Roggeween.	179
L'oiseau de Paradis.	179
Le pohon-hupas ou arbre à poison.	179
Phénomène lumineux.	179
Fourneau industriel de Savou.	179
Cases de Pulo-Sélam.	179
La rivière Hunter.	182
Maison d'un chef otâïtien.	182
L'oiseau cloche, l'oiseau rieur et l'oiseau sif- fleur.	182
Le port occidental.	182
L'homme des bois.	182
Nageurs d'Otaïti.	182
Monument religieux d'Otaïti.	182

TABLE.	369
Lin de la Nouvelle-Zélande.	210
Monument funèbre de l'île d'Eoua.	213
Les îles marquises de Mendoza.	214
Habits de guerre des Otaïtiens.	216
Monumens funéraires de Tanna.	217
Sources chaudes de Tanna.	219
Arts d'Otaïti.	220
Mausolée d'Ouliétéa.	225
Forteresse de la Nouvelle-Zélande.	226
Les Philippines.	228
Île des Pins.	235
Île de la Trinité.	236
Monument d'Houlaiva.	238
Mac d'Otaïti.	240
Lanteaux et bonnets des îles Sandwich.	240
Pluies de la Nouvelle-Irlande.	249
Terre volcanique.	250
La guimbarde des Papous.	251
Le sagoutier ou palmier <i>sagou</i> .	252
Le signe à pêcher des Nouveaux-Zélandais.	254
Les arbres des îles de la mer du Sud.	255
Le lieu de plaisance du roi de Tongatabou.	256
La musique des îles des Amis.	258
Les stèles de Sandwich.	262
Les îlots des îles de Bougainville et de Bouka.	264
Le lieu des Cocos de la Nouvelle-Irlande.	266
Le palmier <i>cycas circinalis</i> .	268
Les navigateurs de la mer du Sud.	269
Le <i>kava</i> ou liqueur du poivrier.	Ib.
La cascade de la baie Obscure.	271

Temple de Tongatabou.	273
L'île du Monument.	275
Volcan de Tanna.	276
La montagne Blanche.	280
Monument antique de la Sibérie.	282
Caractères chinois.	283
L'archipel de Lieou Khieou.	284
La montagne brûlante de Bich-Balik.	292
La ville de Khotan.	294
Temple siamois.	296
Sémiramacerte.	298
Palais de Téhéran.	300
Amasie.	301
<i>Le mois blanc</i> ou le nouvel an des Chinois.	302
Diarbékir.	303
Chèvres porteuses.	304
Le pont Mazulipatnam.	304
Inondations périodiques du royaume de Siam.	304
Effet singulier de la foudre.	304
L'île Olkon.	304
Le fort de Haglipad.	304
Le temple d'Onco.	31
Les ruines de Sigée et la plaine de Troie.	31
Inscription hébraïque de Sin.	31
Les ruines de Laodicée.	31
Le rocher de Méribah.	31
Effet singulier des vents <i>levantins</i> .	31
Les sources de Bellmont.	31
Les mines de Gokbp.	31
Les cailles de Karayas.	II

TABLE.

371

Les forts de Thelw.	320
Les montagnes de Formose.	Ib.
Le cuir-monnaie.	323
Thay-ouan-fou , ville chinoise.	324
La tour de Léandre.	325
Le platane de Stancho.	327
Levent de Jaffa.	328
Le rocher de Samson.	329
Les champs sur les toits.	330
La grotte de Saint-Jean.	Ib.
Castel-Rosso ou Cisthène.	331
L'école d'Homère.	332
Combat d'un éléphant et d'un crocodile.	333
Nids d'oiseaux.	334
La gomme arabique.	335
Les chameaux arabes.	336
Le Ferganah.	337
La ville de Jarkand.	340
Le temple des dieux-rats.	341
La frontière russe et chinoise.	343
Le temple de Gezurkhan.	345
Le Mamentowa ou Mammouth.	346
Fruits de Siam.	348
La ville de Tonquin ou Kescho.	349
Le Menan ou rivière de Camboje.	350
Cabar-Houd, ou le tombeau d'Héber.	351
Le cadran de Samarkand.	352
Le bengh d'Arabie.	353
Mareb ou l'ancienne Saba.	354
La citerne de Nahamoni.	355

Les pierres du mont Carmel.	36
Le feu Saint-Elme.	36
Le désert d'Édom.	36
Le pouvoir de l'industrie.	36

FIN DE LA TABLE.